

LA MAISON DU  
RAVIN  
IDYLLE VAUDOÏSE  
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

**La maison du Ravin : Idylle Vaudoise** par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1869. Les italiques proviennent de l'édition originale et à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

**Avertissement** : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»\**

*(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)*

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»\**

*(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)*



# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier	2
Chapitre II	8
Chapitre III	14
Chapitre IV	20
Chapitre V	28
Chapitre VI	35
Chapitre VII	42
Chapitre VIII	48
Chapitre IX	55
Chapitre X	62

## DEUXIÈME PARTIE

Chapitre XI	71
Chapitre XII	77
Chapitre XIII	84
Chapitre XIV	91
Chapitre XV	97
Chapitre XVI	104
Chapitre XVII	111
Chapitre XVIII	119
Chapitre XIX	126
Chapitre XX	132

**TROISIÈME PARTIE**

Chapitre XXI	137
Chapitre XXII	143
Chapitre XXIII	150
Chapitre XXIV	157
Chapitre XXV	164
Chapitre XXVI	171
Chapitre XXVII	178
Chapitre XXVIII	190
Chapitre XXIX	198
Chapitre XXX	205

Heureux ceux qui ont le cœur pur. MATH. V, 8

PREMIÈRE  
PARTIE

# CHAPITRE PREMIER



Le thermomètre était descendu à dix degrés au-dessous de zéro. Depuis deux jours, la bise soufflait sur tout le pays avec une fureur croissante. Autour des fontaines du village, les rejaillissements d'eau formaient une couche de glace dangereuse pour les gens et pour le bétail.

Presque partout les moulins étaient arrêtés, du moins jusqu'à ce que leurs propriétaires eussent démoli à coups de hache les rochers de cristal accumulés sur les rouages extérieurs. Les vieilles buses endurcies, n'osaient pas même se percher sur leurs arbres favoris ; avec les petits oiseaux, elles avaient fui dans les forêts où le vent du nord se fait moins sentir. Plus hardis ou plus privilégiés que d'autres passereaux, les moineaux venaient disputer aux poules, devant les granges, le blé distribué par la maîtresse de la maison. — De noires corneilles, dont les plumes se relevaient à chaque rafale de la bise, se tenaient dans les vergers voisins des habitations, malgré le coup de fusil qui pouvait en atteindre quelqu'une. Pour elles, c'était bien le cas de dire que la faim fait sortir le loup du bois.

À la plaine, il n'y avait pas de neige, heureusement ; car elle eût été chassée en nuages de poussière, dans les chemins et un peu partout. Quand les gens sortaient de leurs maisons, ils marchaient dans la rue le dos voûté, le col de l'habit relevé sur les oreilles. Il suffisait de toucher un loquet de porte avec les doigts mouillés, pour qu'à l'instant même ils y restassent collés.

On était à la fin de janvier, cependant ; déjà les jours avaient grandi d'une heure, et il semblait que l'hiver dût céder la place aux premières influences du printemps. Mais en voyant la montagne toute blanche, on pouvait craindre que les frimas ne fussent encore bien longs.

Depuis l'automne, le village de Chânay s'était rempli de bois de chauffage. Le long des murs de jardins, comme sur les places publiques et devant les maisons particulières, on voyait de nombreux

moules de hêtre, des tas de rondins de toute leur longueur, des amas de branches. Puis, çà et là, pour l'usage des habitants, des troncs de chênes vermoulus, arrachés dans quelque prairie humide. On les brûle dans les fourneaux de cuisine, où ils se transforment en brasier rouge, qui dure longtemps. Une terre brune, semblable à du tabac en poudre, se montrait encore à l'endroit de chaque taille faite par la scie ; elle provenait de cachettes profondes, visitées souvent par les pics, soit pour y établir leur nichée, soit pour y engluer la nymphe de quelque brillant papillon.

À peu de distance d'une des principales habitations, quelques frênes superbes gisaient sur le sol. Il y en avait une douzaine. On voyait qu'ils étaient d'excellente qualité ; les crues épaisses de la tête accusaient le développement rapide et nerveux d'arbres plantés près de l'eau courante. Chacune de ces tiges avait bien cinquante pieds de longueur.

Le jour en question, malgré la bise et le froid, un jeune homme d'environ vingt-huit ans arrivait au village, du côté de l'élévation qui domine ce dernier. Il conduisait un char de ce même bois de frêne. Les deux bœufs attelés au timon avaient le muffle orné de pendeloques de glace, produites par leur haleine qui se congelait à l'air extérieur. Avec son *brostou* recouvert d'une blouse bleue, son bonnet fourré, un pantalon et des guêtres d'épaisse ratine, le conducteur ne paraissait point souffrir du froid. Il marchait devant ses bœufs, qui le suivaient d'un bon pas, sans doute pour entrer le plus vite possible à l'étable. C'était midi.

L'attelage s'arrêta vers les frênes déjà déposés au bord du chemin, la cheville du timon fut prestement enlevée et les bœufs se rendirent vers la maison.

En ce même instant, un second jeune homme, venant d'une autre direction, arriva près du char. C'était un très grand garçon, aux larges épaules. Quoique le premier fût loin d'être petit, le second avait presque l'air d'un géant à côté de lui. Il portait aussi une toque en drap gris, garnie d'un tour de peluche noire. Le nez arqué, la bouche avancée et une moustache d'un blond clair, peu fournie, donnaient à son visage quelque chose de fendant, comme une proue. Des yeux assez vifs, des dents écartées, la figure maigre et colorée, complétaient la physionomie de ce personnage.

— Comment ! dit-il au propriétaire du char, tu as été au bois ce matin ! Lucien, tu n'as vraiment point de conscience : regarde un peu le nez de tes bœufs.

— C'est vrai qu'il fait froid, Louis ; mais j'ai cru que la bise tomberait dans la matinée. Au fond du ravin on ne la sent presque pas, tandis

qu'elle est terrible, aussitôt qu'on arrive au village. Je me suis décidé à chercher le reste de mes frênes, parce qu'on m'en volait. Maintenant, je suis bien aise de les avoir ici. Viens m'aider à déjoindre les bœufs ; ce sera plus vite fait.

Les deux garçons prirent chacun le bout de la courroie fixée sur le front du bœuf, et en moins d'une demi-minute, les dociles animaux eurent la tête libre. Ils entrèrent à l'étable sans se faire prier. Les deux vaches de Lucien rumaient paisiblement, couchées sur le flanc ; une chèvre noire et un gros mouton brun se tenaient debout au fond de l'écurie, d'où leurs yeux brillaient comme des lampions.

Lucien verrouilla la porte en dedans, puis vint à la grange par un obscur passage dans lequel le grand Louis dut se plier en deux pour ne pas se cogner le front. De la grange, ils retournèrent à la rue.

— Veux-tu, dit Louis Cerbier, que je te donne un coup de main pour décharger tes frênes ?

— Merci ; il faut d'abord dîner. Si tu n'as rien de mieux à faire, monte avec moi. J'aurai bientôt mangé un morceau ; tu m'aideras ensuite. Où allais-tu ?

— Je n'en sais vraiment rien ; j'ai un pantalon à prendre chez le tailleur, dans une heure. Au fait, je vais assister à ton dîner, près du fourneau. Il ne vaut pas la peine de retourner chez nous pour si peu de temps, et je ne suis pas en train d'aller voir ce qu'on dit à l'Union Fédérale.

— Eh bien, va toujours t'asseoir ; je te suis à l'instant.

La maison de Lucien Desbois n'avait pas de logement au rez-de-chaussée. On montait à l'étage par un escalier placé sous l'avant-toit. À côté de la grange et de l'écurie, le reste de l'espace existant au même niveau servait de *remise*. L'endroit était assez vaste pour mettre au fond un grand char tout échelé, une herse et la charrue ; sur le devant, près d'une porte cintrée, il y avait un établi de menuisier et un tour. À la paroi voisine étaient suspendus des scies de différentes grandeurs, des vrilles, en général les outils qui constituent un atelier de charpentier-paysan. Des planches de sapin, des plateaux de noyer et de chêne étaient appuyés contre l'autre paroi. Entre les poutres du plafond il y avait des calibres, des serre-joints, des presses en bois. Ingénieux et adroit, Lucien était arrivé, presque seul, à savoir faire les meubles d'un ménage de campagnard, même au besoin des ouvrages plus délicats. C'était un garçon de peu de bruit, très rangé dans sa conduite, n'ayant pas l'ambition d'augmenter son petit avoir. En travaillant, il avait largement de quoi vivre, c'est-à-dire que, ses dépenses étant payées à la fin de l'année, il commençait la suivante avec quelque argent dans son bureau, une récolte de blé au grenier,

et à la cave plus de vin qu'il n'en fallait pour l'usage de sa maison. La grange avait du foin et de la paille pour ses quatre pièces de gros bétail. Donc, à bien des égards, Lucien était un heureux garçon. Ses parents n'avaient pas eu d'autre enfant; ils se marièrent tard et moururent à quinze jours d'intervalle, dans la soixante-sixième année de leur vie. Lorsque Lucien fut frappé de ce double deuil, il était déjà majeur, en sorte que le Juge de paix n'eût rien à voir dans ses affaires. Deux ans s'étaient dès lors écoulés; mais le fils aimant et respectueux portait encore un crêpe à son chapeau comme le deuil dans son cœur.

Un peu plus jeune que Lucien Desbois, Louis Cerbier avait un caractère bien différent. Ardent, passionné dans l'occasion, il se montait facilement l'esprit pour certaines choses. Assez prudent pour ne pas se compromettre aux yeux du public, il savait se réserver une porte de sortie, tantôt par une parole flatteuse, tantôt par un silence qu'on pouvait interpréter de deux façons, l'une tout à fait opposée à l'autre. Il pouvait aussi, quoiqu'il tint à l'argent, se montrer généreux dans un cas décisif, et ensuite tirer son épingle du jeu sans nuire à sa bourse. Seul fils de la famille Cerbier, il vivait avec sa mère, à quelques minutes de Chênay, dans une propriété nommée la Bassette. Ses deux sœurs étaient mariées, l'une à la plaine, l'autre à la montagne. Veuve depuis longtemps, la mère Cerbier avait élevé ses enfants sans le secours de personne et menait encore aujourd'hui les affaires.

Louis monta donc l'escalier de la maison en prenant trois marches à la fois, pendant que Lucien, malgré le froid si vif, se lavait les mains au goulot d'une fontaine basse, coulant sans bruit contre le mur d'une dépendance qui l'abritait de la bise. Il ne tarda pas à entrer aussi dans la cuisine, où il faisait chaud, grâce au poêle de fer, garni de bois enflammé. La vieille Française avait déjà mis le couvert pour son maître et pour elle.

— Vous devez avoir bien froid, dit-elle à ce dernier d'un ton respectueux; j'espère que le dîner vous fera plaisir.

— Merci, Française. Est-on venu me demander ce matin?

— M. Maurice vous prie de lui faire un manche pour cette petite hache, mais seulement à votre loisir.

En disant cela, Française souleva l'outil d'acier, placé sur la tablette d'une fenêtre.

— Bien, répondit Lucien. — Veux-tu, Louis, manger un morceau avec nous? Voilà une côtelette et des pommes de terre qui n'ont pas mauvaise façon.

— Merci; j'ai dîné avant de quitter la maison.

— Tu boiras bien un verre de vin? reprit Lucien en décrochant une clef suspendue dans un buffet.

— Un verre, oui ; ça ne se refuse pas.

Lucien descendit à la cave et en revint avec deux bouteilles.

— Il paraît que tu as bien soif, dit Louis.

— Mais oui ; le froid, comme la chaleur, altère quand on travaille ; je boirai volontiers de la piquette.

— Alors, c'est pour moi seulement que tu apportes du vin ?

— Non, Françoise en prend aussi ; il lui est nécessaire. Dans cette saison, je préfère la piquette. À ta santé !

— À la tienne. Ce M. Maurice est sans gêne avec toi, il me semble. Pourquoi ne donne-t-il pas sa hache au charpentier ? un franc, pour mettre un manche, n'est pas une affaire pour lui.

— Je le ferai avec plaisir ; M. Maurice est un si bon homme.

— Oui, mais bien bizarre, et assez incrédule, au moins dans un certain sens.

— M. Maurice est d'une grande bonté pour les pauvres, et, si tu l'as remarqué, il ne dit jamais de mal du prochain.

— Quelle singulière vie que la sienne !

— Il se trouve heureux comme cela.

— Si ça lui plaît, tant mieux. Je l'entendais, l'autre jour, discuter avec le père Corse sur la religion ; c'était curieux.

— Que disaient-ils ?

— Un tas de choses. Je n'ai pas tout retenu ; je me souviens seulement qu'avant de quitter le maçon, M. Maurice lui a dit : « Restons bons amis, père Corse ; gardez votre manière de voir et moi la mienne. Mais je vous répète que je ne crois qu'à ce qui est naturel. »

— Et qu'est-ce qui est naturel à vos yeux ? lui demanda l'autre. — Eh bien, parbleu ! c'est ce qui est *naturel*, c'est-à-dire les choses comme le bon Dieu les a faites dans la nature : le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les pierres, le sable, etc ; en un mot, ce qui nous tombe sous les sens. Le reste, voyez-vous, c'est comme les histoires de ma grand'mère qui était une sainte femme, mais trop dévote. » — Ça m'a bien amusé de les entendre.

— Et toi, qu'as-tu dit à cette occasion ?

— Ah ! rien, naturellement. J'écoutais.

— Est-ce que Lina était là ?

— Non, ça se passait au bord du chemin, dans notre verger.

— Lina et son père auront eu froid depuis quelques jours ; la rivière est gelée.

— Ils ont du bois. Quoique pauvre, Manuel Corse est en mesure d'affronter l'hiver.

— Ont-ils des pommes de terre ?

— Oui, même une belle récolte.

— Et du vin ?

— Je ne sais pas, mais je pense qu'oui.

— Lina est une bien aimable fille pour son père ; c'est touchant de voir comme elle en a soin. Il est toujours si propre, ses habits si bien racommodés.

— Oui, mais.....

— Ah ! ça, grand Louis, dit Françoise en interrompant le visiteur, pourquoi mettez-vous toujours des *mais* à ce que les autres font ? Laissons ces gens tranquilles. Moi, j'admire beaucoup le père et sa fille. Vivre là-bas au fond du ravin, rester toute seule quand Manuel travaille au village, ça ne doit pas être gai pour Lina. Eh bien, jamais on ne l'entend se plaindre de sa position. — Avez-vous fini, maître ?

— Oui. — Louis, encore un verre pour trinquer avec moi, et nous irons décharger les frênes.

En passant devant la grange, Lucien donna une bouchée de foin à ses bœufs, maintenant reposés et réchauffés.

Les arbres nouvellement amenés furent bientôt jetés sur les premiers qui étaient à terre. Nos deux hommes n'y allaient pas de main morte ; ils étaient forts, et d'ailleurs il fallait se dépêcher pour ne pas geler. .

Quand Lucien eut placé son char au fond de la remise, il choisit un manche déjà préparé depuis longtemps, puis il vint l'ajuster dans la cuisine, car il n'eût pas été possible de travailler sur l'établi, tant l'air était piquant. Louis Cerbier passa chez le tailleur, et retourna à la Bassette sans s'arrêter au village.

## CHAPITRE II



otre vieux Jura ne descend pas toujours à la plaine d'une manière brusque, irréfléchie, comme il le fait, par exemple, au-dessus de la Rippe et de Bonmont. La, on dirait vraiment qu'il saute à pieds-joints sur le bas pays et n'a rien de mieux à faire qu'à dresser sa haute pente mélangée de sapins et de hêtres. En d'autres lieux, il agit avec plus de mesure et se montre d'une manière moins raide, moins disgracieuse. Quand il a élevé une croupe boisée au centre de son assise, il prolonge de côté un épaulement vert, sur lequel on voit de beaux villages. Il lui arrivera même de se renfler plutôt que de descendre trop vite ; ou bien il se fend par un grand ravin, coupant ainsi son plateau en deux, avant d'abandonner la partie qui vient s'unir aux vignes, et aux prairies vaudoises des bords du Léman.

C'est là précisément ce que la montagne a fait dans la contrée où j'ai l'intention de conduire le lecteur de cette histoire. — Chânay est situé au milieu d'une pente appuyée au plateau, sur une esplanade propre à la construction d'un grand village. Les maisons se suivent en longues files, avec des jardins entre deux, à droite et à gauche de la route qui les sépare et forme une rue dont l'inclinaison est peu sensible. Çà et là, quelques habitations sont placées plus haut que le village proprement dit ; d'autres, plus bas, sur la pente inférieure. À Chânay, on remarque des places publiques assez larges, ombragées par de grands tilleuls ; mais il existe aussi des passages étroits, qui laissent beaucoup à désirer en fait de propreté. L'étranger qui suit ces ruelles, se demande pourquoi l'on bâtissait de cette manière il y a deux siècles, et pourquoi des familles dans l'aisance n'ont pas dès lors vendu ou démoli ces maisons malsaines et incommodes ? Du reste, même chose se voit dans les riches villages des Alpes. Montez, un jour d'automne, les pentes rapides qui s'élèvent au-dessus de Clarens et de Montreux ; visitez quelques villages. Au milieu de la plus splendide nature, vous

pénétrez tout à coup dans de véritables cloaques où la respiration vous manque; une perpétuelle humidité suinte des murs, comme si jamais le moindre rayon de soleil ne descendait entre les habitations resserrées. Je comprends que l'on tienne à conserver la maison de son père: c'est là un beau et noble sentiment. Mais je comprends encore mieux qu'on l'améliore, qu'au besoin on la reconstruise, que même on la transporte ailleurs pour lui donner l'air pur qui lui manque et la vie libre dont elle n'a jamais goûté. Il est aussi un esclavage que le campagnard conserve avec une ténacité malheureuse: c'est celui du manque de goût dans ces choses-là, celui de la routine qui l'enlance et le prend dans sa vieille colle, alors même qu'il s'évertue à crier de toutes ses forces le mots de progrès et de liberté.

À Chânay, de telles anomalies étaient l'exception. Il y avait bien, çà et là, quelque creux débordant sur la voie publique, quelque ramassis de balayures; mais ces cas étaient rares. En général, on peut dire que Chânay est un village propre, bien entretenu. Placé au soleil levant, il est, dès le matin, tout brillant de lumière.

En suivant la route du côté de la montagne, on contourne d'abord le flanc d'un ravin qui descend directement à la plaine. La pente au midi est en prairies surmontées de vignes; celle du nord est boisée. Dans cette dernière, le pin rustique étend ses rameaux résineux, et le chêne végète en taillis de maigre venue. Au fond, sur un lit de cailloux blanchâtres, saute une rivière dont le bruit s'entend d'assez loin.

À quelque distance, cette découpure du sol se bifurque. Le premier ravin continue à gauche et va se perdre dans la direction du haut Jura; le second incline à droite, dans le plateau même, par une grande entaille que la nature y a creusée lors de la formation de ces terrains et que le courant des eaux a sans doute augmentée de siècle en siècle. C'est le ravin de la Clive. Aujourd'hui, les deux pentes sont boisées. Des bancs de gravier reliés par une terre cimenteuse montrent, çà et là, leurs couches horizontales, qui parfois s'avancent en corniches dangereuses. Des couloirs rapides viennent aussi verser dans la rivière un sable jaune, qui se détache de leurs entonnoirs. En quelques endroits de cette sombre tranchée, on trouve des tuffeaux qu'on exploite pour les constructions. Mais ce qu'on y voit de plus remarquable, ce sont de magnifiques blocs erratiques, descendus dans ces profondeurs lorsque la glace qui les portait disparut de la contrée. Il en est qui se sont logés au beau milieu de la rivière, dont ils refoulent les ondes, forçant celles-ci à s'étaler en nappes charmantes, sous l'ombrage des arbres qui croissent au bord. Le ruisseau de la Clive n'a pas le caractère torrentueux de celui auquel il se réunit plus bas. C'est une onde tranquille, cachée, dont les sources jaillissent

parmi la mousse et viennent peu à peu se réunir au lit principal. Un sentier assez large pour le passage d'un char, côtoie à droite le cours d'eau solitaire, et sert de dévestiture pour les bois et les matériaux qu'on tire de cette localité.

À partir de l'ouverture de la Clive, la route venant de Chânay suit le premier ravin et s'élève avec lui vers la montagne après avoir fait de nombreux contours sur le plateau. Dans son voisinage, il y a des moulins et des scieries. Le commerce des bois de construction, joint à la culture des terres, y a fait bâtir de bonnes maisons sur un sol fertile, où, malgré une altitude déjà considérable, croissent de beaux arbres fruitiers. À trois quarts de lieue plus haut, le village du Péraillet se présente sur une pente absolument découverte. C'est alors la montagne, le froid Jura avec ses dalles affleurant la terre, ses pâturages verts en été, ses vieilles forêts de sapins et ses dernières crêtes rocheuses.

Redescendons à quelques minutes de Chânay. — Le torrent caillouteux se nomme le Noiron ; c'est en amont de sa jonction avec la Clive que se trouve la Bassette, propriété de la famille Cerbier. De bons prés naturels, avec des noyers et d'autres arbres, des vignes sur la pente au-dessus du chemin, une maison d'où la vue s'étend par le ravin du Noiron sur la plaine et le lac, font de cette campagne un endroit confortable encore, malgré son isolement et la nature même de sa position. Les champs que possèdent aussi les Cerbier se trouvent sur le plateau, à une assez grande distance. La culture en est pénible ; il faut de robustes attelages pour y transporter les engrais sans lesquels on ne peut obtenir de bonnes récoltes. En revanche, il est bien facile d'amener celles-ci dans la grange.

Au printemps de 1847, on vit arriver un soir à Chânay, le nommé Manuel Corse, avec sa femme et sa fille. Le père et la mère avaient plus de quarante-cinq ans ; l'enfant, douze. Bourgeois de Chânay, qu'il n'avait pas habité depuis sa jeunesse, Manuel venait de Genève, où il travaillait comme ouvrier maçon. Il avait épousé une bernoise, belle personne au teint pur, aux longs cheveux noirs. Manuel était blond, mais fort, bien constitué pour son état. De cette union était née la petite Lina. Ses traits avaient quelque chose de plus fin que ceux de sa mère ; on voyait qu'elle deviendrait moins grande aussi. Liseli Mullenner, de Gessenay, avant d'être Liseli Corse, portait le costume de son pays. Elle avait un air imposant, quasi majestueux, quand elle mettait son corsage de velours à chaînettes d'argent, sa longue jupe brune et son grand tablier. De bonne heure, Lina fut habituée aux vêtements de la Suisse romande. Manuel était d'un caractère très doux, mais un homme à principes fermes, aimant la justice et la paix.

Il fuyait la cité de Calvin en pleine révolution depuis octobre 1846. La vue de la guerre civile, le sang versé dans les rues, la direction nouvelle donnée à toutes choses autour de lui, les propos démagogiques d'ouvriers avec lesquels il travaillait, tout cela le décida de quitter une ville où cependant l'ouvrage était loin de manquer. À force d'économie, il était parvenu à se faire un petit fonds de mille francs, qui, avec son mobilier, constituait toute sa fortune. Il arrivait ainsi à Chânay, non comme un pauvre qui réclame des assistances, mais encore moins en capitaliste venant y bâtir un château. S'il n'avait pu épargner davantage, c'est que, pendant longtemps, il dut pourvoir aux besoins de son père et sa mère, maintenant morts tous les deux. Manuel désirait trouver trois choses précieuses en ce monde : un logement, du travail, et une vie tranquille. — Pour les premiers jours, il se casa dans un cabaret du village, où certes il put entendre assez de bruit, le dimanche et le lundi surtout. Mais il eut beau chercher un modeste appartement à Chânay, il n'en trouva point. Tous étaient occupés. Il parvint cependant à louer pour un mois une grande chambre chez M<sup>me</sup> Octavie, ancienne domestique veuve, qu'il avait connue autrefois à Genève et qui se dérangea beaucoup pour lui en cette circonstance.

Ne pouvant rester dans une telle position, Manuel eut bientôt pris sa décision. La commune louait en ce temps-là des terrains vagues qu'elle possédait dans le voisinage, et Manuel se fit adjuger une bande étroite de gazon .située précisément à l'entrée du ravin de la Clive. Cette espèce de pré sauvage touchait à la route, dont un des contours venait jusque là et traversait la rivière sur un pont nouvellement construit. Le bail fut fait pour dix ans, afin d'encourager les adjudicataires des lots à les améliorer. Celui que Manuel obtint, contenait environ un demi arpent d'ancien pâturage ; le sol était bon, quoique on y vît poindre en plus d'un endroit, des blocs de granit aux trois quarts enfoncés dans la terre. Les deux cents toises furent louées vingt francs par an.

Deux semaines après, une cabane en *coineaux* de sapin, divisée en deux compartiments, recevait la famille du locataire ; et, trois mois plus tard, une petite maison en bonne maçonnerie était construite à peu de distance de la route, dans la partie la meilleure et la plus large du terrain. Manuel et sa femme y avaient travaillé avec ardeur. Les pierres furent tirées du sol, et du lit de la rivière ; le sable n'était ni trop loin ni trop profond. Quelques tonneaux de chaux et de plâtre suffirent. Ce qui coûta le plus d'argent, ce furent le bois, la main d'œuvre du charpentier, puis aussi les tuiles. Mais pourtant, lorsque l'habitation fut prête à recevoir ses hôtes, Manuel n'avait pas dépensé plus des deux

tiers de la somme apportée de Genève. Ainsi, il se trouvait logé pour dix ans, pas trop cher, et avec l'espoir de rester chez lui, lorsque viendrait l'époque d'un nouveau bail. La commune voudrait-elle mettre à la rue un de ses combourgeois qui s'est tiré d'affaire avec tant d'énergie et de travail ? Non, cela ne se fait jamais.

Il fallait voir Manuel brasser le mortier, pendant que Liseli apportait l'eau nécessaire ! La femme recevait aussi les pierres sur le pont du bâtiment, à mesure que son mari les lui tendait d'en bas. Entre les écoles, Lina aidait à ses parents ; puis elle faisait la soupe et menait paître la chèvre, dont le lait servait pour le café deux fois par jour. — La maison, du reste, on le comprend bien, était des plus exigües : quinze pieds sur vingt par le dehors des murs. Dans cet étroit espace, il y avait chambre et cuisine au rez-de-chaussée, et un cabinet au-dessus pour Lina, à côté d'un galetas. L'ancienne cabane en coineaux devint l'étable et le fenil. L'établissement fut complet, lorsque Manuel eut amené devant chez lui une petite source, trouvée au bas de la rampe, dans une veine de gros sable.

Chaque dimanche, pendant la construction, les curieux du village venaient voir où en était le maçon dans ses travaux. Les uns l'encourageaient, les autres lui disaient qu'il était bien nigaud d'employer son temps et son argent sur un terrain qu'on pouvait lui reprendre. Il y avait aussi des gens, qui lui conseillaient dans un tout autre esprit, de travailler aussi le dimanche, disant que, dans cet endroit caché, l'autorité n'y ferait pas attention et que nul ne l'inquiéterait pour cette infraction aux règlements de police. Manuel répondit que c'était assez de manier la truelle et le marteau six jours par semaine ; que, le dimanche, il allait à l'église avec sa femme et sa fille ; et que d'ailleurs le corps avait besoin de repos, lors même que Dieu n'aurait pas donné à l'homme le quatrième commandement.

M<sup>me</sup> Octavie tendit aussi quelques pierres à Manuel ; mais comme cela usait le bout des doigts et qu'elle avait la peau sujette aux gerçures, Manuel la pria de ne pas continuer. La brave personne causait beaucoup, ne donnait que de petits moellons, et faisait perdre du temps au maçon.

En septembre, les murs étant secs, nos trois habitants s'installèrent dans la maison neuve. Ils avaient un jardin et assez de légume pour eux, même un bon carré de pommes de terre.

Dès que Manuel fut libre des soins de sa bâtisse, il trouva de l'occupation au village. Le père de Lucien Desbois fut le premier qui l'employa. Bientôt Manuel eut plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire. Il travaillait en conscience et avec goût. On voyait qu'il avait été à une bonne école et que son but n'était pas de mener les choses en

longueur, comme c'est souvent le cas du maçon employé à la journée. Bref, on l'aimait et on l'estimait. Il se félicitait d'avoir quitté une ville agitée, pour venir habiter un fond de ravin où régnaient la tranquillité, l'ordre et la paix.

Mais hélas ! son bonheur complet fut de courte durée. Quatre ans plus tard, il était veuf. Liseli autrefois si forte, fut atteinte d'un mal intérieur qui, en peu de temps, détruisit sa belle santé et la mit dans le tombeau. Lina venait de faire sa première communion. La pauvre enfant allait donc se trouver seule, dans cette habitation écartée ; et comment pourrait-elle y rester des journées entières, lorsque Manuel serait occupé au village ou ailleurs ?

Elle y resta, cependant, s'occupant au jardin, préparant les repas de son père, lui portant son dîner quand il travaillait un peu loin, passant avec lui les dimanches, et tout l'hiver pendant la suspension des travaux. Avec des convictions religieuses solides, un caractère ferme et résolu, Lina Corse ne se laissa point aller, ni à la mélancolie du jeune âge, ni à des aspirations romanesques assez naturelles dans sa position. De son père, elle tenait la douceur, une amabilité incontestable ; de sa mère, un caractère inflexible dans l'acceptation du devoir. Avec cela beaucoup de cœur, de la simplicité, du jugement, l'absence de mauvaises pensées, dons précieux reçus de Dieu. — Elle était trop pauvre pour avoir au village des amies riches. De temps en temps, si quelque jeune fille s'ennuyait le dimanche, elle venait causer un peu avec Lina ; mais celle-ci n'allait pas s'établir chez ses connaissances et ne sortait jamais le soir.

Une telle vie se continuait depuis quatre années, sans que rien fût venu en agiter le cours simple et innocent. Manuel était resté en bons rapports avec Lucien Desbois, qui l'employait pour récrépir ses murs ou en construire de nouveaux, quand cela était nécessaire. — Ayant pour principe qu'il ne faut entrer chez ses voisins que le moins possible, la mère Cerbier n'était venue que deux fois à la maison du ravin : la première, pour voir la bâtisse ; la seconde, pour dire à Lina qu'elle était bien affligée de la mort de sa mère. Elle ajouta, dans cette occasion, qu'on avait beau dire, mais que certainement Dieu faisait souvent les choses au rebours de ce qu'il faudrait. Et la preuve, c'est qu'il lui avait repris son mari à l'âge de 48 ans, et à Manuel sa femme à 50. — Quant à Louis, elle avait décidé qu'il se marierait bientôt, puisqu'il avait 27 ans. Elle le tenait en charte privée, sous l'autorité d'une parole rêche, devant laquelle notre grand gaillard était habitué à plier, ou faisait semblant de plier.

## CHAPITRE III



La veuve Cerbier était une Crot, du Péraillet; une montagnarde par conséquent. Elle avait encore trois frères, dans son ancienne commune. Son père, paysan original et assez despotique dans sa famille, avait donné à ses enfants des noms de baptême jusqu'alors inconnus dans le village. L'aîné fut appelé Théodore, d'où chacun eut bientôt tait *Tiodaut*, qui, en effet se prononce plus facilement. Le second des fils, Joël; la fille, qui vint ensuite fut nommée Agathe: c'était la mère du grand Louis. Enfin, le cadet, bien connu de tout Péraillet pour un petit saint, se nommait Prosper. Ce dernier n'avait pas d'enfant heureusement; car il les aurait fort mal élevés. Sa femme aussi, en vraie pintièrre, eût plus souvent rincé des verres et des bouteilles, que lavé le visage de ses nourrissons. Elle était la digne compagne d'un tel homme, sauf que, si elle aimait bien un verre de vin, elle n'en buvait pourtant pas de manière à se rouler sous la table, comme cela arrivait souvent à Prosper.

Joël était un bon travailleur, dans l'aisance. Moins âpre au gain que sa sœur Agathe, on le voyait souvent sur la route, son vieux chapeau noir enfoncé jusqu'aux oreilles, pressant le cheval qui traînait un char de bois. «Allons, allons, sacrebille! disait-il; remue les jambes, *rossin* que tu es! Nous serons les derniers à la foire.» Ces agréables paroles étaient accompagnées, ou d'un coup de fouet pas trop sanglé, ou d'une piquée aux cuisses avec le bout du manche qui était pointu mais ne pouvait entrer dans les chairs. Le rossin qui s'appelait *Mouton*, essayait d'accélérer son allure pesante: hélas! au bout d'un moment, il reprenait son pas flegmatique et lourd. Ce n'était pas sa faute, après tout. Pourquoi sa mère lui avait-elle fait les pieds de devant plats, d'une largeur phénoménale? Et encore que maître Joël Crot mettait à ses fers de longs crampons qui, sur un chemin uni, gênait beaucoup la marche du pauvre animal. — Si le montagnard

était toujours pressé en descendant, le contraire avait lieu en montant de la plaine aux régions élevées du Péraillet. Alors, c'était le cheval qui devait attendre son propriétaire, dans le voisinage des cabarets. Que d'heures déjà, Mouton avait passées dans la cour de l'Union fédérale à Chânay! Que de méditations solitaires contre le mur de l'Homme-des-bois, à St. Rôdier!

Pendant que Joël vidait quartette et causait dans la chambre à boire, Mouton croquait le marmot, n'ayant rien d'autre à faire et plus de foin dans son sac. Il y avait assez de mangeoires par là autour, mais l'avoine restait au logis, où on ne lui en donnait pas six fois par semaine. Tels étaient Joël Crot et son cheval. Veuf, il n'avait qu'une fille nommée Irène, qui ne quittait guère la maison, à cause des nombreuses absences de son père. C'était bien un peu pour ce motif que Joël s'arrêtait ainsi en chemin, car, s'il avait eu des garçons, il est probable qu'il fût revenu plus tôt chez lui. Quand à l'aîné des frères Crot, Théodore, c'était un brave homme, père de nombreux héritiers et propriétaire de deux bœufs, qu'il soignait avec une sorte de tendresse paternelle. Il venait aussi de temps en temps avec eux à la plaine et les amenait au grand marché, quand il jugeait le moment favorable pour les vendre. Tiodaut Crot portait un chapeau gris à larges ailes, fond bas et dur, avec une bride en cuir pour l'attacher sous le menton. Un grand habit de milaine rousse, gilet et pantalon de même étoffe. Comme il n'avait jamais fait usage de bretelles et qu'il avait les hanches placées fort bas, la chemise sortait en un gros bourrelet au milieu du corps, entre les deux pièces du vêtement. Tiodaut aimait à saluer les gens qu'il rencontrait; à tous il disait quelque chose, en patois mélangé de français: «—Bonjour! bonjour! va-t'y — va-t'ay<sup>1</sup>? adieu, mon garçon; vas-tu à l'école? — Oui. — Ah! tu es bien sage. — Allins! allins! Dzaillet, Fromint! incorradzi-vo, mous z'infants<sup>2</sup>!»

Telle était donc, au commencement de 1856, la situation générale des personnes et des choses avec lesquelles nous venons de faire connaissance.

Le jour en question, lorsque Lucien Desbois eut emmanché la hache de M. Maurice, il vint l'apporter à ce dernier, qui demeurait à l'autre bout du village, du côté du nord. La bise s'étant un peu calmée, on pouvait marcher plus facilement contre elle. Mais le froid était toujours très vif, comme il l'est d'ordinaire vers le soir.

M. Maurice-Déodar de Longasseau n'habitait Chânay que depuis six

---

1 - Cela va-t-il ? cela va-t-il ?

2 - Allons! allons! Jaillet, Froment ? encouragez-vous, mes enfants.

mois, et déjà il en connaissait tous les habitants. Vieux garçon étranger, assez curieux de sa nature, l'idée de faire un voyage en Suisse et d'y séjourner quelque temps lui était venue. Sa santé, très forte du reste, avait été ébranlée soit par des chagrins, soit par l'âge, qui amène presque toujours une crise fâcheuse. M. Maurice avait 48 ans. Habitué à la vie de la campagne dans son pays, il se contentait, à Chênay, d'une cuisine et d'une chambre pour tout appartement. Quoique sa position de fortune lui permit sans doute d'avoir une domestique ou de se loger dans une bonne pension, il préférait vivre seul, étant lui-même son cuisinier et son valet de chambre. Une femme venait chaque jour laver sa tasse, son assiette et sa marmite. — Pour être plus au chaud et n'avoir qu'un seul feu, il eut l'idée de mettre son lit à côté du foyer de la cuisine. La couche était des plus rustiques : un garde-paille et un matelas sur le carrelage ; la caisse à bois servant d'appui à l'oreiller. Et, tout près, deux longues bûches de hêtre croisaient leurs bouts enflammés sur la plaque de molasse. Une petite table, quelques rares objets de ménage, deux chaises, complétaient le mobilier de cette pièce. Au printemps, l'hôte de céans transporterait son domicile dans la chambre voisine, où, pour le moment, se trouvaient pêle-mêle sur le plancher, deux cents volumes provenant d'une espèce de bibliothèque achetée à quinze francs le quintal. Puis, suspendus aux portes, les habits du maître ; et à l'espagnolette de la fenêtre, un petit miroir au quelle courant d'air imprimait un balancement continu. L'appartement avait été loué nu comme la main, à M. Maurice, qui se contentait d'un tel mobilier. Il faut dire pourtant qu'on trouvait dans le mur un *placard* fermant à clef. Là dedans étaient les provisions de bouche de notre nouvelle connaissance, ainsi que son argent et ses papiers.

Lorsque Lucien vint frapper à sa porte, M. Maurice faisait du chocolat. Il en délayait la pâte avec une cuiller de fer, dans une tasse de poterie grossière.

— Eh ! cria-t-il, qui va là ? — Entrez. Ah ! c'est vous, monsieur Lucien. Votre serviteur. Vous avez la complaisance de m'apporter la petite hache. Merci. — Tenez, mettez—vous là, vers le feu, sur cette chaise. Il fait un froid de misère, depuis deux jours. J'ai cru avoir les oreilles et un côté du nez gelés en revenant de chez vous. Et ça va bien ?

Tout cela était dit en français, avec l'accent des habitants de l'ouest. Les *a* pleins, avec des circonflexes partout, et les *r* très fermes, comme je me souviens de les avoir entendus prononcer à des négociants de Nantes. M. Maurice était de taille moyenne, la face brune, barbu jusqu'aux pommettes, le front un peu fuyant et le haut de la tête

chauve. Les yeux noirs, brillants, sans méchanceté. Les traits du visage réguliers ; les jambes cambrées, comme celle d'un officier de cavalerie. Une grande vivacité d'expression, la voix haute, et un rire assez fort pour lui donner parfois un accès de toux.

— Ah ! le diable t'emporte seulement, disait-il quand cette toux le prenait. Voilà ce que c'est que de rire. Je vais en avoir pour cinq minutes sans désemparer. Et pourtant, il vaut mieux rire que de pleurer ; c'est plus naturel.

Lucien s'assit vers le feu.

— La hache me paraît bonne, dit-il, et le manche est solide.

— Combien est-ce que je vous dois, M. Lucien ?

— Allons donc ! vous plaisantez. J'ai fait ce manche avec plaisir, et n'ai pas l'habitude d'exiger le paiement d'un service.

— Mais si chacun allait vous en demander, ce serait joliment ennuyeux pour vous.

— Je refuserais.

— À la bonne heure. — Voulez-vous prendre une tasse de chocolat avec moi ? Là, sans façon ? Je vais vite remettre une tablette.

— Non, je vous remercie. J'ai dîné tard, ayant été à mon bois de frênes dans la matinée.

— Au fond du ravin de la Clive ? C'est joli en automne. J'y suis allé souvent pour me promener. On est si bien seul, dans cette grande crevasse. Il n'y a que ces absurdes scies à tuf qui me font grincer les dents, chaque fois que je passe à côté d'elles. Renaud sera bien habile s'il y fait fortune.

— Je crois qu'il trouve encore assez son compte à l'exploitation de ces blocs.

— Vous paye-t-il au moins le vôtre ?

— Oui, peu de chose. Renaud est pauvre ; il a encore une dette sur sa maison, et je suis bien aise de pouvoir lui être utile. Ce tuf ne me sert à rien.

— Qui sait si, plus tard, vous n'en aurez pas besoin ?

— Pourquoi faire ? Je ne veux pas bâtir, et les murs de mes vignes sont en bon état.

— Ah ! monsieur Lucien, on se marie ; on a famille ; les enfants grandissent. Un fils vous dit : père, il faut faire une cheminée, une chambre et le reste pour m'y loger, moi et la femme de mon cœur. — Le lait bout, monsieur Lucien ; je vais vite prendre mon chocolat ; avancez un peu les bûches. — Voilà du chocolat parfait ; vous auriez dû en essayer, je vous assure. — Tenez, dit-il à Lucien en lui tendant une cuiller, goûtez-le, pour voir s'il n'est pas excellent. J'ai mis le pain dans le pot ; tout ça se combine ensemble. Vous me direz si votre

domestique le fait aussi bien que moi.

— Merci ; nous n'en faisons jamais.

— Vous n'aimez pas le chocolat ?

— Non, pas beaucoup.

— Le chocolat Suchard ? monsieur Lucien, vous ne savez pas ce qui est sain, ce qui nourrit le sang, les muscles et jusqu'aux nerfs du cerveau. Dans le pays du cacao, c'est comme chez les peuples voisins du pôle nord ; il n'y a pas de scrofules. Le chocolat, chez les Américains, et l'huile de poisson, chez les Esquimaux, ne permettent pas à cette maladie de vicier le sang. Ce n'est pas comme votre vin blanc, votre éternelle bouteille à boire, qui abrutit les gens, les rend imbéciles et finit par les coucher dans le tombeau avant le milieu de la vie. La mort de votre pays, monsieur Lucien, c'est le cabaret. Je ne passe jamais devant vos débits de vin sans entendre le bruit des verres et la voix des buveurs. Ça, monsieur Lucien, c'est une peste, pire que le choléra ; et pourtant le choléra trousse joliment son monde quand il s'y met. Et puis, dans leurs maisons, ces hommes qui boivent sont des brutes finies. Si j'étais que leurs femmes, je leur flanquerais des coups de bâton jusqu'à leur faire crier miséricorde. Au lieu de ça, il y en a qui sont encore assez sottes pour rire de l'air étrange qu'ils ont ; oui, devant leurs enfants, elles en rient !

— Elles ne comprennent pas combien elles font de mal en prenant les choses de cette manière. Plus tard, elles seront punies par où elles ont péché. Tant que la conscience ne parle pas, tant qu'on ne voit dans l'ivrognerie qu'une habitude plus ou moins excusable, il n'est pas possible d'y renoncer ; et tout ce qu'on peut dire à ces malheureux est inutile. Il faudrait commencer par leur montrer le mal qu'ils font, le véritable péché qu'ils commettent.

— Eh bien, moi, si j'étais une femme et que mon mari fût un ivrogne comme tel ou tel que je ne veux pas nommer, je taperais ferme sur son dos. Vous verriez si ça ne le corrigerait pas. Aux maladies des bêtes, le remède pour les bêtes. C'est mon système. - Et lit-dessus, voilà mon chocolat expédié : c'est fini, jusqu'à demain matin. Encore une chose qui me frappe, depuis que j'habite votre pays. Ici, vous mangez quasi toutes les deux heures. Pour des enfants, passe encore ! les petits estomacs digèrent vite, et d'ailleurs les enfants grandissent. Mais, pour l'homme fait, est-ce donc une nécessité de manger à tout instant ? L'autre jour dans une maison de Chânay, on me parlait du nombre des repas qu'on y prend en été dans une journée. En voici le compte : à cinq heures du matin, café au lait avec du pain ; à sept heures, la soupe ; à neuf, du pain, du fromage et du vin ; à onze heures, le dîner. À quatre heures, le café au lait ; à sept heures, la

soupe, et, avant de se coucher, du pain, du fromage et du vin. Cela fait donc sept repas en quatorze heures. — Le bon Dieu veut que l'homme se nourrisse bien, c'est chose connue. L'Être suprême ne tient pas du tout à ce que ses créatures soient malades. Mais, manger, manger, et toujours manger, c'est faire de son estomac le réservoir de la matière.

— Chez moi, dans les grands jours, nous faisons quatre repas ; en hiver, trois seulement.

— Comme cela, ça va très bien. Je n'ai rien à objecter. Mais vous êtes de ceux qui donnent le bon exemple. C'est comme ce brave père Corse. Voilà un homme qui me va tout à fait. Entre nous, savez-vous que sa fille est bien jolie ? À Paris, mise en demoiselle, je vous garantis qu'elle ferait sensation. Sa mère était aussi une belle personne, à ce qu'on dit.

— Oui, belle et bonne, comme Lina, mais plus grande.

— Moi, je trouve Lina bien assez grande comme ça, et charmante. Je m'arrête toujours chez eux quand le père Corse est à la maison. Je me demande seulement si le grand Louis Cerbier sera assez bien inspiré pour faire la cour à Lina et l'épouser. Qu'en pensez-vous ?

Au lieu de répondre à l'instant même, Lucien tira sa montre et se leva :

— Il faut que j'aille donner à manger aux bêtes, dit-il. — Sur ce que vous me demandez, je n'ai aucune opinion arrêtée. Au revoir, monsieur Maurice.

— Bonjour, monsieur Lucien, et encore merci pour le manche : il va très bien en main.

## CHAPITRE IV



es faits que nous venons de raconter avaient eu lieu un samedi. Vers le milieu de la nuit, le vent du nord tomba tout à coup. Il terminait sa course échevelée. Le soleil, paraissant dès le dimanche matin, réchauffait de ses doux rayons les coteaux vaudois, avant de pénétrer au fond des solitudes de la Clive. Mais le ravin en était déjà tout illuminé, lorsque Lina grimpa l'escalier conduisant à sa chambrette, dont la fenêtre était au sud-est. — Là où la glace était rompue dans le lit du ruisseau, on entendait le clapotement de l'eau passant entre les pierres ; partout ailleurs, c'était un silence complet. Déjà rasé, prêt à partir pour le culte qui avait lieu à Châney dans la matinée, Manuel se chauffait vers son fourneau, tout en fumant sa courte pipe culottée. Lina avait préparé le dîner, mis en ordre le ménage, et s'arrangeait pour sortir avec son père. Chaque dimanche, à moins de temps affreux, ils se rendaient ensemble à l'église, laissant à la garde de Dieu la maison fermée, pendant les deux heures de leur absence.

Lina eut bientôt fait sa toilette, malgré l'abondance et la longueur de ses cheveux noirs ondes. Réunis en tresses brillantes, ils étaient bien un voile de modestie pour la jeune fille, qui les portait sans vanité comme sans dédain. Le canal de la cheminée, passant dans ce petit cabinet, entretenait une agréable température au moyen d'une bouche de chaleur. De sa fenêtre, Lina Corse ne voyait pas le lac, mais la pente boisée de l'autre côté de la Bassette des Cerbier, et aussi une partie de la campagne de ces voisins. Elle mit un petit chapeau rond, le manteau de sa mère arrangé pour elle, et descendit vers son père, qui l'attendait. Un instant après ils étaient en route, du côté du village. La fumée bleue du poêle montait lentement jusqu'aux limites supérieures du ravin.

En passant le long de la Bassette, ils virent la mère Agathe qui se promenait dans le verger, ramassant les branches cassées par le vent.

Elle en traînait une, trop longue et trop grosse pour être portée sur l'épaule, malgré la forte taille de cette femme aux allures d'homme. Agathe Cerbier était coiffée d'un bonnet noir qui lui cachait toute la tête et le cou ; ses mains vigoureuses tiraient la branche de noyer, comme son fils aurait pu le faire, mais Louis était aussi allé à l'église. Il s'y rendait pour sa mère et pour lui. La veuve ne franchissait les degrés du temple que deux fois par an, à Pâques et le jour du Jeûne. Elle mettait alors sa robe de soie autrefois noire, devenue rougeâtre après trente années de séjour dans une armoire pas trop sèche. La mère Cerbier avait les dents larges, la face ridée, d'un gris terreux ; un œil à demi fermé pour mieux voir de l'autre, et les cheveux toujours mal peignés. L'habitude de vivre sur les bords du Noiron et de la Clive, loin de toute société, en avait fait une femme rude, non pas sauvage, mais personnelle au point de vouloir dominer tout ce qui l'entourait. Son fils, au contraire, allait souvent au village et fréquentait les danses, où sa haute taille le faisait remarquer parmi tous les garçons de la contrée.

Entre Chânay et l'habitation de Manuel, il y avait encore une maison, bâtie au bord supérieur du chemin. Elle appartenait à un nommé Renaud, celui qui sciait le tuf de la Clive. C'était un bon ouvrier, ayant la forte charge d'élever trois garçons et trois filles. L'aîné de tous n'avait pas dix-sept ans. Il allait encore à l'école et devait faire sa première communion à Pâques prochain ; dès lors, les jeunes bras d'Anselme seraient au service de la famille. Avec les Cerbier, les Renaud étaient les seuls voisins de Lina et de son père.

Anselme se joignit à ceux-ci comme ils passaient devant l'habitation des Renaud.

— Bonjour, Manuel ; bonjour, Lina, leur dit-il ; vous allez à l'église ?

— Oui, garçon, répondit le père.

— Et tu viens seul de chez vous ? ajouta Lina.

— Oh ! non ; trois sont déjà en avant, mais je vous ai attendus, dit-il en regardant sa belle voisine. Je vous ai vus de loin dans le chemin.

— Alors, tu as préféré venir avec nous ? reprit Manuel.

— Oh ! voilà, ça me faisait plaisir, dit-il en regardant de nouveau Lina, qui s'était remise à marcher d'un pas rapide.

— Combien avez-vous de catéchismes par semaine ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Trois : le lundi, le mercredi et le vendredi.

— Ces leçons t'intéressent-elles ?

— Oui, beaucoup.

— La grande affaire, vois-tu, reprit Manuel, c'est d'être sincère avec toi-même et avec Dieu. Quand le pasteur vous explique des choses

que vous n'avez pas bien comprises, il faut le lui dire et ne pas craindre de le questionner. Combien êtes-vous de catéchumènes.

— En tout, dix-huit, pour les trois communes de la paroisse.

Les habitants de Chânay vont au culte public beaucoup plus régulièrement qu'on ne le fait en d'autres villages. Le temple ne présente jamais le triste aspect de telle ou telle église, où l'on ne compte parfois que cinq ou six adultes avec quelques enfants et le régent. L'indifférence religieuse n'a pas encore posé sa main glacée sur la population de cette commune. Puisse-telle n'y régner jamais ! car c'est un fléau que suivent bientôt les mauvais exemples, l'avarice des uns, la débauche des autres, et les honteuses passions. À Chânay, on pouvait compter au moins trente hommes et cinquante femmes sur les bancs de l'église. C'était bien réjouissant pour le pasteur ; et peut-être qu'une vingtaine de personnes se rendaient au culte libre, dans la chapelle de Braïche, une demi-lieue plus à l'est. À Chânay, cette diversité d'opinions sur l'organisation ecclésiastique n'avait pas amené des frottements pénibles, comme en d'autres endroits. On y mettait déjà en pratique la vraie liberté religieuse, inscrite aujourd'hui dans la constitution ; et chacun respectait les idées de son prochain sur ce sujet. « Il est clair, disait-on, que si *le soleil luit pour tout le monde*, comme on peut le lire sur l'enseigne de la pinte à Pierre Mittetay, la liberté d'adorer Dieu comme on l'entend et où cela nous plaît, existe aussi pour chaque membre de la société humaine. On ne peut forcer personne à aller boire une bouteille chez Mittetay, plutôt qu'à l'Union fédérale ; donc, il ne faut pas trouver mauvais si quelqu'un préfère le sermon du temple national à la prédication de l'église libre, ou vice versa ; et ne faut-il pas aussi respecter les idées de ceux qu'on nomme dissidents, wesleyens, darbystes, catholiques-romains, francs-maçons, rationalistes, incrédules déclarés, etc. ? Chacun est libre, à ses risques et périls, de croire ou de ne pas croire à l'Évangile ; mais nul n'a le droit de chercher à imposer par la force, ou autrement, sa manière de voir à son concitoyen ; et pas plus le gouvernement qu'un simple particulier. Nous voulons la liberté pour tous et pour toutes les églises, comme pour ceux qui ne vont jamais ni à la chapelle, ni à la messe, ni même au sermon. Le soleil luit pour tout le monde, et le vrai soleil, c'est celui de la liberté. » Telle fut donc, à Chânay, dès l'origine des divergences religieuses, l'opinion générale des habitants ; ils n'eurent qu'à se féliciter de l'avoir mise en pratique au milieu d'eux, et c'est ce qu'il aurait fallu faire partout.

À la sortie du temple, les gens se saluaient avec cordialité, puis chacun reprenait le chemin de sa demeure. Louis Cerbier, Lucien Desbois, M<sup>me</sup> Octavie et Manuel, échangèrent une poignée de main

entre eux. Lina ne s'étant arrêtée à causer avec personne, avait déjà bien de l'avance sur son père. Anselme se mit à courir après elle et la rejoignit comme elle atteignait les dernières maisons du village.

— Pourquoi cours-tu comme ça ? lui dit-elle en le voyant arriver tout essoufflé.

— Parce que j'étais bien aise de revenir avec vous.

— As-tu écouté la prédication ?

— Voilà ! peut-être, pas aussi bien que je l'aurais dû.

— Te souviens-tu des deux versets du texte ?

— Oui.

— Récite-les-moi.

— Ce sont les versets 9 et 10 du Ps. CXIX. « Par quel moyen un jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ? C'est en y prenant garde selon ta parole. Je t'ai recherché de tout mon cœur ; ne me laisse point égarer de tes commandements. »

— Oui, c'est bien cela. Mais il ne faut pas courir ainsi, lorsque ce n'est pas nécessaire ; tu vois comme cela t'opresse et te fait tousser.

— Oh ! bah ! ce n'est rien : ça passera dans un moment, dit-il, tout en continuant à respirer avec difficulté.

— Il faudra te ménager lorsque tu auras quitté l'école. Je crois que tu prends souvent froid après avoir eu chaud. Au bord de la Clive, dans le haut du ravin, l'air est presque toujours vif. À présent, ne cause plus et marchons lentement.

Ils arrivèrent bientôt près de la maison Renaud.

— Bonjour, Lina, dit Anselme avec un doux sourire et les yeux brillants.

— Adieu, répondit-elle avec amitié ; reste au chaud cette après-midi.

Anselme avait huit ans lorsque Lina en comptait douze ; ils allèrent ensemble à l'école, et en revenaient à midi et le soir avec les autres enfants Renaud en âge de suivre les leçons du régent. Mais depuis que Lina fut devenue une grande fille de dix-huit ans, son ancien petit compagnon n'osa plus la tutoyer. Il grandit à son tour, et maintenant il avait pour elle une admiration qui trahissait un sentiment plus tendre et plus vif. Hélas ! ces grands yeux noirs brillants, ces joues rosées, montraient les signes d'une santé attaquée déjà dans le principe de la vie. À la suite de coups de froid répétés, Anselme avait fait, l'année dernière, une maladie qui lui laissa de l'oppression et de la toux. Les parents, le père surtout, ne s'en inquiétèrent pas trop, comme c'est l'usage chez les paysans de cette classe. Ils n'avaient pas même eu l'idée de consulter de nouveau le médecin, parce que le garçon mangeait de bon appétit et allait à l'école comme les autres. Cette

disposition, cette faiblesse lui passera, disaient ils, quand il sera un peu plus fort.

Vers les trois heures de l'après-midi, Anselme vint chez Manuel. Il arrivait souvent ainsi le dimanche, quand il n'avait pas de devoirs d'école pour le lendemain. Près du fourneau, il trouva le grand Louis, causant avec le père et la fille. Anselme salua et s'assit en face de Lina.

— Quelle nouvelle nous apportes-tu ? demanda Manuel.

— Aucune, si ce n'est que j'attends la neige pour cette nuit.

— Et pourquoi veux-tu que nous ayons de la neige ? demanda Louis. Il me semble, au contraire, que le temps est bien établi au sec.

— Anselme ne se trompe guère sur les changements prochains du temps, reprit Lina. Comment te sens-tu maintenant ? ton oppression de ce matin a-t-elle continué ?

— Non, pas au même degré ; mais je sens la neige dans l'air, comme si je la voyais déjà.

— Eh bien, moi je ne sens rien du tout, continua Louis.

— Vous êtes robuste, dit Manuel ; votre mère n'est jamais malade non plus ?

— Non, sauf un rhume de cerveau qu'elle prend chaque année au mois de mars et en automne. Ce rhume dure trois jours, pendant lesquels elle éternue à casser les vitres de la maison ; le quatrième, elle est guérie.

— Votre père, de quoi mourut-il ?

— D'une *résipelle*<sup>3</sup> à la tête. Il devint noir après sa mort. Ça été une terrible perte pour moi et mes sœurs.

— Pourquoi dit-on *résipelle* au lieu d'*érysipèle* ? dit Anselme. Puisque nous parlons français, il n'en coûte pas davantage de prononcer le mot comme on l'écrit.

— C'est vrai, ajouta Lina ; mais nous ne sommes pas tous aussi forts que toi sur la grammaire et l'orthographe. Et quand Louis Cerbier allait à l'école, il est probable qu'on ne lui a jamais fait écrire ce terme de médecine.

— Je ne suis pourtant pas si vieux, dit le voisin de la Bassette. J'ai dit *résipelle*, sans y mettre d'importance ; comme ma mère dit égaliser une signature, pour *légaliser*. Anselme deviendra sans doute un grand professeur à l'académie de Lausanne, peut-être même au *Polectnicum* de Zurich, s'il continue à si bien étudier.

— Dites donc *Polytechnicum*, puisque vous voulez que je devienne professeur. Je ne manquerai pas d'y arriver en sciant du tuf avec

3 - NdÉ : *Résipelle* ou *Érésipelle*, une infection aiguë de la peau (nécessitant des antibiotiques).

mon père, et.....

Un accès de toux sèche coupa la parole à Anselme. Lina se leva, prit une boîte et lui offrit du jus de réglisse. En ce moment, un pas d'homme se fit entendre sur les trois marches d'escalier placées devant la porte.

— Est-il permis d'entrer ? demanda le nouveau venu en ouvrant à moitié.

— Sans doute, monsieur Maurice, dit Manuel : la cuisine est petite, mais, en se serrant un peu, il y aura place pour vous. Lina, va chercher une chaise à la chambre.

— Ne vous dérangez pas, restez seulement assise. Tenez, voilà un plot de bois qui fera mon affaire, dit M. Maurice en saisissant à deux mains le billot sur lequel on refendait les bûches pour le fourneau, et s'approchant de la compagnie : — Comment cela va-t-il, mademoiselle Lina ? Je vous ai aperçue à l'église ce matin, mais vous vous êtes si vite éclipsée à la sortie du temple, que, je n'ai pas même eu le temps de vous dire bonjour.

— Merci, monsieur, je me porte bien. Mais ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux ne pas s'arrêter en quittant le temple, pour causer à l'instant de choses qui n'ont de rapport ni avec le lieu où l'on est, ni avec la prédication qu'on vient d'entendre ?

— Oui, si vous voulez : toutefois, permettez une observation. Il y a là des gens qui ne se diraient jamais bonjour ailleurs. Rien donc de plus naturel qu'ils profitent de l'occasion pour se saluer.

— C'est vrai, ajouta Manuel. Cependant, il est rare qu'on n'entame pas tout de suite un sujet qui distrait de ce qu'on a entendu. Souvent même, des hommes parlent d'aller boire une bouteille avant d'avoir quitté les abords de la maison de Dieu. On cause de la pluie et du beau temps, des travaux de la campagne, comme si l'on était à la foire. Je m'y laisse aller aussi bien que les autres, mais j'en éprouve ensuite une sorte de honte et de regret. À la chapelle de l'église libre, où je vais quelquefois, j'ai remarqué la même chose, le même manque de respect. Dans une petite assemblée, cela est encore plus frappant que dans une grande.

— Voulez-vous, père Corse, la première fois que vous irez à ce culte libre, m'appeler en passant ? j'irai avec vous. Je suis curieux de voir ça de près. En ma qualité d'étranger, je tiens à me faire une idée des différentes églises de votre pays. Ça n'engage à rien un catholique, n'est-ce pas ?

— À rien du tout. Vous entrez, vous écoutez. Si ce que le prédicateur dit est bon, vous en faites votre profit. sinon vous le laissez.

— Eh bien, c'est ça. Nous irons ensemble. Et puis, un autre

dimanche, je vous conduirai à la messe. M. Cerbier, que voilà, viendra avec nous.

— Moi, dit Louis, je ne quitte pas notre église.

— Est-ce que vous pensez, par hasard, monsieur grand-Louis, que je songe à quitter la mienne en allant de temps en temps à la vôtre ? Pas le moins du monde ! Pendant mon séjour ici, je trouve naturel d'aller au culte public avec les gens de Chânay, et j'y vais. Rentré dans mon pays, ça ne change rien aux affaires. Père Corse, n'est-ce pas, vous viendrez avec moi à la messe. Je vous assure que le vieux curé ne prêche pas mal. Il a une manière très naturelle de dire les choses et de faire la morale.

— Si je me trouvais à Trôny un dimanche matin avec vous, j'irais tout de même. Il est bon de savoir aussi ce qu'on enseigne aux catholiques en français. Mais aller exprès de Chânay à Trôny pour entendre le curé, ça me paraît un peu loin, en hiver surtout.

— Eh bien, nous attendrons au mois de mai, à Pentecôte. Voilà qui sera un bon moment. Tout de suite après l'office, nous irons déjeuner au restaurant. — Vous toussiez, mon garçon, c'est ennuyeux, n'est-ce pas ? Moi je tousse aussi de temps en temps une demi-heure de suite ; il y a des soirs où je me racle le cou d'une belle façon. Aujourd'hui par exemple je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air ; j'ai le souffle court, la respiration gênée.

— Anselme nous prédit la neige pour cette nuit, dit Lina.

— Hum ! le jeune prophète pourrait bien ne pas se tromper. Espérons toutefois, s'il tombe de la neige, que le ravin de la Clive n'en sera pas rempli jusqu'au haut, parce qu'alors vous seriez enterrés tout vifs là-dessous, et ce serait bien dommage, pour vous d'abord, mademoiselle Lina, pour votre père qui est un brave et digne homme, et pour la jolie maisonnette où nous sommes en ce moment. Quant au grand Louis, il est d'une taille à montrer toujours la tête au-dessus des autres. — Votre campagne, monsieur Cerbier, devrait se nommer la *Haussette* au lieu de la *Bassette*, ce serait plus naturel. — Là-dessus, je vais vous souhaiter le bonsoir, car le soleil se cache derrière la rampe du Noiron. Il faut aller préparer mon chocolat. — Venez-vous avec moi, Anselme ? nous tousserons ensemble pour nous consoler.

Anselme se leva, Louis fit de même, salua comme les deux autres et posa sa main droite assez familièrement sur l'épaule de Lina, en lui disant une seconde fois bonjour.

Ayant quitté M. Maurice devant leur maison, Anselme regarda du côté de la *Bassette* et dit à demi-voix : « Il est bien hardi de mettre la main sur l'épaule de Lina ! qu'il ne se le permette pas une autre fois devant moi, ou je lui dirai son nom. »

La jalouse colère, si naturelle aux jeunes cœurs, dardait déjà son aiguillon de feu dans l'âme de l'adolescent.

## CHAPITRE V



la campagne, les travaux des ouvriers maçons discontinuent dès les premières gelées, c'est-à-dire vers la fin de novembre. Ceux d'entre eux qui sont étrangers retournent alors dans leur pays. En général, ce sont des Savoyards et des Italiens ; les premiers, originaires des hautes vallées des Alpes ; les autres, venant des bords du lac Majeur. Ceux-ci prennent volontiers la route du Simplon pour regagner le foyer domestique où, s'ils sont mariés, ils laissèrent femme et enfants pour cultiver le terrain et récolter la châtaigne qui leur sert de pain pendant six mois de l'année. Sobre et économe, le père a gagné un joli pécule durant la saison du travail. Aussi est-il joyeux en franchissant les montagnes, la plupart du temps à pied, de Brigue à Domo-d'Ossola.

Manuel Corse n'avait pas de voyage à faire. Il rapportait chez lui la caisse à mortier, l'oiseau, le crible à sable, le cordeau, la pince, la truelle et le pinceau, le marteau à moucher les pierres, et le *brasse* au long manche. Ces divers objets étaient en ordre dans le réduit qui leur était destiné, jusqu'au retour du printemps.

Mais le propriétaire de la maison du ravin ne passait pas l'hiver en paresseux, occupé seulement à se chauffer. Le terrain loué de la commune avait été peu à peu miné à une bonne profondeur. Là dedans, Manuel trouvait de grosses pierres, excellents matériaux à bâtir qu'il extrayait du sol et transportait près de la route, pour les vendre à qui en avait besoin. — Chaque hiver, durant les premières années, il s'était fait de cette manière un petit revenu. En se rapprochant de la pente rapide, il découvrit des veines de sable bien lavé, puis aussi des bancs de gravier qu'il passait à la claie et vendait aux propriétaires pour les abords de leurs maisons. En faisant cela, Manuel restait dans les conditions de son bail, sans que personne eût rien à dire. De tels travaux amélioraient le sol et lui donnaient de la valeur. — Mais, comme toujours, les gens envieux, les paresseux et

les dépensiers, les ivrognes, déblatéraient tant et plus contre l'industrie et l'activité du maçon.

— Certes, disait un jour l'un d'eux à Lucien Desbois, nous ne sommes pas étonnés si Manuel est au large dans ses affaires et sa fille beaucoup mieux mise que les nôtres. Pendant huit mois de l'année, il gagne trois francs par jour et sa bouteille, et l'hiver il se fait une centaine de francs avec ses matériaux. La municipalité aurait bien pu, lorsqu'elle a loué les terrains incultes de la commune, réserver qu'on ne pourrait pas les défoncer, au lieu d'encourager les locataires à prendre tout ce qui se trouve caché dedans. Finalement, c'est presque un trésor. Mais tout ça finira dans une année, et Manuel peut s'attendre à voir sa maison passer en d'autres mains. Nous nous mettrons plutôt tous ensemble pour miser *sur lui*; et, s'il garde sa tache, il la payera cher. Qu'il y compte seulement.

— C'est pourtant un excellent maçon, répondit Lucien; de plus un homme exemplaire dans sa conduite. Il paye comptant ce qu'il achète et attend volontiers à l'automne, même à l'hiver, pour le règlement de ses notes de journées et de fournitures. Vous devriez être bien contents de l'avoir dans la commune. Depuis qu'il travaille parmi nous, vous ne voyez plus les murs dégradés comme autrefois; convenez qu'il fait le mortier beaucoup plus solide que les Quentzelet de Brant; et le voyez-vous jamais perdre son temps, faire le bon lundi, ou se griser au cabaret? Non, si vous êtes des gens raisonnables et justes, vous conviendrez que Manuel est un brave homme. Nous en avons trop peu comme lui dans le pays.

— Eh bien, répondit un luron de la bande, puisque tu tiens tant son parti, toi qui es un garçon riche, tu pourrais lui demander sa fille en mariage, au lieu de la laisser courtiser par le grand Louis, qui la plantera là un beau jour, quand il ne s'en souciera plus.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde et allez moins au cabaret, vous ferez beaucoup mieux. Si vous suiviez l'exemple de Manuel dans vos propres affaires, vous seriez aussi à l'aise que lui, répondit Lucien,

Le maçon n'avait pourtant pas fait fortune durant ces neuf années. La maladie de sa femme lui avait coûté le reste de ses anciennes épargnes. Dès lors, il s'était refait un petit capital, constituant tout son avoir. Mais sa maison était en bon état, ses provisions de ménage toujours en avance pour une année. Il avait deux moutons et une chèvre, un porc, des poules, un bon jardin et peut-être le meilleur plantage de tout Chânay. Au bord de l'eau, dans cette terre profondément remuée, les légumes devenaient superbes et d'excellente qualité. Il semait aussi du chanvre, du lin. Lina et son père étaient bien fournis de linge, auquel la jeune fille travaillait en filant pendant l'hiver,

après ses travaux de cuisinière et de maîtresse de maison. Manuel se faisait vieux ; il fallait songer à l'avenir. Encore quelques années et il ne pourrait plus gagner autant. Les maçons sont sujets aux douleurs de rhumatisme ; il faut alors rester au logis, sans pouvoir travailler. Quoique très heureux, sans doute, le père et la fille n'étaient pourtant pas à l'abri des soucis inhérents à leur position. Et puis, cette maison, ce joli coin de terre, pourraient-ils les garder ? Maintenant que le terme du bail approchait, ils n'étaient pas sans inquiétude sur le résultat de nouvelles enchères. Dieu y pourvoira, se disaient-ils sans doute, mais il faudra que nous agissions directement nous-mêmes, et souvent les méchants ont le dessus dans les affaires de ce monde.

Dans les grandes villes, les ouvriers se plaignent de ce qu'ils ne gagnent pas le nécessaire pour eux et leur famille. Cependant, si l'argent a diminué de valeur, le prix de la journée de travail a augmenté depuis longtemps déjà. Dans les villages même, cette augmentation de salaire a suivi la proportion des dépenses. Sur le prix accepté il y a trente ans, l'ouvrier en bâtiment gagne la moitié de plus aujourd'hui. Mais alors le maçon, le gypcier, d'autres encore, se contentaient de soupe le matin ; pour le dîner, de pain blanc avec du fromage et du vin ; le soir, d'un bon pot de soupe. Ils étaient robustes et joyeux. Le dimanche, ils s'accordaient l'assiette de bouillon, un morceau de bœuf et la bouteille entre deux. Ils ne se plaignaient ni de la dureté des temps, ni de leurs patrons. Les grands mots sonores de *capital* et de *travail* n'étaient pas exploités à tort et à travers comme on le fait aujourd'hui dans les journaux, dans la rue, dans les cabarets surtout ; et je crois que l'ouvrier s'en trouvait beaucoup mieux. Des membres de l'association internationale n'avaient pas encore montré l'odieuse prétention d'empêcher un citoyen libre, dans un pays libre, de travailler librement. Si les entrepreneurs gagnaient moins peut-être, ils ne faisaient pas souvent de grosses pertes, mais se retiraient des affaires avec une fortune honorablement acquise par quarante années de travaux. Aujourd'hui, dans presque toutes les positions, l'on veut devenir riche beaucoup plus vite, spéculer, jouer. Et de son côté, l'ouvrier affiche carrément en public le budget de ses dépenses. Il lui faut tant pour lui, tant pour sa femme et ses enfants, sinon il manque du nécessaire. Admettons que cela soit vrai pour quelques-uns, même pour un certain nombre. C'est fort triste assurément. Mais combien d'artisans, de *bourgeois* des villes et de campagnards sont dans la même position ! Ils ne vont pas le crier sur les toits. Les ouvriers citadins qui se plaignent, seraient bien étonnés s'ils voyaient de quoi l'on vit parfois dans nos villages, même dans les familles qui passent pour être dans l'aisance. On y travaille aussi, cependant, et

pour le moins autant que dans les ateliers des fabricants ou dans les chantiers des entrepreneurs. Chez nous autres cultivateurs, il y a aussi des vieillards à soigner, à nourrir ; des enfants à élever, des vêtements à acheter, des loyers à payer. Très rarement, parmi nous, la misère peut être imputée au prix du travail, bien que ce prix soit inférieur à ce que gagnent les ouvriers en bâtiment, mais presque toujours on peut en accuser l'imprévoyance, un désordre général, et surtout l'ivrognerie du chef de famille. À la campagne, hélas ! nous avons aussi la grêle, les gelées, fléaux contre lesquels on ne peut rien, et dont les suites souvent funestes se font sentir pendant bien des années. Si l'ouvrier de ville est dans une grande gêne quand il a une nombreuse famille à élever, nous le plaignons sincèrement. On doit avoir égard à sa position particulière, surtout lorsque c'est un homme de bonne conduite. Mais ceux qui ne sont pas mariés ? ceux qui n'ont pas d'enfants et dont la femme gagne un franc par jour, tout en faisant le ménage ? Mais les ouvriers, mariés ou non, qui flambent au cabaret chaque dimanche et souvent le lundi, une grande partie du gain de toute la semaine ? Tous ceux-là, de quoi se plaignent-ils ? Dans leur budget, font-ils entrer la perte volontaire du temps, les dépenses inutiles de tabac, d'eau-de-vie, de vin et de gourmandises qu'ils s'accordent ? Et dans l'achat de leurs vêtements, ne vont-ils pas souvent au delà de ce que prescrit leur position ? — Nous ne voulons pas, Dieu nous en garde ! ajouter l'affliction à l'affligé, mais nous nous demandons si les ouvriers qui crient le plus contre le *capital*, sont bien réellement ceux qui lui apportent la plus grande somme de *travail* et font le meilleur usage de leur salaire.

Tout cela est plein d'actualité. On pourrait y ajouter bien des choses ; d'autres les diront mieux que moi. Mais le sentiment de la simple justice se révolte quand on voit prendre, pour soi et les siens seulement, le nom de *frères travailleurs*. Est-ce que tout homme qui travaille n'est donc pas un *ouvrier* ? le magistrat, l'instituteur, le négociant, l'artisan, aussi bien que le maçon ou le tailleur ? l'auteur dans son cabinet, aussi bien que le typographe devant ses lettres et sa copie ? Soutenir le contraire est de l'absurdité, ou de la méchanceté. Que les ouvriers *ouvriers* le sachent donc : le pain gagné par l'écrivain ne s'obtient non plus *qu'à la journée*, au prix d'un travail soutenu, difficile, souvent très fatigant. — J'ai manié les gros outils du cultivateur et je m'en sers encore ; mais j'affirme que la plume, si légère pourtant, est le plus laborieux de tous. — « Celui qui est sage tâche de vivre paisiblement, de travailler de ses propres mains afin de se conduire honnêtement et de n'avoir besoin de rien. La sagesse de l'homme, est-il encore écrit, fait reluire le visage, et son regard

farouche en est changé.»

Dans la soirée de ce même dimanche, Manuel et sa fille étaient seuls à veiller dans leur cuisine. Lina lisait. Chaque année, le premier janvier, son père lui donnait un peu d'argent ; elle en employait une partie à l'achat de quelques livres dont les titres lui étaient indiqués par le pasteur. Elle se formait ainsi une petite bibliothèque, et en jouissait beaucoup dans sa solitude. Manuel ne lisait pas. Sauf la Bible, il était rare qu'il ouvrît un volume, et même il n'aimait pas à entendre lire longtemps de suite. Cela lui tirait les nerfs de la tête, disait-il. — Le soir en question, il se chauffait en silence vers le poêle, pendant que Lina tournait les feuillets. Tout à coup, il dit à voix basse, comme se parlant à lui-même :

« Il faudra pourtant savoir quelles sont ses véritables intentions. »

— De qui parles-tu, père ? demanda Lina en fermant à moitié son livre.

— Oh ! je pensais là au grand Louis : je trouve qu'il vient souvent chez nous depuis quelque temps ; et, cette après-midi, il a posé sa main sur ton épaule sans se gêner. C'est agir un peu trop librement.

— Sans doute ; j'espère qu'il ne se permettra pas cela une seconde fois, ou bien je le prierais de cesser tout de bon. Mais, de sa part, c'est de la gaucherie encore plus qu'un manque de bonnes manières.

— Peut-être. Tu ne m'as jamais dit ce que tu penses de lui : je ne verrais pas avec plaisir qu'il te fit la cour. Cela m'inquiéterait beaucoup. C'est ce qui m'a fait dire un mot tout à l'heure, sans penser que tu étais là. Louis a de la fortune ; sa mère est très intéressée. Nous, nous sommes des gens pauvres. Tu dois être sur tes gardes avec lui et ne pas le recevoir ici quand je suis absent.

— Mais, je pense bien ! il ne s'est, du reste, jamais avisé de me faire une visite. Nous causons quelquefois en chemin ou au bord de leur pré, c'est tout.

— Te fait-il réellement la cour ?

— Non, je ne le crois pas. Quant à moi, je me sens parfaitement libre à son égard.

— Et s'il t'adressait une demande positive ?

— Il n'en fera rien.

— Ah ! Dieu le veuille ! car je ne te verrais pas avec plaisir porter son nom. Ce garçon a été élevé à une mauvaise école ; il n'est pas franc.

— Je te promets, mon père, de t'avertir dès le premier mot qu'il pourrait m'adresser, hors de ce qu'on peut dire à tout le monde.

— Eh bien, c'est bon. — Lis-moi quelques versets de la Bible ; le dernier chapitre de St. Paul à Tite ; il est fait pour les chrétiens de toutes les conditions.

Avant d'aller se coucher, Manuel vint à la rue et fit le tour de sa maison, ainsi qu'il en avait l'habitude chaque soir, quand il faisait beau temps. Le froid sec du matin s'était changé en air lourd et aigre qui prenait la gorge. Une couronne lumineuse entourait la lune à grande distance, comme les deux cercles d'un arc-en-ciel. Les étoiles étaient pâles; le silence de la nuit interrompu par le cri plaintif et régulier des chevêches, qui s'entre-répondaient d'une pente à l'autre du ravin. Bientôt la lumière fut éteinte dans la chaumière. Placés sous la garde du Très-Haut, les deux habitants dormaient d'un paisible sommeil.

Quand ils se levèrent le matin, tout le pays, jusqu'au lac, était couvert d'un pied de neige tombée sans orage, en quelques heures seulement. Les arbres en étaient chargés jusqu'au bout des branches, et il en tombait encore. Vers midi, le ciel s'étant de nouveau éclairci, la nature en robe blanche avait l'air de sourire dans ces sombres vallons. Les arbres se déchargèrent, car cette neige ne tient pas devant les rayons du soleil. Sur la terre elle se tasse et devient compacte. Les chemins sont alors impraticables si l'on ne s'empresse de les ouvrir. Aussi Manuel vit-il bientôt arriver du village Lucien Desbois, conduisant ses bœufs attelés à deux plateaux de sapin assemblés en proue tranchante et réunis à l'arrière par une traverse formant la base du triangle. Au milieu, une planche permettait de s'asseoir pour guider le rustique équipage. Lucien s'arrêta au contour du chemin, devant la maison de Manuel. Dans la direction de la montagne, on entendait la voix d'un homme, chargé sans doute de rendre le même service aux habitants des hameaux supérieurs. En effet, il ne tarda pas à opérer sa jonction avec Lucien, et ainsi, du Péraillet à Châney, la route fut ouverte.

— Bonjour, bonjour! dit le nouveau venu qui n'était autre que Théodore Crot. Va-t'y, va-t'y, la santé? serviteur! ami Desbois. Vous êtes venu à ma rencontre?

— Et vous à la mienne?

— Oui, c'était à mon tour d'ouvrir le chemin. — Bondzeu! bondzeu, la brave fille, dit-il à Lina qui s'approchait d'eux tous avec une bouteille à la main et trois verres sur une assiette. Ah! vous êtes bien sage de nous apporter à boire. Ça me tiendra le cœur au chaud pour remonter au Péraillet. — Là! là! Moutay! châdze, mon garçon! — A votre santé, toute la compagnie! Ma fai, vaica d'au bon vin, Mânuet! vai, d'au tot bon<sup>4</sup>!

— À votre santé, Lina, dit Lucien; c'est seulement dommage que

---

4 - Ma foi, voilà du bon vin, Manuel! oui, du tout bon.

vous ne trinquez pas avec nous.

— Voyons, je pourrai peut-être bien le faire, dit-elle en souriant. Elle remplit de nouveau les verres des conducteurs de bœufs, puis en versa un peu dans celui de son père.

— À votre santé aussi, père Crot, — et à la vôtre dit-elle, en choquant son verre avec Lucien.

— Ah! voilà une gentille fille, Manuel. Il faut me la donner pour mon dernier garçon. Là! là. Ne budzi donc pas : on momint dé patience<sup>5</sup> — Vai, ma fai, Mânuet, votre fille fait plaisir à voir. N'est-ce pas vrai, ami Desbois? Vous devez vous y connaître. — Merci, merci, ma charmante; je ne veux plus de vin. E z'est bon d'intié!<sup>6</sup> — Ah! attendez-vous voir, ami Desbois. Il nous faut veri noutron tzer<sup>7</sup>. — Prenez la traverse pendant que je tournerai les bœufs. Là! voilà qui va bien. — Au vôtre, à présent. — Là! nous y sommes. — Bondzeu, bondzeu, les amis. A reveyre! Allins, Moûtay! huïh! huïh<sup>8</sup>!

Les bœufs, fumant de sueur, reprirent la montée dans le blanc canal tracé au milieu du chemin. Lucien n'était pas encore parti.

— Est-ce la municipalité qui vous a envoyé? demanda Manuel.

— Non, je suis venu de mon chef, quand j'ai vu que personne n'arrivait pour ouvrir la route.

— C'est bien joli de votre part; je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi. Bonjour, Manuel, bonjour Lina. Votre voisin Anselme est monté sur mon traîneau pour revenir à la maison. Il a toussé tout du long. Je suis sûr qu'il a eu froid aux pieds pendant la matinée, ayant brassé la neige jusqu'au genou pour se rendre à l'école. Ce jeune homme est malade. Sa mère devrait le soigner, au lieu de ne pas s'en inquiéter davantage. Vous qui êtes sa plus proche voisine, Lina, vous feriez bien de lui en parler.

— Oui, j'irai cette après-midi.

Tiodaut et son attelage avaient déjà disparu derrière le lacet supérieur. Le fouet sous le bras et les mains dans ses poches de pantalon, Lucien suivait son traîneau rustique sans même regarder une seule fois du côté de la jeune fille. S'il s'était tourné à droite, il aurait pu voir le grand Louis et sa mère, secouant la neige avec des perches dans leur jardin, sur les pruniers épais où elle s'était accumulée. Ils avaient aussi des bœufs; mais la pensée de les employer à ouvrir le chemin, de chez eux jusqu'au village, ne leur était pas même venue à l'esprit.

5 - Ne bougez donc pas : un moment de patience.

6 - C'est bon comme cela.

7 - Tourner notre char.

8 - Bonjour, bonjour. Au revoir! Allons. Moutay. huïh!

## CHAPITRE VI



Le mois de février fut beau ; peu à peu la neige disparut de la contrée ; chaque matin, le soleil en remontait la limite inférieure dans les pentes du Jura, si bien qu'aux premiers jours de mars, il n'en restait plus sur les versants méridionaux. Pour en trouver, il fallait pénétrer dans les vals intérieurs de la montagne ou dans les bois de sapin exposés au nord. À la plaine vaudoise, les primevères et les violettes se montraient déjà dans les vergers précoces ; les poiriers avaient gonflé leurs boutons à fruit d'un jaune de paille ; et les cerisiers allongeaient aussi les leurs, recouverts d'une pellicule brune. Dans le voisinage des landes sablonneuses, comme au bord des marais, le saule marceau fait briller sa fleur veloutée, d'un gris lilas, qui se transforme en pompon doré, lorsqu'elle s'épanouit au soleil. Les abeilles lui font déjà des visites, ainsi qu'aux chatons du coudrier. La sitelle reprend sa note printanière ; la mésange aussi change de voix ; le petit gazouillement du rouge-gorge commence à se faire entendre, et la grande grive chante à plein gosier dans quelque chêne écarté. Le soir, au crépuscule, on voit passer les bécasses, volant vers le nord ; leur cri rauque se change en un coup de sifflet aigu, dès qu'elles aperçoivent l'oiseau de proie planant sur les forêts, ou l'affûteur caché derrière un buisson. L'hiver mort va faire place au premier souffle du printemps qui ramène la vie dans la nature.

Pâques n'était plus éloigné ; encore deux semaines, et les enfants du village viendraient rouler leurs œufs sur le gazon, dans le voisinage de la maison Renaud. Là, un pré en pente douce, dégarni d'arbres, était précisément ce qu'il fallait pour s'y ébattre à l'aise, sans risquer de casser trop vite un œuf contre le tronc de quelque pommier.

Les Chânaisans avaient taillé leurs vignes, semé leur avoine ; ils plantaient les pommes de terre dans les champs du plateau, avant de prendre la houe pour donner la première culture aux ceps. Lucien

Desbois se trouvait un des plus avancés dans ses ouvrages, grâce à l'aide de sa charrue et d'un bon ouvrier. Son intention était de vendre ses bœufs et de n'en point avoir jusqu'à la récolte des foins. — Le grand Louis n'avait déjà plus les siens, destinés à la boucherie. M. Maurice allait opérer son déménagement de la cuisine à la chambre ; il trouvait que le voisinage rapproché du foyer lui donnait de l'agitation et des rêves pénibles pendant la nuit. Cela n'étant pas naturel, il fallait y obvier au plus vite. Manuel reconstruisait un mur de vigne écroulé pendant l'automne, et Lina filait. Étant payé à tant la toise, le maçon venait dîner chez lui chaque jour, car l'air n'était pas encore assez chaud pour prendre ses repas dehors. Anselme allait plutôt mieux ; sa toux avait diminué, grâce à des précautions, et à l'usage d'une tisane de lichen que Lina lui avait préparée elle-même la première fois, et que sa mère continuait à lui faire prendre chaque jour. Dès qu'il ferait plus chaud, Lina voulait l'engager à boire une décoction de bourgeons de pin dont elle espérait un bon effet pour la poitrine malade de son jeune ami.

— C'est pourtant bien singulier, Anselme, lui disait sa mère ; quand je te propose un remède, à peine tu t'en soucies, et dès que Lina t'offre quelque chose, tu l'acceptes.

— Oui, c'est vrai. Il me semble que ce qu'elle conseille me fera toujours du bien. Après Pâques, lorsque je n'irai plus à l'école, le grand air et le travail me fortifieront : on étouffe dans notre salle.

« Hélas ! disait à part soi la pauvre mère, Dieu veuille guérir ce cher enfant ! Lui seul le peut. »

Le moment vint où il fallut acheter l'habillement de communion. Grand souci pour de pauvres gens, qui souvent n'ont que la moitié de la somme nécessaire. Et cependant il n'est pas possible de reculer. Il faut que le catéchumène soit vêtu de neuf pour la cérémonie. Chez les paysans qui sont dans l'aisance, on donne une montre d'argent au fils, à la fille une broche en or, ou des boucles d'oreilles. Ceux dont les ressources sont bornées, se contentent d'habits décents, et certes ils font bien. Peut-être même seront-ils assez sages, le jeune homme assez bien disposé, pour qu'une redingote encore en bon état, donnée par quelque parent, soit transformée en paletot et serve ainsi plus d'une année.

Les Renaud n'avaient reçu aucun présent de ce genre pour leur fils aîné, mais ils s'étaient préparés depuis longtemps pour la dépense en question. La mère descendit donc une après-midi à la ville, avec Anselme, pour acheter les habits de son fils. C'était à une grande lieue de Chânay. Chemin faisant, ils causaient de ce qu'ils voyaient dans la campagne ou sur la route. C'était peu après le dîner, qu'on

prend à onze heures dans les campagnes, dès que les ouvriers manient le fossoir sur les coteaux. Ouvrage fatigant, celui de *rontre* la vigne! et là, chaque ouvrier doit faire le même nombre de lignes, sous peine de se voir bafoué par ses camarades et de ne pas recevoir le même prix de journée. Souvenirs de mes vingt ans, faut-il vous rappeler ici? Faut-il dire que je tenais *l'orme*<sup>9</sup> à droite, alignant mes échaldas comme s'ils eussent été plantés au cordeau? Après le dîner, dévoré dans la cabane qui nous servait de salle à manger et de refuge, on s'étendait au soleil sur le gazon, et l'on y dormait pendant une heure sans le moindre souci du lendemain. Le soir, regagnant le village, et bien que nous fassions rendus de fatigue, nous chantions encore gaiement dans les prés fleuris. Heureux ceux d'entre nous dont le cœur déjà tourné en haut, murmurait un cantique d'action de grâces! Le jour suivant, à l'aube fraîche, il fallait recommencer le même labeur. Le sang jaillissait parfois aux mains de ceux dont la peau rude était crevassée. Pour l'arrêter, ils coulaient de la poix brûlante dans les gerçures profondes, et cela guérissait! Dans ce travail hébêtant, on éprouve parfois une espèce de joie farouche. Il s'agit, en effet, de dominer la terre, de la vaincre, de lui prouver que l'homme est son maître quand il le veut. Mais hélas! combien qui, doués de toutes les forces du corps et de la jeunesse, n'ont pas une pensée, pas une parole qui s'élève plus haut que la matière et la vie d'ici-bas! Cherchez l'étincelle de l'âme, cherchez la beauté morale, l'idée de la présence de Dieu sur ces jeunes fronts, la plupart du temps vous chercherez en vain.

En passant non loin d'une de ces bandes joyeuses, la mère d'Anselme fit remarquer à son fils combien le sol était dur à ouvrir. Il fallait frapper plusieurs fois pour enfoncer la houe, et soulever ensuite de gros quartiers qui refusaient de se désagrèger, malgré les efforts des ouvriers.

— Mon pauvre Anselme, dit-elle, tu aurais bien de la peine à travailler avec ces garçons, n'est-ce pas? Il y en a un pourtant qui paraît de ton âge et n'est pas aussi grand que toi.

— Eh! bonjour la femme! cria l'un des ouvriers, en faisant résonner la tête du fossoir sur un échaldas. Vous auriez bien dû nous apporter une bouteille. Savez-vous qu'on n'est pas à noce, ici?

— Je le vois, répondit-elle. Vous avez sans doute un bon maître, qui ne vous laisse pas avoir soif?

— Voilà son fils qui pioche avec nous; mais nous avons bu tout le baril en dînant, et nous avons déjà une soif terrible. D'ici à quatre

---

9 - La bande de terrain cultivé par les ouvriers.

heures, on aura le temps de tirer la langue : salut !

— Ah ! dit Anselme un peu plus loin, je ne voudrais pas être à la place de ces ouvriers ; je préfère scier le tuf. Mais j'aimerais encore mieux apprendre l'état de maçon avec le père de Lina.

— Tu voudrais être maçon ! c'est un métier bien plus fatigant que les travaux de ton père. Quand il faut monter de grosses pierres sur les ponts, ce n'est pas un badinage. Et déjà rien que pour brasser le mortier, il faut de bons bras. Je crois aussi que tu tousserais beaucoup en fusent la chaux ; la vapeur qui s'en dégage est bien mauvaise pour les poitrines délicates.

— Peut-être, reprit Anselme en soupirant ; mais j'aimerais beaucoup travailler avec Manuel.

— Nous en parlerons au père et l'on verra ce qu'il en pense.

En ce moment, ils arrivaient près d'un viaduc sur lequel passe le chemin de fer. Anselme n'avait encore vu de près, ni le télégraphe, ni une locomotive. Excepté pour aller à l'école de Chânay, il ne sortait presque jamais de son ravin caché. — Un train lancé à toute vapeur venant à passer, notre jeune homme en éprouva un saisissement qui tenait presque du vertige.

— Comment ! dit-il, cela court avec une telle rapidité ! ô ma mère, le monde est perdu ! C'est merveilleux, mais de telles découvertes amèneront la destruction du monde actuel. L'homme va se considérer comme un Dieu, tu verras. Il ne croira plus qu'en lui-même. Il voudra tout expliquer. — Voilà donc aussi les fils de fer du télégraphe électrique. Le régent nous a expliqué ce que c'est, et comment on expédie une dépêche. C'est quelque chose de prodigieux. Il semble que les inventeurs du télégraphe aient mis la main sur un des secrets du Tout-Puissant. Te représentes-tu ce que les hommes verront dans cent ans, si la science continue à faire toujours de nouveaux progrès ? Il ne vaudra plus alors la peine de marcher sur ses jambes. La terre sera couverte de machines qui remplaceront les mouvements naturels du corps. Je ne voudrais pas vivre à cette lointaine époque. Déjà maintenant je trouve que tout va trop vite. Ah ! comme nous sommes heureux chez nous, loin de tout ce bruit ! Je ne vois rien de plus joli que le fond de la Clive, près du grand bloc, ou bien encore l'endroit où Lina tricote en été, quand elle surveille sa chèvre et ses moutons.

— Lina, reprit la mère, ne pourra pas toujours s'y promener. Elle se mariera sans doute dans peu d'années, et alors elle aura le souci de son propre ménage, avec celui de ses enfants, si elle en a. Qui sait même si Manuel pourra louer de nouveau le terrain sur lequel il a bâti sa maison ? Son bail finit l'année prochaine.

— Ah ! mais la maison est à lui ; personne ne peut la lui prendre.

— Que si, mon ami. Ton père dit que la commune est libre de la faire taxer si elle garde le terrain, comme le père de Lina est libre aussi de la démolir s'il ne veut pas la laisser. — Qu'est-ce que Manuel ferait là tout seul, quand sa fille sera mariée ? Lina est trop gentille pour n'être pas recherchée par un garçon qui pourra lui faire un sort et prendre le père avec eux.

À ces derniers mots de sa mère, Anselme ne parla plus. Il se mit à tousser et dut même s'arrêter plusieurs fois pour reprendre haleine. Le sang refluit au cœur et lui donnait sans doute des palpitations.

— Que cette toux est donc ennuyeuse, mon pauvre enfant ! Et encore que je n'ai pas pensé à prendre du jus de réglisse. Ne me laisse pas oublier d'en acheter un bâton quand nous aurons fait nos emplettes de drap.

Peu à peu, la quinte diminua ; elle cessa lorsqu'ils entrèrent à la ville. Anselme était en transpiration ; il essuyait ses joues dont les pommettes roses tranchaient sur le fond pâle et transparent du visage.

Le marchand tailleur auquel ils s'adressèrent, était un homme consciencieux quoique peut-être un peu plus cher que ses confrères. Il trouva bientôt, parmi ses étoffes, ce qui convenait à un jeune homme dans la position des Renaud.

— Je sais bien, dit-il à la mère, qu'en général on habille de noir les catéchumènes pour leur première communion ; mais si votre fils grandit beaucoup, ce drap noir ne vous sera d'aucun usage dans une année, à moins que vous n'ayez un autre garçon plus jeune. Je vous conseille donc plutôt ceci, dit-il, en montrant un tissu brun foncé, souple et très solide. C'est moins cher que du noir, et vraiment meilleur.

— Qu'en dis-tu, Anselme ?

— Faites pour le mieux, comme vous croirez.

— Eh bien, voilà un garçon raisonnable, reprit le tailleur.

— Prenons donc ce brun, monsieur Serrurier ; oui, ça me paraît bon, et, finalement, ça se rapproche encore bien du noir. Mais vous ôterez quelque chose du prix, n'est-ce pas ? Nous payerons en venant chercher les habits.

— Si vous payez comptant, je vous ôterai le 5 %, rien de plus juste.

— Eh bien, nous sommes d'accord. Prenez mesure. Vous aurez soin que tout soit d'une bonne ampleur.

— Soyez sans inquiétude, madame Renaud. Les habits iront bien et seront assez grands. — Voyons, mon ami, tenez-vous droit, afin de relever votre poitrine et d'effacer les épaules. Vous avez la disposition de baisser la tête ; à votre âge, il faut être ferme sur ses jambes et se redresser : 45, 86, 18, 50 et 80.

Le centimètre continua de se promener en long, en large et en biais sur le corps délicat d'Anselme, jusqu'à ce que les indications nécessaires fussent notées dans le livre du tailleur.

— À présent, pour les boutons, monsieur Serrurier ? dit la mère.

— Je mettrai ce qu'il faut. — Voulez-vous voir la doublure ? Ceci vous convient-il ?

— Il me semble que c'est encore assez bon.

— Je crois bien, certes, que c'est bon. Je n'ai rien de meilleur.

— Vous nous donnerez des *restes*.

— Oui, tout ce que je pourrai sans nuire à la coupe suivante. Maintenant, il vous faut entrer chez moi un moment. Ma femme vous offrira quelque chose à manger. Vous devez avoir faim.

En quittant la maison de ce brave homme, ils allèrent acheter un chapeau noir et une paire de souliers. Quand ce fut fait, Anselme dit qu'il désirait acheter aussi un livre avec son argent. Ils entrèrent donc chez un libraire assez mal fourni de publications pour la jeunesse. Anselme y trouva pourtant un très joli volume, les *Poésies de Henri Durand*, qu'il acheta pour le donner à Lina Corse, et une histoire populaire ayant pour titre *Pierre Chavin et ses bœufs*. Il en avait entendu parler à Chânay, où l'on croyait avoir trouvé le prototype du héros de cette nouvelle.

Ces diverses emplettes terminées (y compris le bâton de jus), Anselme demanda encore à sa mère de lui faire un plaisir.

— Si je peux, mon cher enfant, sans doute ; mais tes habits sont déjà bien chers ; ils coûtent plus que le père n'avait pensé.

— Oh ! ce que je veux te demander ne coûtera pas un centime. Ce serait de venir avec moi un moment au bord du lac, avant de nous en aller.

Ils descendirent donc sur la grève. Le lac était uni comme une glace et bleu comme le ciel. Un léger remous caressait le sable du rivage. La mouette rieuse et le goéland promenaient leurs ailes infatigables à la surface des ondes, faisant miroiter au soleil leur vêtement doublé d'azur et d'argent. On pensait à tout instant qu'ils allaient se poser sur le miroir liquide ; mais non, les oiseaux pêcheurs se bornaient à y saisir leur proie en volant, sans jamais paraître lassés.

— Ah ! comme c'est beau, un grand lac tout bleu ! n'est-ce pas, mère ? Que ces oiseaux sont heureux ! Et comme ils se portent bien ! En ce moment, ils me font penser à cette chanson de Juste Olivier, où il y a :

*Un jour, il nous naîtra des ailes,  
Pour nous envoler tous ailleurs.*

Allons-nous-en maintenant. Je te remercie d'être venue ici avec moi. C'est la première fois que je vois le lac de près, dit-il en plongeant une main dans l'onde attiédie ; mais la Clive est plus fraîche ; je l'aime mieux.

## CHAPITRE VII



i Manuel Corse n'était pas un ouvrier maçon ordinaire, mais un homme ayant réfléchi sur le but de la vie, plus sérieux et moins intéressé que ne le sont en général les gens de son métier, sa fille n'était pas non plus une jeune personne comme on peut en voir chaque jour plusieurs dans un village. Elle avait la douceur, le cœur simple et droit, de son père ; de sa mère, la gravité, la force du caractère bernois, avec cette aimable confiance qui ne suppose pas le mal chez les autres, mais qui les fait voir plutôt sous leurs bons côtés, jusqu'à preuve du contraire. Cette preuve acquise, Lina était inflexible. On ne la faisait pas revenir de son jugement. Pour l'extérieur, c'était un heureux mélange des deux races : la vivacité d'allures de Manuel, son regard intelligent, et le teint si pur de sa mère. Jamais l'idée qu'il pût lui arriver des ennuis ou des visites indiscrètes dans sa solitude ne lui venait à l'esprit. Elle allait et venait autour de la maison, au jardin, le long du ruisseau avec son petit bétail, sans le moindre sentiment de frayeur. Elle aimait Dieu et mettait en lui sa confiance. Pour elle, c'était bien le Père céleste qui veille sur chacune de ses créatures. Sa foi à l'Évangile de Jésus-Christ était simple, vivante. Avec sa Bible, elle s'édifiait toute seule autant que dans une assemblée. Mais elle se rendait aussi au culte public, sachant bien que tout chrétien doit confesser sa foi de cette manière. Lorsqu'elle arriva au vallon avec ses parents, Louis Cerbier était déjà un grand garçon de dix-neuf ans, qu'elle considérait comme un homme. Il se mit tout de suite à la traiter en petite fille sans s'occuper autrement de sa jolie figure, ni de ce qu'elle pourrait devenir dans la suite. Lorsque Lina eut dix-huit ans, il commença à la regarder avec plus d'attention ; et maintenant il avait l'air de se la représenter comme pouvant un jour quitter les bords de la Clive pour venir s'installer à la Bassette. Mais Louis Cerbier se gardait bien de rien dire qui pût le compromettre, ou même le lier un peu. Les Corse étant ses

proches voisins, rien de plus naturel qu'il allât causer de temps en temps chez eux le dimanche, quand le père était là. Et s'il s'était permis dernièrement de poser sa grosse main sur l'épaule de Lina, c'était sans y mettre d'importance, au moins à ses yeux, quoique, d'un autre côté, il eût peut-être voulu voir l'effet de cette petite familiarité en présence du père et d'Anselme.

Lina, toutefois, ne prit pas la chose de cette manière. Elle ne dit rien, mais dès ce jour elle se promit d'être sur ses gardes et de faire ce qui dépendrait d'elle pour éviter toute rencontre ou conversation solitaire avec Louis Cerbier. Elle savait que la mère Agathe était une femme intéressée, aux vues cachées; aussi se dit-elle qu'une belle-fille pauvre aurait à la Bassette une vie difficile. Mais surtout Lina n'avait aucune sympathie pour le grand Louis, malgré l'espèce d'affection qu'il essayait de lui témoigner. Dans la recherche dont elle était l'objet de sa part, elle avait cru reconnaître quelque chose d'examineur, une retenue calculée qui ne lui plaisait pas. Une fille de sens et de cœur, si pauvre soit-elle, ne se laisse pas prendre aux paroles mielleuses d'un jeune homme, quelque riche que soit d'ailleurs ce dernier.

En revanche, la fille de Manuel avait bien vite démêlé ce qui se passait dans le cœur d'Anselme. Elle y lisait tout ce que le pauvre enfant y écrivait en caractères transparents. Cette ardente affection lui était chère sans doute, mais avec la pensée bien arrêtée qu'elle ne pouvait répondre à un amour prématuré, même si le jeune homme guérissait. Entre elle et Anselme, ce n'était pas la disproportion d'âge seule qui l'effrayait. Combien ne voit-on pas de mariages heureux, lorsque la femme a quatre ou huit ans de plus que le mari! Mais Lina voyait encore dans Anselme l'enfant dont elle avait pu suivre la croissance corporelle et le développement intellectuel. Jamais il ne pourrait être *l'homme*, le chef respecté d'une femme comme elle. Lina l'aimait affectueusement, le protégeait et cherchait à lui être utile: c'était tout. Celui qui serait appelé à partager sa vie, à la protéger elle-même, à la diriger, devait être fort, sans avoir rien de trop passionné.

Et pourtant, le profond sentiment qui remplissait le cœur d'Anselme était bien naturel. Beaucoup plus développé qu'on ne l'est en général à son âge, il aimait et comprenait la poésie. Ce sens intime de l'âme, cette faculté puissante d'animer les objets, de lire dans les œuvres de Dieu et d'y découvrir les choses inconnues du vulgaire, donnait à Anselme Renaud trois grandes années de plus. À dix-sept ans, il aimait déjà Lina comme il aurait pu l'aimer à vingt. Son monde à lui, après l'objet de son amour, c'étaient les ravins et le vallon de la Clive, la vue lointaine du lac, des montagnes, et celle bien autrement profonde du ciel étoilé. La maison de Manuel avec Lina brillante de

beauté sur le seuil, il ne voyait rien de pareil sur la terre. Peu lui importait que les rois et les empereurs eussent des armées pour ensanglanter les plaines de l'Europe, que les hommes fissent des chemins de fer et des télégraphes, pourvu que le paradis de son enfance demeurât caché aux yeux de tous! — Les instructions religieuses du pasteur vinrent pourtant calmer la fougue de cette jeune âme. L'Évangile lui fut révélé comme étant l'ancre qui nous sauve du grand péril, de nous-mêmes et du mal. Il le reçut dans son cœur, et dès lors ses pensées prirent une expression plus douce, plus bienveillante, avec une teinte de mélancolie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. L'idée d'apprendre l'état de maçon avec Manuel lui était venue depuis peu, mais il sentait bien qu'il n'était pas encore assez fort pour essayer tout de bon. — À Pâques, il fit sa première communion en vrai croyant; cette profession sincère d'une foi, de plus en plus rare dans les campagnes, lui laissa le doux sentiment de son adoption comme cohéritier de Christ, comme enfant de Dieu. Dès lors, n'ayant plus besoin de retourner à l'école, il travailla au jardin, aux champs, même à la carrière de tuf.

Au mois de mai, il y eut une fête au village. Les garçons lui demandèrent s'il fallait l'inscrire comme membre de la société de la Jeunesse, il dit que non.

— Et pourquoi donc? objecta le grand Louis en sa qualité de président.

— Parce que je suis trop vieux.

— Tu veux donc faire comme Lina Corse qui ne danse pas?

— S'il me plaît de faire comme elle, je pense que cela ne regarde que moi. Mais je ne suis pas assez bien portant pour danser et m'amuser comme vous.

— Peut-être que la danse te donnerait des forces. Boire un bon coup, cela peut chasser une maladie.

— Ou la rendre mortelle, Louis. Laissez-moi en paix.

Le voyant décidé à refuser, Cerbier n'insista pas davantage.

Le dimanche qui suivit celui de la fête, Lina et son père étaient assis sur un banc que Manuel avait établi au bord du ruisseau, vis-à-vis le milieu de son jardin. Il s'y trouvait deux frênes aux tiges lisses, dont les racines plongeaient dans l'eau. Les branches supérieures donnaient une ombre agréable, quand le chaud soleil dardait ses feux sur le ravin. Dans les beaux dimanches d'été, c'était là que Lina passait une partie de l'après-midi, occupée à lire ou à causer avec son père. Parfois il leur venait une visite du village, et on la recevait sur le banc. Si les arrivants étaient deux ou trois, ils pouvaient s'asseoir sur des blocs de pierre, placés en face.

Vers les deux heures, Anselme arriva, portant à la main quelques grappes de lilas Varin, dont ils avaient un arbre en pleine floraison. Il les offrit à Lina, qui les accepta avec plaisir. Le jeune garçon grandissait à vue d'œil. Son vêtement de communion, taillé avec ampleur, bouffait encore entre ses épaules amaigries, tandis que celles de Lina arrondissaient l'étoffe de sa robe de la manière la plus gracieuse.

— Où veux-tu t'asseoir ? lui dit-elle. Tiens, mets toi là, le dos au soleil ; ça te conviendra mieux que d'être à l'ombre sur le banc.

— Merci, merci ; je suis très bien partout avec vous. C'est si joli au bord de la Clive maintenant ! L'eau est abondante ; elle ne charrie pas de limon et passe joyeuse entre les pierres. Voyez, Lina ; ne dirait-on pas qu'elle s'amuse à danser en rond dans ce petit golfe où elle est refoulée par la grosse pierre ?

— Tu es amusant toi-même avec tes idées, dit Manuel. Comment peux-tu croire que l'eau s'amuse ou s'ennuie dans sa marche ? C'est ta propre pensée qui s'amuse à la voir tourner.

— Peut-être. Excusez-moi. Je vois les choses comme ça. Il n'y a aucun mal à donner de la vie aux objets matériels, quand on ne les adore pas. — Lina, regardez ce merle d'eau qui remonte le courant. Le voilà qui passe par-dessus le bloc de granit en criant. C'est un oiseau farouche, ai-je lu quelque part. Très jaloux de sa liberté, il ne se laisse pas approcher et montre de la fierté jusque dans sa fuite. Le voici qui revient. Regardez bien son petit tablier blanc, Lina. Je parie qu'il a rencontré quelqu'un ; alors, il s'est retourné subitement.

Le cicle, en effet, passa devant eux avec la rapidité d'une flèche, et n'essaya point de se poser. Ils le suivaient encore du regard, lorsqu'ils entendirent à deux pas derrière eux un cordial bonjour. C'était Lucien, qui, venu des champs supérieurs, descendait maintenant dans le voisinage de la maison de Manuel et avait rencontré l'oiseau solitaire.

En même temps on vit arriver par la route M. Maurice et Louis Cerbier qui se dirigeaient aussi du côté de la maisonnette. Ils furent bientôt vers les quatre personnes déjà établies au jardin. Évidemment un courant sympathique les avait tous poussés au même point de concentration. Grâce aux pierres de Manuel, les nouveaux venus trouvèrent des sièges et des places. Lucien et Lina étaient sur le banc, Manuel ayant engagé le premier à s'y asseoir.

— Viens te mettre ici, Anselme ; le soleil a tourné maintenant. En disant cela, Lina frappait de sa main gauche sur le reste du banc libre à côté d'elle. — M. Maurice prendra ta place en face de nous.

Anselme n'hésita pas à obéir ; ce que Lina lui demandait en ce moment, c'était ce qu'il désirait.

— Père Corse, dit M. Maurice en s'asseyant, Louis Cerbier et moi nous causions tout à l'heure d'un sujet sur lequel nous voudrions avoir votre avis. En votre qualité de maçon, vous vous êtes peut-être occupé de la question. On peut en parler devant M<sup>lle</sup> Lina, et même devant le jeune Anselme, qui vient de quitter les régions de l'adolescence pour entrer dans la vie d'un homme. Dites-nous donc ce que vous pensez des Francs-maçons. On propose à M. Louis de devenir membre de cette société, de cette secte si vous voulez ; et moi je trouve que, dans sa position, ce n'est pas naturel. S'il était un pauvre diable d'ouvrier, errant de ville en ville, je comprendrais qu'il se fit recevoir franc-maçon pour obtenir, sans mendier, un viatique dans les loges de ses collègues ; mais lui qui est un garçon riche, seul fils de la famille, qu'a-t-il donc besoin d'étudier le grimoire des compagnons de la truelle et du niveau ? N'ai-je pas raison ?

— Monsieur, répondit Manuel, je suis bien maçon pour brasser du mortier, moucher des pierres et les mettre à leur place dans un mur, mais je ne suis pas franc-maçon. Mon père l'était. Je l'ai questionné maintes fois, non sur les mystères de cet ordre, mais sur ce qu'on y professait en matière de bienfaisance et de fraternité humaine. Il me dit qu'il n'avait jamais entendu à la loge que des choses honorables, ce qui, je pense, est la vérité. Quant à moi, bien que j'aie été souvent sollicité d'entrer dans la franc-maçonnerie, j'ai toujours refusé. J'avais pour cela un motif personnel, tout à fait particulier.

— Et vous, monsieur Lucien, continua M. Maurice, peut-on connaître votre opinion à cet égard ?

— C'est bien facile, répondit Lucien, comme se partant à lui-même. Je respecte les convictions sincères. Ceux qui entrent dans la société des francs-maçons, font ce qui leur convient, et cela les regarde. Quant à moi, je n'en ferai jamais partie. Voici pourquoi :

Dieu a créé l'homme pour la famille, avant de le créer pour une société de n'importe quel nom. Or, tout homme qui devient membre d'une société *secrète*, se place lui-même, volontairement, en dehors de l'intimité qui doit exister entre lui et sa femme, et, jusqu'à un certain point, entre lui et ses enfants. Que ce secret ne soit *rien*, ou qu'il soit *quelque* chose, le fait qu'on l'impose et qu'on doit l'accepter est, à mes yeux, suffisant pour ne point faire partie d'une telle association. Je ne me lierai jamais de cette manière envers qui que ce soit et surtout pas envers des inconnus dont je devrais peut-être recevoir des directions ou des ordres. Représentez-vous un père de famille rentrant chez lui, sans pouvoir dire à sa femme à quoi il a employé son temps et ses pensées. Cela parce que l'homme d'un côté, la femme de l'autre, et c'est lui qui l'a voulu ! Sans doute, chaque indi-

vidu peut être appelé à garder un ou plusieurs secrets. Mais la position est alors bien différente, si c'est un service qu'on ait demandé, ou qu'il y aille de l'honneur du prochain. Entrer volontairement dans une association secrète, qui s'entoure de rites mystérieux et n'annonce pas ouvertement ses croyances religieuses a une toute autre importance morale.

— Tu ne me conseilles donc pas de me laisser présenter ? demanda Louis.

— Tu te décideras toi-même ; j'ai dit ce que je pense pour moi ; et, je le répète, je ne blâme pas les personnes qui ont une autre opinion sur ce sujet.

— Et vous, Lina, dit encore Louis, quel est votre avis ?

— Je ne suis pas un homme. Demandez à Anselme s'il veut être franc-maçon quand il sera plus âgé.

— Anselme est trop jeune pour comprendre quelque chose à la question qui nous occupe.

— Pardonnez-moi, Louis, répondit nettement le garçon. J'ai très bien saisi le sens de ce qu'a dit Lucien Desbois. Si je me rétablis, je voudrais devenir un véritable maçon comme le père de Lina, pour faire des murs et bâtir des maisons ; mais si j'étais une fille, je n'épouserais pas un homme qui serait membre d'une société secrète.

— Et tu ferais très bien, dit Lina en se levant.

Soit distraction, soit volonté arrêtée de sa part, elle posa sa main gauche sur l'épaule d'Anselme, puis se rendit à la maison pour y préparer le café.

Les visiteurs causèrent encore un moment dans le jardin avant de reprendre le chemin de leurs habitations. Lucien et M. Maurice revinrent ensemble au village, admirant la verte campagne, les arbres encore fleuris, et le torrent du Noiron, bondissant au fond de la petite vallée.

## CHAPITRE VIII



La mère Agathe venait de faire aussi le goûter, qui se tenait chaud sur le feu, en attendant le retour de Louis. Lorsque ce dernier rentra dans la maison, elle replaça au fond d'un panier la chaussette de fil qu'elle tricotait, puis elle remplit deux grandes tasses de café et de lait. Tout en

trem pant son pain dans la boisson chaude, elle demanda à son fils d'où il venait.

— J'ai fait un tour au village, répondit-il, pour savoir un peu les nouvelles. — Fritz Aberlin, qui s'est fait recevoir franc-maçon l'année dernière me conseille de *m'en mettre* aussi. Il offre de me présenter comme novice. Ça ne coûte rien, ou peu de chose, et peut être bien utile suivant les occasions. Plusieurs autres garçons veulent entrer aussi dans la confrérie.

— Je pense pourtant que tu ne t'en *mettras* pas. Nous n'avons pas besoin de ça, et tu as autre chose à faire que d'aller grimacer à la loge ou boire avec celui-ci ou celui-là. Dans ce moment même, d'où viens-tu ?

— En revenant ici, j'ai rejoint M. Maurice qui allait chez Manuel ; nous avons causé des francs-maçons, et ensuite nous sommes allés demander au père de Lina ce qu'il en pense.

— Et tu as fait une visite à sa fille ?

— Lucien Desbois et Anselme étaient aussi là.

— Tout un troupeau d'adorateurs. Écoute, Louis ; je ne trouve pas mauvais que tu dises bonjour à cette pauvre fille, mais ça ne me conviendrait pas du tout de t'en voir devenir amoureux. Elle n'a rien, tu le sais aussi bien que moi ; et nous devons encore 5 000 fr. sur le terrain de ton père. La femme que tu épouseras doit pouvoir payer cela en entrant chez nous. J'espère que tu ne t'es pas avancé avec Lina, pour quoi que ce soit ?

— Non ; mais je t'avoue pourtant que je la trouve bien jolie. Je ne

peux pas m'empêcher de la regarder, et plus je l'examine, plus je la trouve de mon goût.

— Ce n'est que de l'enfantillage, Louis ; il faut que cette idée te passe. Est-ce qu'un jeune homme dans ta position irait épouser la fille d'un ouvrier maçon, qui n'a que le prix de sa journée et ne saura peut-être pas où se loger l'hiver prochain ? Jamais ça ne s'est vu dans notre famille, et cela ne se verra pas de mon vivant.

— Elle me plaît pourtant beaucoup.

— Ça m'est égal. C'est clair que si elle devait avoir un jour dix mille francs, je n'irais pas contre tes idées. Dans ta position ce n'est pas la femme qu'il te faut, et je te prie de n'y plus penser.

— À qui voulez-vous donc que je m'adresse ? car enfin, je suis bien en âge de me marier.

— Écoute. Ton oncle Joël s'est arrêté ici un moment aujourd'hui. Je lui ai parlé de l'Irène, qui est fille unique. Il m'a dit qu'il la verrait avec plaisir s'attacher à toi, mais qu'il ne fallait pas trop tarder à t'avancer, si nous y pensions, parce que le fils Curtin tourne autour d'elle ; et comme c'est un garçon peu aisé quoique bon travailleur, ton oncle ne se soucie pas de la lui donner. J'ai dit que tu iras dimanche prochain lui faire une visite. — Voyons, réponds-moi : à quoi penses-tu là ? fit-elle au bout d'un moment.

Louis mangeait son pain trempé sans rien dire. Ayant bu le reste de sa tasse de café, il s'essuya la bouche avec la paume de sa main gauche et dit résolûment :

— Irène est laide.

— Ce n'est pas vrai. Ta cousine a très bonne façon, quand elle est bien habillée.

— Oui, mais sa figure ?

— Eh bien, elle est charmante aussi.

— C'est un peu difficile, avec la forme de son nez et ses yeux pâles. Pour le peu que je connais Irène, je la crois une bonne fille, mais je ne pourrais jamais la trouver de mon goût ; tandis que Lina : voilà un visage à peindre ! — Je ne peux pas me décider comme ça si vite pour l'Irène. Je ferai mon possible pour entrer dans tes vues ; mais si Lina s'est attachée à moi, je ne veux pas l'abandonner.

Louis Cerbier avait pris l'habitude de tutoyer sa mère lorsqu'il désirait en obtenir quelque chose ou se sentait d'accord avec elle ; s'il était fâché ou avait de l'humeur, il lui disait *vous*.

— Lui as-tu déjà fait des amitiés ? reprit Agathe.

— Non, point. Il y a quelque temps seulement, je lui ai posé la main sur l'épaule, en présence de son père.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Rien.

— Ni le père non plus ?

— Non.

— Était-ce la première fois ?

— Oui. Il y avait là aussi le petit Anselme, qui paraissait furieux contre moi.

— Écoute, Louis : tout ce commerce de causeries doit finir promptement. Réfléchis toi-même à ta position. Quand vous partagerez le bien avec tes sœurs, tu auras à leur payer dix mille francs entre les deux ; avec les cinq autres que nous devons, cela fera quinze mille à prendre sur le total de notre avoir. Pour toi, ce sera une grande charge, quand même les terrains valent bien quarante mille francs au moins. Au quatre, tu auras 600 fr. d'intérêt annuel à payer ; au 4 ½, 675 ; au 5, 750. Une seule mauvaise année de vin te mettrait en retard pour longtemps peut-être ; tandis qu'en épousant l'Irène, tu es sûr d'avoir un jour tout ce qu'il faut pour te libérer, et même mieux que cela.

— À la bonne heure ! je conviens qu'au fond tu as raison. Si on pouvait changer la figure ! ... Non, je ne crois pas que je puisse m'attacher à elle. J'irai dimanche au Péraillet, puisque tu l'as promis ; mais vraiment, c'est à contre cœur. N'en parlons plus pour aujourd'hui.

— Tu me promets de ne pas retourner chez Manuel, à moins que ce ne soit nécessaire pour son état.

— Non, je ne peux pas m'engager à cela. Il faut que je sache, au contraire, ce que Lina pense de moi. Tout ce que je peux te dire, c'est que je serai prudent et ne ferai aucune promesse.

— Ah ! dit la mère en poussant un gros soupir, c'est pour moi une triste chose que le voisinage de ces gens. Que ne sont-ils restés à leur Genève ! Va donner aux vaches ; c'est l'heure de gouverner.

Louis se rendit à la grange, pendant que sa mère mitonnait des restes de pain dans un pot de café pour le domestique. Celui-ci, ne soignant pas le bétail, se promenait avec ses collègues dans le village.

Pendant la semaine, Louis n'alla pas chez les Corse, et n'eut pas l'occasion de parler à Lina. Il est vrai qu'il tint parole à sa mère, en ce sens du moins qu'il ne fit aucune démarche pour rencontrer seule ou autrement la fille de Manuel. Il s'examinait et calculait. Quand on a l'esprit fait de cette manière, et surtout le cœur, aucune affection forte n'est possible, à moins qu'elle ne soit mélangée de passion charnelle. Alors, suivant les circonstances, celle-ci peut dominer l'autre, tout en lui laissant de belles apparences.

Le dimanche suivant, lorsqu'ils eurent dîné, la mère Cerbier et son fils se préparèrent à monter au Péraillet. Pendant leur absence, le valet fut chargé de garder la maison et de remplacer son maître à l'écurie.

Bien que la distance entre la Bassette et le Péraillet ne fût pas considérable, les Crot et les Cerbier ne se visitaient que très rarement. Agathe prétendait qu'elle avait été lésée dans le partage avec ses frères; et ceux-ci passaient souvent au chemin qui longeait sa propriété, sans daigner entrer chez elle pour lui dire bonjour. Chaque membre de la famille tirait ainsi de son côté, sans s'inquiéter beaucoup des autres. Quand, par hasard, ils se voyaient, ils avaient un air très affectueux. Seulement, ils ne se voyaient presque jamais. C'était par grand extraordinaire que Joël avait fait, le jour en question, un semblant de visite à sa sœur Agathe qui, depuis quelque temps, pensait à sa nièce Irène pour Louis, sans en avoir parlé encore à ce dernier. Les deux jeunes gens se connaissaient très peu. — À moins d'être vraiment liés par le cœur ou de songer à une alliance entre les familles, des frères et sœurs peuvent rester plusieurs années sans se visiter, même lorsque leurs habitations sont rapprochées. Les enfants font comme leurs parents et demeurent ainsi étrangers les uns aux autres.

Agathe mit sa vieille robe de soie à deux teintes, un bonnet blanc à haute passe et dont le fond bouffait tout autour; sur sa tête un chapeau de paille roussâtre, incliné en avant pour mieux repousser les rayons du soleil. Elle fut prête la première, tant elle avait vite torchonné sa toilette et noué les cordons de cuir de ses souliers. — Louis dut se faire la barbe, brosser le paletot noir qu'il ne mettait que dans les grandes occasions, ajuster sa cravate et tordre ses moustaches en forme d'épines d'acacia.

De la Bassette, les Cerbier ne prirent pas la grande route pour se rendre chez l'oncle Joël. Agathe n'avait garde de le faire, car il fallait passer tout près de chez Lina, qui aurait pu se trouver là et fasciner de nouveau Louis par l'éclat de ses charmes. — Ils suivirent d'abord un sentier le long du Noiron; puis, s'élevant graduellement dans le ravin, ils traversèrent plus haut des prairies en pente rapide, et parfois un replain sur lequel on trouve quelque jolie maison entourée d'arbres fruitiers. Le murmure d'une fontaine en anime la solitude, le dimanche surtout, quand les gens se reposent de leurs travaux. Plus haut encore, ce sont des collines arrondies, où les céréales alternent avec les foins parfumés. On y entend les cailles de grand matin, et, le soir, la perdrix qui rappelle sa couvée. Le sentier côtoie ces terrains de natures diverses; enfin, il touche aux premières maisons du village, à l'endroit même où la grande route fait son entrée au Péraillet, après avoir décrit de longs contours sur le plateau et dans les pentes inférieures. C'était deux heures de l'après-midi, lorsque les Cerbier rencontrèrent Théodore Crot dans la rue, tout endimanché.

— Bonjour, bonjour, la sœur Gathe, dit-il. Va-t'y, va-t'ay? Venez-vous tsi no<sup>10</sup>?

— Non, répondit Agathe; nous allons pour le moment chez Joël qui nous attend.

— Bien, bien. Et le neveu, que dit-'il de bon?

— Pas grand'chose, mon oncle. Il fait chaud pour monter le sentier.

— Vai! vai! é s'y fâ biau timps<sup>11</sup>! Vous viendrez un peu chez nous?

— Oui, répondit Agathe en s'essuyant le visage; comment va la belle-sœur?

— Pas bien, pas bien. La tzamba llui fâ tordze mô; le ne pu pas martzi<sup>12</sup>. Le médecin lui a pourtant mis une grande bande. Ça ira mieux plus tard, si! plaît au bon Dieu.

— Donnez-lui bien le bonjour, en attendant.

Joël Crot demeurait au fond d'une ruelle latérale composée de trois maisons de grandeurs différentes sur la même ligne. La sienne se trouvant la dernière du côté du midi, était la mieux placée. Les deux autres lui devaient le passage devant, pour gens, bêtes et chars. Chacune de ces habitations se soudait à la voisine par un mur mitoyen. Celle du milieu était serrée entre la grange de Joël Crot et l'appartement d'Henri Tuche. Mais à chaque angle de séparation, les propriétaires dressaient des tas de bois, des échelles ou des brancards de service. Ces dépôts utilisaient la place sous les avant-toits, et avaient l'avantage de masquer la vue indirecte au voisin.

Le jardin de Joël était au soleil, tandis que ceux des deux autres, placés devant les bâtiments, recevaient l'ombre froide des maisons construites plus bas et qui leur servaient de limites. La ruelle indivise, proprement balayée et ne contenant ni chars ni charrues, montrait que c'était le jour du repos. On entendait pourtant, dans les écuries, les sonnettes des chevaux, agitées par le mouvement que font ces animaux en tirant le foin du râtelier.

La porte étant ouverte, Agathe entra la première, mais il n'y avait personne au logis. Ils allèrent au jardin.

Devant un rucher tout bourdonnant d'abeilles se tenait, tournant le dos à nos visiteurs, une jeune personne, grande, bien faite de taille, ayant sur la tête un petit chapeau blanc, qui laissait voir derrière de superbes cheveux blonds-clairs, dont les tresses faisaient de nombreux replis.

— Tiens, dis tout bas la mère Agathe à son fils, regarde un peu si

---

10 - Chez nous.

11 - Oui, oui, il fait beau temps.

12 - La jambe lui fait toujours mal, elle ne peut pas marcher.

elle n'a pas bonne façon.

— Oui, c'est vrai.

Au bruit qu'ils firent en se dirigeant de son côté, Irène se retourna et vint embrasser sa tante, puis tendre la main au cousin Louis. Pour ce dernier, ce fut un changement complet de décoration. Irène, quoiqu'en dît Louis, n'avait pas les yeux ronds ou écarquillés, ils étaient grands, un peu pâles, sans manquer d'expression cependant. Le visage avait la fraîcheur que donne un beau teint; mais le nez était court, trop large, et l'on voyait au-dessous de la tempe gauche, deux grains de beauté décidément trop en relief pour n'être pas classés parmi les signes distinctifs désavantageux. Malgré cela, Irène Crot n'avait rien de désagréable. Sa voix était douce, sa bouche gracieuse.

Elle s'empressa de faire entrer sa tante et son cousin, s'excusant d'avoir laissé un moment la maison vide. Son père allait revenir d'une séance de municipalité. Irène offrit du sirop, du vin, de l'eau-de-cerise, en attendant le goûter, qu'elle allait préparer à l'instant. La mère Agathe et Louis s'assirent. Irène retroussa les manches de sa robe avant de moudre le café sur ses genoux; le bras qui tournait la manivelle, comme celui qui tenait ferme le moulin, étaient loin de ressembler à des échalas; c'étaient de beaux bras d'une fille de la campagne, pas trop gros, bien modelés et d'une remarquable blancheur. Les yeux de la mère Cerbier cherchaient à appeler le regard de son fils sur ce détail, mais ce n'était pas nécessaire; le grand Louis l'avait bien vite remarqué.

Joël arriva. Il fit bon accueil à sa sœur et à son neveu. Après le goûter, il alla faire un tour avec eux dans le village, pendant qu'Irène lavait les tasses. Il les conduisit chez Théodore, dont la femme souffrait de varices négligées, qu'on espérait guérir au moyen d'un traitement nouveau employé par le docteur Lambossy, de Givrins. Pour consoler sa belle-sœur, la mère Agathe lui raconta la maladie horrible d'une pauvre femme de Chânay, qui se mourait en d'atroces douleurs. — En sortant de chez Théodore, ils allèrent dire bonjour à Prosper. Ce dernier servait les gens à la pinte; devant chez lui gisaient des quilles en désordre et de vieux tonneaux défoncés. On avait rincé les tonneaux dans la matinée et l'on voyait encore, dans la cour, des flaques de lie rouge que les passants promenaient un peu partout avec leurs souliers.

Au retour chez l'oncle Joël, la mère Agathe demanda à sa nièce de l'accompagner jusqu'à la carrière du Péraillet. Les Cerbier avaient besoin d'un lavoir et d'une pierre à eau; peut-être y en avait-il de tout taillés sur le chantier. Irène s'empressa de mettre un chapeau et dit qu'elle était prête. Ils allèrent donc les trois ensemble à la carrière,

située à l'entrée des bois. Là, dès qu'ils eurent donné un coup d'œil aux matériaux en œuvre, Agathe engagea les jeunes gens à se promener un moment pendant qu'elle parlerait au maître carrier. Au lieu d'entrer dans la forêt, ils reprirent du côté du village, Irène se retournant de temps à autre pour voir si sa tante les suivait. Louis causait d'un air distrait, tandis que sa cousine était parfaitement à l'aise. La vue sur la plaine étant fort belle en ce moment, elle essaya de la faire admirer à Louis. De ces hauteurs découvertes, le regard plonge sur tout le bassin du Léman, qui se présente en mai comme un jardin de fleurs, tandis que les hautes Alpes aux pentes bleues surmontées de neige, descendent jusqu'au lac et se reflètent dans les profondes eaux.

— Oui, c'est un bon pays que le nôtre, dit Louis. Espérons que les vignes ne seront pas gelées cette année. Ah ! voici ma mère qui nous suit. Attendons-la, pour ne pas la faire marcher trop vite.

Ce fut tout ce qu'Irène Crot, bonne et aimable fille, reçut de son cousin en fait de douceurs sentimentales. La mère Agathe avait donc perdu son patois en essayant une démarche dont elle espérait un tout autre résultat.

Comme ils arrivaient le soir sur le pont de la Clive (ils étaient venus de ce côté-là pour voir un pré situé plus haut), Manuel et sa fille se trouvèrent aussi dans le chemin, regagnant leur maison. Lina parut à Louis d'une si ravissante beauté, qu'il ne put s'empêcher de dire à sa mère, un peu plus loin, et sur un ton de reproche :

— Oui, comment voulez-vous que je m'attache à Irène, quand il y a ici tout près la plus belle fille de toute la terre ? Jamais je ne pourrai en aimer une autre ; c'est plus fort que moi.

— Tais-toi, fou ! lui dit la vieille Agathe. Regarde-la, maintenant qu'elle nous tourne le dos. Est-ce que l'Irène n'a pas meilleure façon que cette Allemande, dont la mère brassait le mortier de Manuel comme un véritable *trâgue*<sup>13</sup> ?

---

13 - Le *porte-mortier*, dans l'argot du maçon.

## CHAPITRE IX



Les fils de paysans qui désirent se marier, ne recherchent pas tout premièrement, dans le choix d'une compagne, les qualités essentielles au bonheur. En général, on peut dire qu'ils se posent d'abord deux questions : Est-elle riche ? est-elle jolie ? Les uns mettent cette dernière au premier

rang ; les autres laissent à la seconde place. Si l'on passait aux voix sur cet article, nous croyons que la majorité se déciderait en faveur de la figure, plutôt que de tendre la main à la fortune, si d'ailleurs le jeune homme est lui-même dans une bonne position. C'est là un reste de vertu native qu'il faut bien se garder de mépriser. Mais les voix perdues, les rares convictions, sont celles des garçons qui préfèrent trouver dans leur femme un cœur solide, une piété vraie, la douceur du caractère, l'amour de l'ordre sur leur personne et dans leur maison.

Ce qui, dans Lina Corse, avait plu avant tout à Louis Cerbier, c'était évidemment sa charmante figure, beaucoup plus que ses qualités morales. Peut-être même ne cherchait-il pas à connaître ces dernières : l'extérieur lui suffisait, le subjuguait. C'était la seule chose sur laquelle son opinion ne flottât pas, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. La plus belle fille qu'il eût jamais vue, c'était Lina. Mais, bien qu'il ne se gênât pas de dire à sa mère qu'Irène était laide, il ne le pensait pas, au fond, d'une manière absolue. À ses yeux, Irène était laide, parce que Lina était extrêmement jolie. Sans ce point de comparaison, il aurait trouvé sa cousine assez bien pour désirer de l'obtenir. Si on peut le dire, c'était du regard que sa bouche parlait, et non du cœur.

Chez Lina, c'était l'inverse. La haute stature de Louis ne lui déplaisait point : une femme est plutôt bien aise que son mari soit grand. Ce qu'elle n'aimait pas chez le voisin de la Bassette, c'était le fond du caractère. Elle ne le croyait pas susceptible de sentiments profonds et délicats. Le moment venu de se décider, elle pensait qu'il sacrifierait des convictions peu solides, aux intérêts de ce monde, aux choses

périssables et matérielles. Du reste, Louis n'avait adressé jusqu'ici à Lina aucune demande d'engagement ; il ne lui avait pas fait de déclaration positive. Un compliment sur sa figure, de temps en temps, et, en dernier lieu, cette main posée sur l'épaule, voilà tout ce qu'il s'était permis. Dans leur situation respective, c'était assez cependant pour que Lina l'examinât davantage et se tint sur ses gardes. Elle avait ainsi à lutter contre deux amours très différents : celui de Louis, tout extérieur, et celui d'Anselme, exubérant de sève encore enfantine.

Deux ou trois dimanches se passèrent sans que Louis eût occasion de revoir Lina. Il avait fini par promettre à sa mère de ne pas aller chez Manuel.

— Tu verras, lui dit-elle, que cette *idée* te passera ; et quand tu connaîtras mieux l'Irène, elle te plaira beaucoup, j'en suis sûre.

On faisait les foins à la Bassette. Entre le haut du pré des Cerbier et le terrain loué par Manuel, il n'y avait que la grande route à traverser. Louis fauchait en cet endroit ; il faisait très chaud. Voyant Lina se rendre à la fontaine avec un arrosoir, il l'appela et lui demanda comme une faveur de lui apporter de l'eau fraîche dans une bouteille. Lina s'empessa d'en prendre une chez elle, encore à moitié pleine de vin rouge, puis elle acheva de la remplir sous le goulot et se rendit avec un verre auprès du faucheur.

— Que vous êtes aimable, lui dit Louis, et toujours plus charmante ! C'est du vin que vous m'apportez ? merci mille fois.

— Ce n'est pas du vin pur ; mais comme il y en avait dans la bouteille, j'ai pensé que le mélange vous conviendrait mieux que de l'eau froide. Vous devez avoir bien chaud ?

— À votre santé, Lina. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

— Merci.

Lina restait au bord du chemin, Louis dans l'herbe, à deux pas d'elle. Elle lui versa un second verre, et comme elle allait se retirer avec sa bouteille, un char descendant à grand bruit de grelots et de roues arriva près d'eux. Dans le banc placé sur les échelles, il y avait l'oncle Joël et Irène. Le cheval s'arrêta court. Lina dut rester à sa place et attendre un moment.

— Eh ! bonjour, dit Louis. Où allez-vous comme ça ?

— Serviteur, neveu, répondit l'oncle. Bonjour, cousin, ajouta Irène d'un air gracieux. Nous allons à B. En remontant, si ce n'est pas trop tard, reprit Joël, nous dirons bonjour à ma sœur.

Il fit partir son cheval, et Irène salua d'un signe de tête.

— Quelle est cette jeune personne ? demanda Lina.

— Eh ! c'est ma cousine Irène Crot. Ne la connaissez-vous pas ?

— Non ; je viens de la voir pour la première fois. J'aime beaucoup

son expression ; je suis sûre que c'est une bonne et aimable fille.

— Elle est pourtant loin d'être jolie comme vous.

— Bonjour, Louis, répondit Lina en partant et sans en entendre davantage. Je vous répète que votre cousine me plaît.

— Ah ! vous auriez bien pu rester encore un moment ; j'ai un tas de choses à vous.....

Mais Lina était déjà chez elle, que la phrase de Louis attendait encore une conclusion. Celui-ci se remit à faucher. Son andain fini, il se dirigea du côté de leur demeure, sifflant un air de danse sur un ton faux, comme s'il pensait à autre chose. En effet, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de se décider tout de suite en faveur de Lina, plutôt que de complaire aux désirs de sa mère. — Peut-être devrais-je lui en parler à la première occasion, se dit-il, en suspendant sa faux à un arc-boutant sous le toit de la maison.

Vers les quatre heures du soir, Joël arriva dans la cour de l'*Union fédérale à Chênay*. Il descendit de char, laissant les guides à Irène, puis il entra dans la chambre à boire. Au bout d'un moment, il revint vers sa fille et lui dit qu'il y avait là deux hommes avec lesquels il avait des comptes à régler pour la Commune ; que si elle voulait toujours aller à la Bassette chez sa tante, il l'appellerait en passant.

— Mais je crains que tu ne restes longtemps, répondit Irène.

— Que non. Va toujours. Dans une heure nous aurons fini. Tu entendas bien les grelots du cheval, et tu viendras me rejoindre vers la maison du maçon : c'est tout près. Oui, va ; nous aurons bientôt fini.

— Je pourrais bien rester ici, et nous nous arrêterions un moment ensemble chez la tante.

— Non, tu ne peux attendre là, sur ce char. Je m'en vais donner le reste de l'avoine à Mouton : descends.

Irène obéit. Joël tira du caisson un sachet d'avoine, le versa dans une mangeoire qu'il approcha du cheval, débrida celui-ci et lui jeta sur le dos une couverture.

— Là, dit-il, donne-t'en, mon garçon. — Va, ma fille. Fais mes amitiés à la tante et à Louis. Je m'arrêterai une autre fois chez eux Tu n'as qu'à te trouver au chemin à cinq heures.

— Mais ne reste pas plus tard, s'il te plaît. Tu sais qu'il n'y a personne à la maison. Il faut que nous arrivions avant la nuit.

— Sans doute. Va donc, tu me retiens là inutilement.

Irène se mit seule en chemin. Comme elle passait devant la maison de Lucien Desbois, celui-ci sortait de chez lui et prenait la même direction qu'elle. Une fourche à l'épaule, il se rendait dans un pré pour travailler du foin, pendant qu'il y avait encore du soleil. Lucien ne portait plus, ni son tricot brun à grosses côtes, ni son bonnet garni de

fouffure. C'était bon pour l'hiver et les temps de bise glacée. Aujourd'hui, Lucien avait un petit chapeau de paille blanc, orné d'un large ruban noir ; un pantalon et un gilet d'étoffe légère, rayée de gris sur un fond clair. Le cou libre, sans cravate, bruni à l'air et au soleil ; les bras cachés par des manches de chemise solides, serrées au poignet. Dans ce léger costume, plus propre et plus soigné que ne le sont en général les jeunes hommes en se rendant au travail, Lucien avait bon air, bonne mine, quelque chose de réfléchi et de posé qui frappa Irène, lorsqu'il la salua en ôtant son chapeau, mais sans ajouter autre chose qu'un simple bonjour.

Quand ils eurent fait vingt pas, l'un à gauche et l'autre à droite de la route, Lucien rompit le silence dans la forme employée aujourd'hui par les villageois :

— C'est mademoiselle Crot, si je ne me trompe ? dit-il.

— Oui, monsieur ; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître :

— Je suis Lucien Desbois, de Chânay, un camarade et ami d'enfance de votre cousin Louis Cerbier.

Nos pères ne se servaient pas d'un langage si raffiné, et ni nous non plus. À la place de Lucien nous eussions dit à Irène, il y a trente ans :

— N'êtes-vous pas la fille à Joël Crot ?

Et Irène eût répondu :

— Oui ; et vous, vous êtes de Chânay ?

— Oui ; je m'appelle Lucien Desbois ; je demeure dans la maison d'où je sortais quand vous avez passé devant.

La démocratie, qui vise à tout niveler, introduit parmi nous cet absurde langage où l'on se donne du monsieur et mademoiselle dans les plus chétives conditions, même au sein de la misère. — Une femme rencontre-t-elle sa voisine portant à manger au cochon :

— Madame Chagnu, bonjour ! lui dit-elle.

C'est comme cela : que voulez-vous ? Nul n'y peut plus rien. Sans doute, il n'y avait pas toujours de bonnes raisons pour que les personnes riches ou placées dans une position élevée, se permissent autrefois d'appeler par leurs noms les campagnards : — Bonjour, ma pauvre Olivet ; bonjour, ma brave Louison, — cela ne se dit plus, ou, qu'on le sache bien, cela ne s'accepte plus.

Donc, pour reprendre notre histoire, monsieur Lucien Desbois et mademoiselle Irène Crot firent connaissance dans ce bout de chemin. Ils parlèrent du beau temps, de l'état des vignes qui bordaient la route à droite, des foins abondants et de bonne qualité, etc.

— Voilà précisément votre tante Cerbier et votre cousin occupés à charger du foin dans leur verger, dit Lucien ; je dois vous quitter ici, mademoiselle : charmé d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer.

— Monsieur, *le plaisir m'en reste*, répondit Irène.

La fille de Joël trouvait, en effet, que ce *monsieur* Lucien avait bonne façon et que, sans être trop communicatif pour une première fois, il s'était montré un agréable compagnon de route, pendant les dix minutes de leur causerie. Sous son air un peu retenu, elle avait distingué plus de franchise que dans le parler saccadé de son grand cousin Louis Cerbier. Elle se retourna pour voir Lucien dans le sentier qu'il suivait ; sa démarche ferme, sa tenue droite, lui plaisaient. Lucien se retourna une fois aussi et se dit que certainement la jeune montagnarde avait une belle tournure, un air gracieux et ouvert, malgré ce qu'on pouvait reprocher à ses yeux pâles et à son nez, au point de vue de l'harmonie du visage.

Au lieu de se diriger du côté de la maison, Irène se rendit tout droit vers les travailleurs. C'était Louis qui tenait la fourche ; le domestique arrangeait le char et la mère Agathe râtelait. Il ne restait plus que la dernière *relevée* à faire, puis à peigner le foin et à le presser.

— Comment ! dit la tante, tu viens seule ! Et ton père ?

— Il sera au chemin dans une heure ; en ce moment, il règle des affaires à Chênay pour notre commune. Je suis donc venue en avant.

— Tu as bien fait, ma chère. Nous avons fini dans un moment.

— Si vous avez un râteau à me donner, je vous aiderai volontiers.

— Voilà une brave fille, reprit Agathe en regardant Louis d'un air significatif. Écoute, mon enfant, il y en a un contre ce noyer, là-bas ; le vois-tu ?

Vive et leste, Irène s'empressa d'aller le chercher ; puis, posant son panier, son châle, et relevant un peu ses manches, elle vint prendre place à côté de sa tante, faisant dès lors courir le râteau de façon à prouver qu'elle savait manier cet outil. Pour ne pas avoir trop chaud, elle ôta le fichu qui masquait son cou, et décrocha le haut de sa robe montante. Tout en chargeant son foin, Louis put considérer de près sa cousine, qui certainement se montrait à son avantage dans ce moment-là. Et quand il vint lui prendre le râteau pour peigner le char, il eut soin de poser une main sur celle qui tenait encore le manche et la garda un moment sous la sienne. Agathe, qui vit ce *coup de temps*, fut sur le point d'en verser une larme de joie ; son vieux cœur intéressé en fut touché profondément. — On tendit la presse au valet, enfin la corde. Irène vint tenir l'un des bouts dans la mortaise du tour, pendant que Louis plaçait l'autre et commençait à serrer avec un des leviers ou *bâtons*. La mère Agathe considérait tout cela avec une tendre satisfaction ; aussi dit-elle à Irène, quand ce fut fait :

— Ma chère enfant, remets un fichu sur ton joli cou blanc ; tu as eu chaud et tu pourrais sentir le froid.

— Ce n'est pas bien nécessaire, ma tante ; je ne m'enrhume pas facilement, et je n'ai pas eu très chaud. Mais il vaut mieux ne pas chercher le mal ; il vient toujours assez vite.

Pour montrer combien la réponse de sa nièce était sage, la mère Agathe entoura son cou ridé, d'un vieux mouchoir de poche dont la couleur douteuse s'alliait très bien avec celle de sa peau. Louis prit le fouet en main, et, pendant qu'il conduisait le char entre les arbres du verger, le domestique appuyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre avec la fourche, les deux femmes vinrent à la maison. Irène aida sa tante à faire le café, qui se trouva prêt dès que Louis et le valet entrèrent à la cuisine, après avoir mis le char dans la grange et dételé les bœufs. Le reste de l'heure donnée à Irène fut employée à causer. Agathe montra la maison à sa nièce, particulièrement une grande chambre destinée à Louis quand il serait marié. — Il y faudra sans doute des fenêtres neuves, dit la mère, et des contrevents verts ; nous mettrons un papier ; on fera un plafond et l'on vernira les armoires. — Comment la trouves-tu, cette chambre ?

— Elle deviendra bien jolie. J'en aime beaucoup la vue. Ce coin bleu du lac entre les arbres, les pentes du vallon, l'étendue de la plaine, tout cela est frais, bien agréable, au moins dans cette saison. Chez nous, la vue est splendide ; ici, c'est quelque chose de tranquille et de doux qui a bien son charme à mes yeux.

— Et puis, c'est un endroit sain, quoique un peu bas. Le soir, il y a toujours de l'air. Je t'assure qu'on est heureux ici, ma chère nièce.

— Je le crois, ma tante. On peut être heureux partout, quand on se confie en Dieu.

— Ah ! oui ; c'est bien l'essentiel. Mais on n'entend pas revenir le char. Ton père a-t-il toujours l'habitude de s'arrêter dans les auberges ?

— Quand il a des affaires, il rentre parfois assez tard. Je vais aller l'attendre au chemin, vers cette jolie maison bâtie un peu plus haut. Qui est-ce qui l'habite ?

— C'est un nommé Corse, un maçon revenu de Genève où il était ouvrier.

— On dit chez nous qu'il a une si jolie fille : je suppose que c'était elle qui causait avec mon cousin, lorsque nous avons passé ce matin.

— C'est probable. Haulah ! elle est faite comme une autre. Ce sont de très pauvres gens.

— Je vais donc vous dire adieu, ma tante. Saluez mon cousin Louis.

— Attends, je vais l'appeler à la grange.

— Non, il est occupé ; ne le dérangez pas.

— Ils ont bien le temps de décharger le foin pendant que je ferai la soupe. Allons seulement.

Louis était sur le char, en grande transpiration. C'est un ouvrage pénible que celui de lever le foin à cinq ou six pieds de hauteur. Louis fit mine de descendre.

— Non, lui dit Irène, ne descendez pas, cousin. Bonjour, portez-vous bien.

— Donnez-moi au moins la main au bord du foin, cousine. Merci de votre visite. Au revoir.

Agathe, alla jusqu'au milieu du pré avec sa nièce, qui l'engagea à retourner chez elle sans venir plus loin.

— Si mon père me fait attendre, j'irai toujours en avant, dit-elle.

Puis, allongeant le pas, elle fut bientôt à la place indiquée par Joël.

## CHAPITRE X



Irène attendit un moment au bord du chemin, regardant si l'on apercevait un char du côté de Chânay. Personne ne venait, et l'heure était déjà bien passée. Elle se mit alors à examiner la maison de Manuel, de la place même où Lina était venue avec sa bouteille d'eau et de vin dans la matinée. Dans ce beau mois de juin, cet endroit si à part était charmant de fraîcheur et de verdure. La vie descendait avec les grands jours dans le fond du ravin, comme elle montait aussi sur les pentes voisines. Partout le feuillage couvrait les bois, dans lesquels roucoulaient de nombreux couples de pigeons et où brillaient de tout loin les grappes d'or du cytise. La maison elle-même, si proprette, à vingt pas de l'eau courante, faisait plaisir à voir avec son jardin bien cultivé, et des roses qui grimpaient contre les murs. L'ordre et la bonne entente des choses sans rien de trop mignardé, se faisaient remarquer dans ces divers arrangements. Irène aimait cela ; elle-même soignait le jardin au Péraillet, son père n'y entendant rien et n'y prenant aucun plaisir. Aussi la vue de la maison de Lina donna-t-elle à Irène une très bonne opinion des pauvres gens (comme avait dit sa tante) à qui elle appartenait.

Mais Joël n'arrivait pas. Irène commençait à trouver le temps long. Elle se demandait s'il fallait aller toujours en avant, ou bien attendre encore, lorsque Lina se dirigea de son côté.

— Bonjour, mademoiselle, dit-elle à Irène ; si vous attendez votre père ici, vous seriez mieux chez nous qu'au bord du chemin. Au moins vous pourriez vous asseoir. Faites-moi le plaisir de venir à la maison. De la cuisine, on verra très bien passer le char, et c'est tout près de la route.

L'invitation était faite de si bonne grâce, qu'Irène l'accepta sans hésiter. Elle suivit donc Lina, qui la fit asseoir près de la fenêtre et lui demanda si elle pouvait lui offrir quelque chose à boire.

— Merci beaucoup ; j'ai goûté chez ma tante Cerbier il y a peu de temps. — comme c'est joli chez vous ! C'est la première fois que je viens ici depuis que votre maison est bâtie ; je ne la connaissais pas encore. Il y a dix ans que ma mère est morte ; dès lors, je ne suis pas descendue à Chânay.

— Vous avez aussi perdu votre mère ? dit Lina ; et je crois que vous n'avez, comme moi, ni frère ni sœur.

— Oui, je passe ma vie presque toujours seule. Mon père est occupé aux bois ou aux affaires de la commune.

— Comme le mien à ses travaux de maçon. Nous ne nous voyons guère que le dimanche, et un peu le soir, quand il a fini sa journée. À midi, je vais lui porter son dîner, s'il ne peut venir le prendre ici.

— Et vous n'avez pas peur dans ce fond de ravin, si près d'une grande route ?

— Non, de quoi aurais-je peur ? Je travaille, et j'ai la confiance que Dieu garde tous ceux qui lui demandent sa protection.

Irène prit la main de Lina et la serra dans la sienne, puis elle dit :

— Je tâche de faire aussi comme vous ; mais je suis très peureuse de ma nature. Et bien que notre maison touche à celle d'un bon voisin, je souffre de mon isolement. Vous êtes bien plus forte que moi.

— Non, je ne le pense pas ; mais je n'ai jamais redouté la solitude. Je vais, du reste, assez souvent au village ; vos parents Cerbier ne sont pas éloignés de nous, ainsi que la famille Renaud, dont la maison est encore plus rapprochée de la nôtre. Le dimanche, nous allons au culte, soit au temple national à Chânay, soit à la chapelle de l'église libre de Braïche, et ainsi je vous assure que les journées passent très vite. Si Dieu nous avait laissé ma mère, il ne manquerait rien à notre bonheur.

— Moi aussi, je sens chaque jour combien la mienne me manque. On ne peut pas remplacer une mère ; personne ne vous comprend comme elle.

— Vous êtes pourtant liée avec votre père ?

— Oh ! sans doute, nous nous aimons bien ; mais mon père, comme je vous l'ai dit, est beaucoup à ses affaires. — Je voudrais le voir arriver, car, pour peu qu'il tarde encore, nous ne pourrions plus être chez nous de jour. S'il n'est pas là dans un moment, je partirai à pied, bien que je redoute un peu de traverser seule le voisinage des scieries, à cause des chiens, et le bois supérieur où il fait si noir.

— Le bois de sapin, dit Lina, est parfaitement inoffensif. D'ailleurs, c'est l'affaire de cinq minutes. Si mon père était de retour de son travail, j'irais avec vous jusqu'à ce que vous fussiez en vue du Péraillet ; cela ne me ferait rien de revenir seule ici, même de nuit ;

mais je ne puis guère laisser la maison à ce moment du jour. Sans doute, nous allons voir passer le char.

Les deux jeunes filles causèrent encore pendant un quart d'heure. Irène sentait son cœur attiré par celui de Lina, qui, de son côté, lui témoignait déjà de la confiance, sans sortir toutefois de ce qu'on peut dire dans une première conversation. Mais le soleil se rapprochant de l'horizon, Irène se leva et dit qu'elle allait partir à pied. .

— Bonjour, mademoiselle. Merci de votre bon accueil ; je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance, dit-elle en tendant la main. Comment vous appelez-vous ?

— Lina ; mon père, Manuel Corse. Et vous ?

— Irène Crot.

— Eh bien, savez-vous une chose ? il faut nous aimer et nous appeler simplement par nos noms. Cela vous convient-il ? Nous sommes toutes deux orphelines de mère. .

— Vous allez au-devant de mon désir, Lina ; que je vous remercie !

— Eh bien, embrassons-nous. Dans tous les cas, je vais avec vous jusqu'au contour supérieur. Je tournerai la clef de la porte d'entrée, et si mon père vient avant mon retour, il comprendra que je ne suis pas loin de la maison. Au fait, je vais écrire deux mots sur l'ardoise.

Lina écrivit en grosses lettres : *Sortie pour un moment ; fais boire les bêtes.*

Louis Cerbier avait maintenant fini de décharger son foin. Comme il était trempé de sueur, il changea de linge. Pendant qu'il était occupé à cela, sa mère se rendit dans sa chambre et lui dit qu'elle n'avait pas encore entendu le char de Joël ; que sans doute l'Irène était bientôt arrivée au Péraillet, mais qu'il serait convenable d'aller voir à l'auberge si son père n'y était point encore et ce qu'il y faisait. Louis ne demandait pas mieux. Il but deux ou trois verres de vin, prit un morceau de pain à la main, et monta le verger du côté de la maison de Lina. Son plan était d'entrer d'abord chez cette dernière pour lui demander si elle avait vu Irène et comment elle était partie. Peut-être profiterait-il de l'occasion pour lui déclarer ses sentiments.

Les desseins des pauvres humains sont parfois bien contrariés, et, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, Dieu donne à leur vie une direction tout opposée à celle qu'ils voulaient prendre. C'est ce qui arriva au grand Louis, ce soir-là.

Comme il traversait la route, en face de la maison, il vit Irène et Lina, sortant ensemble et causant comme deux anciennes amies.

— Oh ! voilà qui est un peu fort ! dit-il. Comment ! vous êtes encore ici, cousine ?

— Eh oui ; je me suis si bien trouvée avec Lina en attendant mon

père, que je n'ai pas trouvé le temps long. Elle veut m'accompagner un bout de chemin, puisque je pars seule.

— En ce cas, vous me permettrez d'aller aussi avec vous. Je venais m'informer de ce que vous étiez devenue, pensant bien que Lina pourrait me le dire, et je comptais aller à Chânay pour savoir si votre père y est encore.

— Sans doute, il est l'auberge, où on le retient mal à propos, pour lui et pour moi.

— J'irai donc avec vous, au moins jusqu'à ce que vous ayez passé le bois : c'est entendu.

— Merci, mon cousin.

— Je vais retourner sur mes pas, Irène, dit Lina. Je suis bien contente que votre cousin ait eu la bonne pensée de vous accompagner.

— Oh non ; venez encore un peu avec nous, s'il vous plaît.

— Soit, puisque cela vous fait plaisir.

— Je suis sûre, mon cousin, que vous êtes étonné de voir comme nous avons vite fait connaissance, Lina et moi ?

— Oui, j'en tombe des nues.

— C'est que, Voyez-vous, nous sommes orphelines de mère ; et puis, quand je me sens disposée à aimer les gens, c'est tout de suite fait. S'ils ne me plaisent pas, je reste dans ma coquille. Mais comment n'aimerait-on pas Lina ? dit-elle en fixant sur Louis le regard de ses grands yeux d'un bleu pâle.

— Ah ! certes, je crois bien. Lina est la reine des cœurs dans la contrée. Si vous saviez combien elle a d'adorateurs.

— Est-ce vrai ? dit Irène en prenant le bras de sa nouvelle amie. Il plaisante, n'est-ce pas ?

— Sans doute, votre cousin aime à faire des compliments.

— Je ne plaisante pas du tout ; au reste...

Louis n'acheva pas ce qu'il voulait dire, car en cet endroit de la route Lucien déboucha d'un sentier qui la rejoignait. Il avait encore sa fourche sur l'épaule. Depuis qu'il avait quitté Irène, il était allé à son foin ; de là, remontant le Noiron, il était venu examiner une esparcette au-dessus des scieries et redescendait au village. Il parut étonné de rencontrer ces trois personnes ensemble et s'arrêta pour les saluer.

— Je vais accompagner ma cousine, dit Louis.

— Vous devriez, dit Lina à Irène, prier Lucien de dire à votre père que vous ne l'avez pas attendu.

— Oui, c'est une bonne idée. Voulez-vous, monsieur Desbois, puisque vous retournez au village, avoir l'obligeance de prévenir mon père qu'après l'avoir attendu assez longtemps, je me suis toujours

mise en chemin ?

— Sans doute, je le ferai dès que je serai arrivé. Je vous salue. Adieu, Louis. Bonjour, Lina.

Lucien se découvrit de bonne grâce, laissant voir un front élevé, un regard franc, une expression bienveillante et cordiale.

— Je retourne aussi chez moi, dit Lina. Adieu donc. Vous reviendrez me voir un dimanche, et j'irai une fois chez vous avec mon père.

De nouveau les jeunes filles s'embrassèrent. Louis les examinant de près, pendant que Lucien faisait déjà quelques pas à la descente.

— Lucien, attendez-moi donc, dit Lina. Vous voulez bien me défendre d'ici à la maison, si l'on venait m'attaquer, continua-t-elle en riant.

— Très volontiers. C'est seulement dommage qu'il n'y ait pas de voleurs ici. Avec ma fourche, je ne craindrais personne.

Lucien et Lina marchaient à deux pas de distance sur la même ligne, causant sans gêne et se montrant les beaux effets de lumière sur les Alpes encore tout ensoleillées, pendant que le ravin s'assombrissait peu à peu aux approches du soir. On sentait monter la fraîcheur des deux torrents dans les pentes des vallons ; puis il venait aussi un petit air de la montagne. Après une chaude journée d'été, on le respire avec bonheur.

Arrivés en face de la maison, Lucien dit un bonjour amical à Lina, sans lui tendre la main ; puis il vint avertir Joël Crot, dont le pauvre cheval, toujours attelé, attendait encore son maître dans la cour de l'auberge.

Les deux cousins montaient donc ensemble du côté du Péraillet ; Irène parla la première, dès qu'ils furent seuls.

— Monsieur Lucien Desbois est-il un de vos amis ? demanda-t-elle à Louis.

— Mais, voilà ; oui, nous sommes assez liés, comme étant du même âge.

— Est-il au nombre des adorateurs de cette charmante Lina ? demanda-t-elle en souriant.

— Non, je ne crois pas. Lucien est un garçon riche, seul de sa famille. C'est un jeune homme un peu taciturne, sage et très rangé dans ses habitudes. À ma connaissance, il ne fait la cour à personne.

— Il me plaît beaucoup par son air si poli et si franc.

— Ah ! oui, pour ça, c'est un bon garçon. Mais il est un peu sauvage. Quand nous avons une fête de la jeunesse, il paie volontiers sa part comme les autres, mais il ne danse pas et se lève toujours de table le premier.

— Et Lina, va-t-elle aux danses ?

— Non, jamais. Depuis la mort de sa mère, elle n'y est pas retournée, même pour voir. C'est une fille très décidée ; je la connais depuis qu'ils sont arrivés ici ; elle n'avait alors que douze ans.

— Il n'est pas possible d'être plus jolie, et on sent qu'elle a le cœur très aimant.

— Oui, c'est bien dommage qu'ils soient dans une position aussi précaire.

— Son père est-il donc très pauvre ?

— Non, pas précisément ; il gagne bien le nécessaire et même au-delà. Mais la maison qu'il a bâtie sur un fonds communal ne lui appartient pas ; si le terrain lui était repris, il ne saurait où se loger à Chânay.

— C'est bien triste, j'espère qu'ils pourront continuer à l'habiter ; personne au village ne serait assez mal inspiré pour venir se mettre à leur place.

— Ah ! je ne sais pas : ils ne doivent pas trop compter là-dessus ; ils ont des envieux.

— Je ne peux pas vous dire, mon cousin, combien je suis heureuse d'avoir fait la connaissance de Lina ; je sens qu'elle deviendra pour moi une véritable amie.

En ce moment, ils arrivaient au petit bois noir. C'était un carré long, peuplé de pins et de jeunes sapins sans aucun mélange d'autres arbres forestiers. La route le traversait dans sa longueur, et comme la lisière, de chaque côté, était très épaisse, la route restait sombre, même dans le milieu du jour. De nuit, c'était un passage peu agréable à franchir.

— Ici, dit Louis qui marchait à côté d'Irene, vous allez prendre mon bras, car il fait frais et l'on ne voit pas trop clair.

— Volontiers, dit la cousine. Seule en cet endroit, à cette heure tardive surtout, je serais vite effrayée ; merci d'être venu avec moi.

— Certes, reprit Louis en serrant un peu le bras d'Irene sous le sien, *le plaisir m'en reste*. Dites-moi franchement, cousine, ce que vous pensez de notre habitation ? C'est un endroit bien solitaire aussi, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais la pente du vallon est jolie, avec tous ces beaux arbres et le foin si abondant. Votre mère m'a montré le haut de la maison. On y jouit d'une charmante échappée sur le lac et la plaine.

— C'est vrai ; pourtant ce n'est pas gai comme au village. Le dimanche, je me trouve souvent bien seul, je vous assure.

— Je le comprends ; moi aussi je me sens seule quand mon père est absent. Mais je me procure des livres ; si j'en ai d'intéressants, j'oublie un peu ma solitude. Aimez-vous à lire ?

— Oui, beaucoup. Lorsque Lucien Desbois a quelque ouvrage nouveau, il me le prête.

— Vous pouvez aussi en acheter.

— C'est un peu difficile. Ma mère a d'anciennes idées ; elle ne verrait pas avec plaisir l'argent employé de cette manière. Nous sommes abonnés au *Cultivateur*.

— Pour les livres, mon père me laisse faire comme je veux. Si cela peut vous être agréable, je vous prêterai les miens.

— Merci, vous me ferez un vrai plaisir.

Et de nouveau Louis serra le bras de sa cousine ; il posa même avec une sorte de tendresse sa main libre sur celle d'Irène qui ne l'était pas. Comme ils atteignaient les dernières limites du bois, Louis s'arrêta.

— Écoutez un peu le bruit du vent dans les sapins, dit-il.

Une brise fraîche, venant de la haute montagne, s'abattait sur le Bois-noir et faisait osciller toutes ces tiges flexibles. Il s'en échappait un murmure harmonieux, tendre et plaintif en même temps. L'air s'embaumait d'arômes résineux, mélangés aux parfums des prairies supérieures.

— C'est délicieux, dit Irène. Depuis bien des années, je ne me suis trouvée ici au crépuscule, comme ce soir.

Lorsqu'ils furent de nouveau à ciel ouvert, les maisons du Péraillet se montrèrent de loin sur leur pente uniforme et sans ombrages. Ce fut au tour d'Irène de s'arrêter.

— À présent, mon cousin, vous allez retourner chez vous. Je ne crains plus de cheminer seule. Merci encore d'être venu si loin. C'est bien aimable de votre part, et je vous en tiens bon compte, dit-elle en dégageant son bras et lui tendant la main.

— Au revoir donc, ma cousine. Mais, avant de vous quitter, laissez-moi vous dire combien j'ai été heureux de causer un peu avec vous ce soir.

Certainement, si la mère Agathe avait pu assister à un adieu pareil, elle eût été bien contente de son fils. Qui sait même si elle n'eût pas dit aux jeunes gens de s'embrasser, afin de sceller d'un tel gage une affection si bien commencée ? Ils n'en firent rien, cependant ; le lecteur peut être assuré du fait. Irène, quoique assez romanesque, ne s'y serait point prêtée ; et le grand Louis était trop mesuré, trop calculateur, trop oscillant à droite et à gauche pour se permettre une telle licence à la sortie d'un bois épais.

Depuis la matinée, que s'était-il donc passé dans l'esprit de Louis Cerbier ? Rien, absolument rien de plus qu'une simple occasion. Il trouva du charme à Irène ; en l'écoutant, il oublia ses deux grains de beauté trop saillants et ce qui l'avait d'abord choqué dans l'ensemble

du visage. Qu'il en fût devenu amoureux, non ; mais, en descendant le ravin, il se disait que s'il n'y avait rien à espérer de Lina, Irène, après tout, n'était certes pas à dédaigner. Son cœur n'avait pas été touché d'une manière plus sérieuse et plus profonde. Homme à impressions, homme à calcul, ces deux extrêmes se trouvaient réunis dans son caractère. — Plus franche et plus tendre, la jeune fille s'avouait qu'il suffirait d'une ou deux visites de plus du grand cousin pour que son cœur fût pris. Elle avait besoin d'affection. Très facilement nerveuse, la solitude l'effrayait. Et puis, en général, dès qu'un homme cherche à plaire, les qualités qu'il révèle cachent bien vite ses défauts, tant elles paraissent à leur avantage. M. Maurice affirmait que cela est naturel, et nous pensons qu'aucune de nos lectrices ne contredira sa thèse.

Il était nuit noire, lorsque la fille de Joël Crot ouvrit la maison délaissée. Le père, assez pris de vin, venait de quitter le cabaret de Chânay, et faisait courir le vieux cheval pour lui déraïdir les jambes.

— Voyons donc ! sacrebille ! disait-il en essayant de claquer du fouet, composé d'un bout de corde. Voyons ! tu t'es reposé assez longtemps. Il ne s'agit pas de dormir en route. Allons ! allons ! le diable soit fait de la rosse !

Fort peu docile après de si longues réflexions, Mouton venait de prendre à la montée son pas lent, mesuré, véritable pas de roulier, qu'il garderait jusqu'à la demeure de son maître. Celui-ci qui le connaissait depuis douze ans, attacha les guides au crochet jaune du tablier de cuir, enfonça son chapeau jusqu'aux oreilles, prit le fouet entre ses genoux et, les mains dans ses poches, il s'endormit sur son char jusqu'à ce que Mouton s'arrêta devant la porte et attira l'attention d'Irène par le hennissement qu'il poussait toujours en pareil cas.

Il était alors dix heures du soir. Pour un père veuf, ayant une fille unique en âge de se marier, c'était une belle conduite, il faut en convenir.

DEUXIÈME  
PARTIE

## CHAPITRE XI



'est en juillet que s'ouvrent les vacances d'été. Les grands établissements d'instruction publique sont déserts. Les institutions particulières, les écoles de village, toutes les salles d'étude demeurent alors fermées pour un mois ou davantage. Les collégiens reviennent chez leurs parents, bien décidés à s'amuser le plus possible ; l'étudiant retrouve avec bonheur la petite chambre du foyer paternel, et les enfants des campagnards s'occupent aux champs ou vagabondent.

À la suite de travaux énervants, maîtres et directeurs s'accordent un repos indispensable, du moins ceux d'entre eux qui le peuvent, car tous n'ont pas la liberté de quitter un poste officiel ou de nouveaux devoirs survenus tout à coup. — Le paysan qui dirige ses travaux comme il l'entend, qui dispose de ses journées sans que personne ait rien à lui commander, ne sait pas de quel immense avantage il jouit. Dans sa vie, il n'y a guère d'imprévu que les orages de l'atmosphère, et encore les pressent-il plus ou moins ; tandis que l'habitant des villes voit chaque jour les heures dévorées par mille choses auxquelles il n'avait point pensé et qui, la plupart du temps, n'ont d'autre résultat qu'une aggravation de fatigue. Ah ! oui, la tranquillité, l'éloignement de la foule, l'absence du bruit de la sonnette importune, l'air pur qui passe le matin dans la vallée et qui descend le soir de la montagne, même la pluie à voir tomber sur les prairies, ce sont là de grands bonheurs. Mais le paysan se meut dans ce milieu bienfaisant sans vrai contentement de l'âme, et souvent sans reconnaissance envers Dieu. Le chant des oiseaux est sans doute l'expression de leur joie ; ils sont heureux de vivre et donnent ainsi gloire au Créateur. Le paysan ne chante pas, du moins pas chez nous. Heureux, s'il pense à élever son cœur en haut, s'il éprouve le besoin d'adorer Celui dont il reçut la vie présente avec tous ses biens, et la promesse d'une éternité glorieuse !

Ce que je voulais dire en commençant ce chapitre de notre histoire,

c'est que, dès le mois de juillet, même depuis la fin de mai dans certaines localités privilégiées, on voit arriver dans les villages vaudois un certain nombre de pensionnaires, avec l'espoir d'y trouver la fraîcheur, la verdure, les calmes loisirs que la ville ne peut donner au même degré. Chaque année, le besoin d'aller à la campagne augmente. On sait ce que sont en été les villages placés dans de bonnes conditions, soit dans les Alpes, soit dans le Jura : le rendez-vous de nombreux visiteurs qui viennent y dépenser leur argent et y planter leur tente. Quand la mode s'en mêle, vite on y construit un hôtel ; et malgré tout le monde qui s'y entasse, les maisons des habitants sont parfois encore pleines d'étrangers pendant deux ou trois mois. À la basse plaine, on va peu. Ce n'est pas de bon ton, bien que la vie y soit moins chère et la nourriture peut-être meilleure. Au pied des bois, cela commence à prendre, dans les endroits où règne un bon air et d'où l'on jouit de la vue. Les pensionnats de jeunes demoiselles ne dédaignent pas cette agréable altitude, qui rapproche de la montagne sans l'habiter. Une directrice avec douze élèves peuvent, à toute rigueur, se loger dans une maison de paysan ; que bien, que mal, sans doute, mais pourtant de façon à ce que chaque personne ait la place nécessaire sous le vieux toit. Si la salle à manger se trouve dans une dépendance voisine, ce n'est que mieux. Un bout de verger et quelques arbres pour se mettre à l'ombre, un mur de jardin avec une allée pour se tenir au soleil, le matin, y faire une lecture et y travailler, c'est tout ce qu'il faut. Dans l'après-midi, chapeaux en l'air et le nez au vent, la troupe folâtre se jette dans les bois ou grimpe assez haut, comme font les chevrettes. Le soir, elle revient affamée. La table est servie. On boit, on mange, on cause, et bientôt l'on dort jusqu'au lendemain. Heureux temps, bonne vie, allez seulement !

Par sa position élevée, quoique très inférieure au plateau qui le domine, Chênay est placé de manière à attirer des pensionnaires en été. Plusieurs familles dont les maisons étaient assez grandes, se constituèrent en logis où, pour un prix moyen, on trouvait la nourriture et une chambre. Cela commença très modestement en 1854. Deux ans plus tard, soit à l'époque où notre récit est parvenu, on comptait près de soixante étrangers dans le village. Il y avait la pension Quinquel, la pension Migevod et la pension Cailloutet. Puis, quelques pensionnaires égrenés çà et là, chez les particuliers pouvant disposer d'une pièce de leur appartement en faveur des Quinquel, des Migevod ou des Cailloutet. On comprend combien tout ce monde nouveau changeait la physionomie ordinairement si calme du village. C'étaient des allées et des venues à n'en pas finir, des promenades dans toutes les directions ; l'Anglais coudoyant le Russe ; le Genevois pécheur se

rencontrant avec le Neuchâtelois ardent à la recherche des fossiles. L'un, causeur agréable, insinuant et gracieux ; l'autre, à la voix rude et franche, à la démarche ferme, un peu compassée. Des toilettes de toutes les couleurs, à toutes les heures du jour, et des conversations à faire tinter les oreilles de tous les Chânaisans.

On était donc en juillet, trois semaines après la soirée où Louis Cerbier avait accompagné sa cousine Irène. Durant cet intervalle, Louis était allé une fois au Péraillet, pour chercher le lavoir et la pierre à eau commandés à la carrière. Il s'arrêta chez l'oncle Joël, mais ne fit qu'une courte visite, ses bœufs étant harcelés par les mouches et les taons. Irène le reçut avec amitié, sans que l'entretien eût rien de marquant. Des deux parts, la position resta la même que ci-devant, et ils se quittèrent presque avec un peu de froideur. Irène pouvait s'attendre à quelque chose de plus de son cousin ; mais comme Louis avait revu plusieurs fois Lina en de courts instants depuis la rencontre des deux jeunes filles, il en parla avec assez de feu pour qu'Irène pût démêler quelque chose du sentiment qu'il couvait dans sa pensée sans l'avouer. Cela fit qu'elle se tint davantage sur la réserve. En prenant congé, Louis s'excusa du peu de temps dont il pouvait disposer ce jour-là, et lui dit qu'il reviendrait un dimanche pour causer à cœur ouvert avec elle. Irène accepta, sans presser en aucune façon Louis de tenir sa promesse.

À la pension Cailloutet, il était arrivé un monsieur étranger, avec sa femme et deux enfants. Comme il y avait place pour eux, on les reçut avec plaisir. Les parents avaient l'air très respectable ; leurs enfants paraissaient bien élevés. M. le pasteur Tracier (c'était son nom) avait un mois de vacances ; il venait le passer à Chânay avec sa famille, et se proposait de ne pas y rester oisif, tout en se reposant de ses travaux habituels. Pour commencer, il visita quelques malades. Ayant rencontré Anselme Renaud à la carrière de tuf, il fut frappé de l'air languissant et énervé du jeune homme et le questionna sur sa santé. De l'état du corps, il vint à celui de l'âme, laissant au pauvre enfant de bonnes paroles de sympathie affectueuse.

Au bout de huit jours passés à Chânay, M. Tracier mit en avant l'idée d'une réunion religieuse en plein air. Sa proposition prit une certaine consistance, comme nouveauté d'abord, et ensuite comme moyen d'édification. Manuel Corse approuva le pasteur étranger, quand ce dernier lui en parla. Il pensait qu'une prédication sous la voûte du ciel aurait peut-être plus d'influence sur les assistants que dans le temple, et les sortirait de leur torpeur religieuse. Car, il faut bien l'avouer, malgré l'habitude assez régulière d'aller à l'église, les Chânaisans restaient indifférents sur ce qui fait la force de la vie chrétienne. — M.

Maurice, qui se mêlait de tout au monde, trouva l'idée de cette réunion très naturelle.

— Il n'y aura pas de rites particuliers, dit-il à Lucien Desbois, et je crois que c'est une bonne chose. Chacun pourra dire son mot ; ça sera tout de même assez drôle et ne manquera pas d'un certain piquant. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Je ne me représente pas très bien ce qu'on fera dans cette réunion, répondit Lucien ; mais j'irai entendre comme un autre.

— Il paraît que cela ne plaît pas à la mère Cerbier ; rien que ça me donne déjà une bonne idée de la chose. Son fils prête à M. Tracier le fonds de terre où se trouve leur grand foyard. On y sera bien, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, l'emplacement ne pouvait être mieux choisi. Les gens du Péraillet pourront facilement y descendre, et, de Chânay là-haut, nous avons à peine vingt minutes.

Il fut donc décidé que la réunion religieuse en plein air aurait lieu le dimanche suivant, sous le grand foyard des Cerbier. On distribua des avis dans les villages voisins ; les pasteurs de la contrée approuvèrent M. Tracier et lui promirent un concours actif. Le temps fut beau, clair, avec un petit souffle bienfaisant dans le vallon. Dès les trois heures, on vit arriver dans la direction indiquée des groupes nombreux et des individus isolés. C'était à mi-hauteur du plateau, entre les Scieries et la Bassette. Dans un pré formant esplanade, à la lisière d'une pente boisée, les Cerbier possédaient un hêtre de grande dimension. L'arbre, n'ayant pas de voisins, accaparait tout le sol pour lui. Ses racines s'étendaient à l'aise dans une terre rougeâtre, recouverte d'un gazon moussu sur lequel il fait bon s'asseoir. La vaste envergure du colosse, ramifiée à l'infini, formait un épais toit de feuillage, dans lequel se cachait les moyens-ducs et les hulottes des environs. Autour du tronc, le terrain se trouvait renflé, soit par la masse de bois caché sous l'herbe, soit par la disposition naturelle du sol. De ce pré, la vue était fort belle sur le ravin du Noiron jusqu'à la plaine ; de là sur le lac, plus loin sur les Alpes où brillaient un grand glacier et des pyramides élancées, derniers objets touchant au ciel à l'horizon. Le foin se coupant tard dans ce pré, les arrivants ne risquaient pas de gâter l'herbe fraîchement tondue. — La réunion fut nombreuse. Environ trois cents personnes y prirent part. C'était un beau spectacle que celui de cette foule, debout sous le grand arbre et ses abords, écoutant les paroles de l'Évangile, et les hommes se découvrant avec respect lorsque le pasteur adressait une prière à l'Éternel au nom de tous. De simples curieux, le chapeau sur la tête, se tenaient à distance, observant la physionomie des assistants. Peut-être y avait-il parmi eux des scep-

tiques, prenant en pitié cette foule émue et attentive. Quelques paroles moqueuses se firent entendre de loin ; c'était Prosper Crot, regrettant sans doute que le local ne fût pas soudainement transformé en cantine, où il lui fût permis de vendre ses restes de vin moisi ou grassex. On le laissa dire et crier, comme on laisse braire un âne sur une place publique. Quand il en a assez, il se tait et tout finit par là. Puisque de tels hommes ne sont pas plus intelligents, puisqu'ils n'ont ni cœur, ni âme, ni conscience, il faut les plaindre.

M. Tracier avait préparé quelques cantiques très simples. Ils furent chantés beaucoup mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. Plus d'un assistant, qui retenait les paroles à mesure que le pasteur les lisait, se sentait disposé à joindre sa voix à celle de ses frères. Pour quiconque se plaçait en présence de Dieu, c'était bien là un culte en esprit et en vérité. Louis Cerbier en reçut une impression très vive. Il se sentit repris fortement en sa conscience et se promit de mieux l'écouter à l'avenir. Lorsque vint le dernier chant, l'émotion le gagna au point que ses yeux se mouillèrent. Voyant cela, sa mère, qui était à côté de lui, le poussa du coude et lui dit à voix basse :

— Allons, fais donc attention à toi. Les gens te regardent depuis un moment.

— Cela m'est bien égal ; ils feraient mieux d'écouter.

«Ce gros nigaud est capable de se faire mômier,» murmura à part soi la mère.

Irène et Lina étaient ensemble, pas bien loin. Elles virent ce qui s'était passé entre Agathe et son fils, mais sans entendre les paroles échangées. L'air ému de Louis les intéressa vivement. À quelque distance, Lucien donnait le bras à Anselme et paraissait très attentif, mais sans trace d'émotion extérieure. Peut-être comprenait-il mieux que bien d'autres et surtout que Louis Cerbier, la beauté, la pureté de ce culte simple et vivant rendu au Père Céleste. Grave et sérieux, Anselme faisait son possible pour ne pas tousser.

Plusieurs orateurs prirent la parole, chacun avec assez de tact et de goût pour être court. Le culte entier ne dura qu'une heure et quart. Nous trouvons que c'est bien suffisant pour la dose d'attention qu'on peut supposer à un auditoire de cette catégorie. Allonger la séance pendant plusieurs heures, cela dégénère en parlage religieux souvent sans portée et parfois très ennuyeux. Qu'on jouisse d'une réunion pareille, qu'on soit heureux, édifié, c'est bien ; mais qu'on prenne garde aussi au besoin d'exprimer ou d'entendre ce qui s'accorde avec nos propres idées sur tel ou tel sujet particulier.

Pardon, lecteur : vous pensez peut-être que je viens de prêcher sous le grand foyard des Cerbier ? Non, ne le croyez pas. Je me suis dit

quelques mots à moi-même, en descendant avec la foule des auditeurs, du côté de Chânay. — Dans un instant, je vais reprendre le fil un peu emmêlé de notre histoire.

## CHAPITRE XII



La mère Agathe et Louis restèrent les derniers au pré du foyard, pour s'assurer qu'aucune dégradation n'avait été commise à leur propriété. Tout leur paraissant en ordre, ils revinrent chez eux. Pendant qu'ils prenaient leur café au lait, Agathe dit à son fils qu'elle n'entendait pas donner

une seconde fois la permission de *pitonner* son herbe, pour le plaisir d'écouter un sermon qui peut tout aussi bien se faire au temple.

— Pour moi, répondit Louis, je n'ai jamais compris comme aujourd'hui ce que nous sommes devant Dieu. Vraiment, nous sommes de grands pécheurs, et Dieu est bien patient à notre égard.

— Te voilà bien toujours le même à tout examiner, sans jamais être sûr de ce que tu dois faire! Est-ce que la prière qu'on lit avant le sermon ne dit pas la même chose que ce qui a été expliqué si longuement là-haut? — «De pauvres pécheurs, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien, et qui transgressons en diverses manières les saints commandements.» Ça, n'est-ce pas aussi bon que tout ce qu'on a entendu aujourd'hui?

— C'est possible; mais, que veux-tu? j'ai eu le cœur touché aujourd'hui: ces chants m'ont ému.

— Pardine! j'ai assez vu qu'ils t'émouvaient! Ce n'était pas agréable pour moi, de te voir ainsi en spectacle aux autres. J'aurais bien voulu ne pas être là.

Au lieu de continuer l'entretien avec sa mère, Louis se prit la tête dans les mains et réfléchit un moment.

— À quoi songes-tu là? reprit Agathe. Puisqu'il y a encore deux grandes heures de soleil, tu devrais aller faire une visite à l'Irène et causer un peu avec elle. Il serait temps de te décider.

— Eh bien, c'est ça, dit Louis; j'y vais.

— Demande-lui positivement si elle veut t'accepter; et si elle dit oui, parles-en à mon frère. Je sais qu'il ne dira pas non.

— Suivant ce que sera l'occasion, je verrai. Mais je veux savoir ce qu'Irène a pensé de la réunion en plein air.

Prenant son chapeau, Louis fut bientôt dans le sentier dont la trace légère abrégeait de beaucoup la distance entre la Bassette et le Péraillet. Il n'était guère que six heures lorsqu'il arriva au village. Un garçon se trouvant là en même temps que lui, l'engagea à venir prendre un verre au cabaret. Comme Louis le connaissait, il ne crut pas devoir refuser; c'eût été d'un mauvais augure, s'il s'agissait d'épouser quelque jour une fille de l'endroit. D'ailleurs, le garçon était précisément celui qui visait aussi à Irène. Il conduisit Louis chez Prosper Crot, où le dit oncle se moqua du neveu qui prêtait ainsi son terrain pour y chanter les cantiques de la môme. Louis laissa dire Prosper, qui poussa l'impudence jusqu'à blâmer sa nièce Irène d'avoir assisté à la réunion. — Au reste, fit-il en terminant, elle est du bois dont on fait les mômières.

— Eh bien, moi aussi, dit Louis en donnant un grand coup de poing sur la table. Je ne souffrirai pas qu'on dise du mal de ma cousine, entendez-vous ?

— Diable! comme tu prends feu! Je ne te croyais pas si inflammable. On se taira donc. — Vous voulez encore une bouteille ?

— Non, reprit Louis. — Curtin, je t'en dois une, puisque tu paies. Merci; à la prochaine fois qu'on se verra.

— Écoute, neveu, continua l'oncle pintier: ne va pas lui répéter à l'oreille ce que j'ai dit là; chante lui un doux cantique d'amour, cela vaudra mieux.

Et ici, maître Prosper se mit à essayer un air, en disant :

— Ta-ta-ta-ta! — tata — tata — eh! C'est ça qui est joli!

Curtin riait à gorge déployée. Louis sentait son cœur, ou plutôt son esprit, bondir d'indignation.

— Vous devriez en avoir honte! dit-il à son oncle, en le quittant.

— Allons, sans rancune. Donne la patte!

— Non.

— Tiens! voyez-vous ça! le neveu est vraiment capable..? Hun! prends garde à ton grand foyard, neveu Louis, et ne ramène pas toute cette boutique sous son ombre. Oui, va seulement, mon enfant. On ne te fera plus de chagrin.

Les deux jeunes gens sortirent de la pinte. Il y avait aussi chez Prosper quelques hommes du Péraillet. La boutade railleuse de l'oncle les avait bien amusés, et c'était tout ce que le malin personnage voulait. Ce sont de ces choses qui donnent un bon renom à un établissement pareil.

Curtin s'en alla chez lui, et Louis vint à la porte de son oncle Joël.

Comme on parlait dans la maison, il s'arrêta quelques secondes avant d'ouvrir, mais ayant reconnu la voix de Lina, il entra aussitôt.

Les jeunes filles étaient assises l'une à côté de l'autre, Irène ayant un bras passé autour du cou de Lina. Elles se levèrent pour saluer le visiteur, qui laissa voir son étonnement de rencontrer au Péraillet, si tard, sa voisine du ravin de la Clive. Irène expliqua tout de suite qu'elle avait engagé Lina à monter avec elle après la réunion.

— C'est vrai, dit Louis, qu'au lieu de retourner à la maison avec ma mère, j'aurais mieux fait de vous accompagner. Au reste, vous étiez en nombreuse compagnie. Figurez-vous, ma cousine, que depuis cette belle réunion religieuse, voilà déjà deux personnes qui se sont moquées de moi, soit parce que j'ai prêté la place où elle a eu lieu, soit parce que j'ai beaucoup aimé la prédication et les cantiques.

— Qui donc a pu trouver cela mauvais ? dit Irène. Ce sont des gens sans cœur. Pour moi, j'avoue que j'ai aussi été émue par le chant des cantiques. C'était beau de voir tant de gens louer Dieu et l'adorer sous la voûte du ciel.

— Vous me faites plaisir en disant cela, reprit Louis, j'étais sûr que vous penseriez à cet égard comme moi. C'est si parfaitement vrai que Dieu est patient envers nous ! Je l'ai compris aujourd'hui avec une grande force. — Et vous, Lina, qu'avez-vous pensé de cette réunion ?

— Elle m'a fait plaisir aussi. Mais je crois qu'il ne faudrait pas y revenir souvent. Une ou deux fois par année, à la bonne heure. Ces cultes en plein air agissent beaucoup sur l'imagination. Je me garderai bien, toutefois, de les blâmer, puisque vous y avez trouvé de l'édification. Sans doute, vous n'êtes pas le seul. Irène en est revenue aussi toute heureuse. — Pour moi, je suis très dure à *édifier*. Je crois avoir dit une fois devant vous que je me sens plus profondément atteinte dans mon âme, par la lecture d'un chapitre des Évangiles, que par la plus excellente prédication. Quand on vit seule, on prend l'habitude de penser, beaucoup plus que d'écouter. C'est un défaut dont je conviens sans chercher à l'excuser.

— Eh bien, reprit Louis, moi j'irai volontiers tous les quinze jours à un culte en plein air.

— On peut le faire soi-même chaque matin, même plusieurs fois dans la journée, dit Lina en regardant le nouveau converti.

— Ce n'est plus la même chose : ces chants, voyez-vous, ont quelque chose qui vous transporte dans le ciel.

— Mais qui donc s'est moqué de vous, mon cousin ? demanda Irène.

— C'est d'abord un peu ma mère, et ensuite notre oncle Prosper, chez qui je suis entré un moment avec François Curtin, avant de venir ici.

— Et François, qu'a-t-il dit ?

— Rien ; il a ri avec les autres.

— C'est bien mal de sa part, reprit la cousine.

— Votre père n'est pas à la maison, dit Louis pour changer de conversation.

— Non, ces malheureuses affaires de commune lui prennent tout son temps le dimanche. Je me réjouis qu'il ne soit plus boursier.

— Vous lui ferez mes amitiés et celles de ma mère.

— Est-ce que vous voulez déjà repartir ?

— Je pense qu'oui : à moins que Lina ne descende aussi dans un moment. En ce cas, je l'attendrai pour lui faire bonne escorte.

— Merci, dit Lina, je vais aussi retourner chez nous. Mais je prendrai par la grande route, qui arrive directement à la maison.

— Je descendrai avec vous, Lina ; cela me détourne très peu, et j'ai le temps.

— Je vous assure que ce n'est pas nécessaire. Ainsi, ne venez pas pour moi, si quelque chose vous retient au Péraillet.

— Non, rien pour aujourd'hui. — Bonsoir, cousine, je reviendrai dimanche, et nous causerons encore de la réunion en plein air.

— Bonjour, cousin : attendez, Lina ; je veux aller avec vous jusqu'à la sortie du village. Il suffira de tourner la clef pendant dix minutes.

Les deux amies se donnant le bras, et Louis marchant à côté d'Irène en regardant à droite et à gauche, descendirent la rue caillouteuse du Péraillet. Arrivés au pré où commence le sentier, Lina dit tout à coup :

— Au fait, je me décide à prendre par le ravin du Noiron ; nous serons en bas beaucoup plus vite. — Adieu donc, Irène. C'est à vous maintenant de venir chez nous.

De nouveau, elles se donnèrent plusieurs baisers auxquels notre grand garçon assistait en spectateur intéressé. Si son tour venait quelque jour d'être de la partie, il n'y manquerait pas assurément.

Pareille à une jeune biche en liberté, Lina se mit à courir dans le sentier. Irène ne se fût point permis une telle allure ; elle allait avec moins d'assurance dans la vie. Louis courait aussi. On entendait ses gros pas résonner sur la terre, tandis que ceux de Lina ne faisaient aucun bruit. Elle alla ainsi longtemps, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus d'essoufflement, Louis la pria de s'arrêter.

— Je n'aurais pas imaginé, dit-il en reprenant sa respiration deux ou trois fois de suite, que vous fussiez si agile.

— Oh ! oui, je peux courir longtemps sans être fatiguée. Si vous voulez, nous recommencerons jusque chez vous, sans nous arrêter.

— Non, je m'y oppose formellement. Je voudrais, au contraire, vous engager à vous asseoir un instant. J'ai bien des choses à vous dire,

Lina, et depuis longtemps j'en cherche l'occasion sans la trouver.

La fille de Manuel s'arrêta aussitôt. Qu'elle était belle, après cette course rapide à la descente ! Les couleurs de la jeunesse brillaient sur son visage gracieux et si régulier ; ses cheveux un peu dénoués descendaient sur ses épaules.

— Parlez, dit-elle à Louis, pendant que ses mains fixaient les tresses noires à leur place et rajustaient le chapeau blanc dont elle avait détaché les rubans.

— Mais vous voulez bien vous asseoir, ici, derrière la haie ?

— Ce n'est pas nécessaire, si vous êtes fatigué, asseyez-vous. Je resterai très bien debout.

— Lina, écoutez-moi : vous avez l'air de faire la méchante à mon égard ; ce n'est pas bien. Sachez donc que je vous aime de toute mon âme. Je ne puis jamais vous voir sans désirer ardemment que vous consentiez à devenir ma femme. Voilà ce que je voulais vous dire, et maintenant je suis tout décidé. J'ai éprouvé aujourd'hui quelque chose de plus fort que moi, je ne vous le cache pas : il faut que je devienne différent de ce que j'ai été jusqu'à présent.

— Merci de votre confiance, Louis. Je suis très contente que vous vous soyez franchement expliqué. Cela vaut toujours mieux que de parler à mots couverts, et je vous en estime davantage. Je vous dois la même franche explication. Vous m'offrez un sort qui ne convient pas à la pauvre fille de Manuel Corse, et vous m'avez connue trop enfant pour que vous puissiez vraiment songer à moi comme vous le dites. Malgré la sincérité de vos compliments, vous m'accorderez que jamais je ne les ai acceptés que comme les propos ordinaires d'un garçon de votre âge. Il me semble donc que j'ai gardé la plus entière liberté dans ma décision. Quelque honorable que soit la proposition que vous me faites et dont je vous suis reconnaissante, je ne crois pas être la femme capable de vous rendre heureux.

— Mais si, Lina ; mais si ! je vous dis que je vous aime avec passion ; jamais personne ne vous aimera plus que moi.

— C'est possible ; j'en suis très touchée. Seulement je ne puis pas répondre à cette affection comme vous le désireriez. Écoutez, Louis : j'irai jusqu'au bout avec vous. Je le dois, dit-elle, en passant la main sur son front. — Pourquoi n'épousez-vous pas votre cousine ? Ne me répondez pas, si vous le préférez ; mais si vous parlez, dites la franche vérité.

Louis, les yeux baissés, se tut un moment. Lina reprit avec calme et d'une voix douce dont chaque mot perçait le cœur du jeune homme :

— Je vous sais gré de votre silence. Eh bien, Louis, moi, je ne puis être votre femme, tandis qu'Irène le deviendra si vous l'aimez vérita-

blement. Attachez-vous de tout votre cœur à cette aimable cousine. En l'épousant, vous obtiendrez une compagne beaucoup meilleure que moi, et vous me donnerez pour voisine une amie. Savez-vous que j'ai bien regretté de m'être trouvée chez elle lorsque je vous ai vu entrer.

— Ah! non pas moi! Quand je vous vois, je ne vois que vous, je n'aime que vous.

— Eh bien, vous avez tort. Et puisqu'il en est ainsi, il ne faut plus du tout chercher à me voir. C'est tout à fait inutile, bien que, je le répète, après ce que vous venez de me dire ici, je me sente disposée, beaucoup plus que précédemment, à avoir de l'amitié pour vous. Maintenant, remettons-nous en marche; le soleil est caché; je veux arriver de plein jour.

Terminant ainsi l'entretien, Lina reprit le sentier la première, mais sans courir. Louis la suivait, baissant la tête et poussant de gros soupirs. Vers le fond du ravin, les prés sont plats. On peut marcher facilement deux à deux. Louis prit place à côté de Lina.

— Ne voulez-vous pas accepter mon bras, dit-il; Vous devez être fatiguée?

— Merci, répondit-elle. Je n'ai jamais donné le bras à aucun garçon, et ce n'est pas le moment de commencer.

— Dites-moi encore, Lina, si quelque autre, plus heureux, a su gagner la place que j'aurais voulu avoir dans votre cœur. Dussé-je en être écrasé, je tiens à le savoir.

— Non, personne.

— Vous savez pourtant qu'Anselme est très amoureux de vous.

— C'est possible. Le pauvre enfant, je l'aime bien aussi, mais d'une autre manière. Ah! si l'on pouvait trouver un remède efficace!

— Il est flambé. Vous verrez qu'il partira cet automne. Avant de vous quitter, je veux encore vous supplier de ne pas me repousser tout à fait, Lina. J'irai chez vous dans peu de jours; peut-être alors pourrez-vous me donner une meilleure réponse.

— Pas possible de vous en faire une autre.

— Eh bien, au revoir! Vous voulez pourtant me donner la main. Si vous refusez, je croirai que je vous ai choquée ou que vous vous méfiez de moi.

— Non, vous ne m'avez point choquée. Au contraire, j'éprouve du regret de ne pouvoir vous répondre autrement. — Bonjour, Louis, dit-elle en lui tendant la main. Que Dieu vous conduise!

La mère Agathe, qui fermait en ce moment son poulailler derrière la maison, les vit se donner une poignée de main à l'entrée des terrains supérieurs de la Bassette. Elle en conçut un profond dépit, un amer

chagrin, et se dit que sans doute cette sotte fille d'une Allemande cherchait à prendre le grand Louis dans ses filets.

— Ah mais ! j'y mettrai bon ordre, ajouta-t-elle en maugréant.

Lina remonta le verger des Cerbier, passant assez loin de la maison. En quelques minutes elle rejoignit la route, et arriva bientôt chez elle, où son père l'attendait.

## CHAPITRE XIII



n quittant Lina, Louis se sentait soulagé, plus en paix avec lui-même. Bien qu'il lui eût été très dur d'entendre cette charmante fille lui dire qu'elle n'avait aucun attachement pour lui, l'effort qu'il avait fait sur son caractère, en s'expliquant franchement, portait déjà sa récompense. Toute action honorable, tout ce qui rapproche l'homme de la vérité et le met en contact avec elle, donne tôt ou tard un bon résultat. Aussi Louis éprouvait-il un calme bienfaisant en rentrant chez lui. Sa mère, au contraire, était irritée et toute disposée à se fâcher, lorsqu'il s'assit en face d'elle à la cuisine.

— Eh bien, lui dit-elle, as-tu pu enfin te décider? as-tu parlé? — Oui et non: je retournerai m'expliquer avec Irène dimanche prochain. Aujourd'hui, ce n'a pas été possible.

— Pourquoi?

— Parce qu'Irène n'était pas seule.

— Qui se trouvait chez elle?

— Lina.

— Et qu'est-ce qu'elle avait à faire avec ta cousine? Ne pouviez-vous la laisser seule un moment et aller causer, Irène et toi, au jardin, ou l'y envoyer?

— Écoute, mère, je veux te dire la vérité. Irène a emmené Lina chez elle après la réunion, et quand je suis arrivé, elles étaient ensemble.

— Le diable emporte seulement cette réunion! Ne te ravise pas d'en avoir une autre, ni sous le foyard, ni ailleurs sur nos terrains. Ah! ce n'est pas ton père qui aurait permis une telle extravagance. Il aurait bien envoyé promener le ministre avec ses quinquernerries.

— Mère, tu as tort de te fâcher comme tu le fais. Laisse-moi t'expliquer ce qui a eu lieu. Lina était donc là. Quand je les ai vues l'une à côté de l'autre, il m'a été impossible de ne pas trouver une grande différence entre les deux, au moins pour la figure. Tout ce que j'ai

senti dans le cœur pour Lina s'est réveillé comme du feu; nous sommes revenus ensemble, et en chemin je lui ai demandé si elle voudrait m'accepter pour son mari.

— Et tu as pu commettre une telle indignité, après ce que tu m'avais promis!

— Je vous avais dit que je voulais être au clair avec elle.

— Oui, mais la demander, c'est une infamie!

— Non, je sens que j'ai bien fait, et je ne m'en repens pas.

— Tant que je serai jouissante du bien de ton père, elle ne mettra pas les pieds chez nous. Vous irez demeurer où vous voudrez. Ah! tu seras bien dans leur baraque, où tu ne peux entrer sans te baisser et qui n'est pas plus grande qu'un *boiton*.

Tout cela était dit avec une telle excitation que Louis ne put parvenir à détromper sa mère avant qu'elle n'eût fini.

— Laissez-moi donc achever, reprit-il en haussant la voix à son tour: vous déraisonnez. Oui, vous parlez de tout ça en personne âgée, qui ne savez plus ce que c'est que la jeunesse. Et vous n'avez jamais été un garçon. Si vous aviez vu Lina arranger ses cheveux après avoir couru dans le sentier de la Liquette et que vous eussiez été à ma place, vous auriez fait tout comme moi, c'est-à-dire que vous lui auriez déclaré vos sentiments et offert de l'épouser.

— Moi, jamais de la vie! j'ai plus de fierté que ça.

— Eh bien, moi je l'ai fait et je ne m'en repens pas.

— Une fille qui n'a rien, moins que rien! Une coquette! pourvu encore!... Ah! quel malheur pour nous que la commune ait loué ce morceau de terrain à Manuel.

— Si tu m'interromps toujours, continua Louis sur un ton différent, je ne pourrai pas te dire que Lina m'a refusé aussi nettement qu'il est possible de le faire.

— Elle t'a refusé! le bon Dieu en soit loué! Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite?

— Mais tu ne me laisses pas parler. Oui, elle m'a refusé, n'étant pas, dit-elle, la femme qu'il me faut pour me rendre heureux. Ah! je te réponds que j'ai souffert quand elle m'a dit ça, et encore d'autres choses qu'il est inutile de répéter.

— Et alors?

— Eh bien, elle m'a conseillé de m'adresser à Irène.

— Ce n'est pas possible.

— C'est la pure vérité.

— Ça m'étonne singulièrement. Mais voilà, elle a sans doute une inclination cachée.

— Elle dit que non; qu'elle est libre.

— Alors, ça m'étonne toujours plus. Quels sont ses autres motifs de refus ?

— Elle a de l'estime pour moi, mais elle ne m'aime pas. Ah ! si elle avait pu m'aimer !

— C'est tout ce qu'il y a de plus heureux pour toi qu'elle soit indifférente, sois-en sûr. Avec les Allemandes, avec les Bernoises surtout, on ne voit jamais le fond du sac. Elles sont toutes plus ou moins méchantes. Souviens-toi de cette grande, qui était en service chez Cailloutet. — Si bien donc que Lina t'a conseillé de t'adresser à l'Irène ?

— Oui, et je le ferai dimanche prochain. Si elle me refuse, je resterai vieux garçon.

— En voici bien d'une autre ! Rester vieux garçon pour donner notre bien aux enfants de tes sœurs ! Ce serait quelque chose de beau ! — Mais, tout de même, je suis étonnée que Lina t'ait refusé. Je la trouve bien impertinente, quoique elle n'ait fait que son devoir dans cette occasion. Je voudrais bien savoir si elle n'aurait pas pu se montrer d'une autre manière avec toi, tout en n'acceptant pas. Croit-elle qu'on rencontre tous les jours un garçon seul avec sa mère, et un bien de terre comme le nôtre ?

— Elle n'a rien calculé de tout cela, sois-en sûre. Elle a dit ce qu'elle pense. Quant à moi, je sens que j'ai bien fait de m'expliquer franchement. Sans ce que j'ai éprouvé à la réunion en plein air, je ne me serais peut-être pas décidé si vite.

— À présent, c'est tout fini entre vous ?

— Oui, je n'y pense plus.

— Tu aurais dû remonter chez Irène après l'explication, et terminer tout de suite avec elle.

— Ah ! non, je ne le pouvais pas. Qui sait même si je m'en sentirai la force dans huit jours ?

— J'irai lui parler demain à ta place, si tu veux ?

— Non, je m'expliquerai assez moi-même.

Telle était la mère Cerbier sur l'article des sentiments du cœur. Comme elle avait épousé son mari parce qu'il possédait une trentaine de poses de terres, et nullement par affection, elle ne comprenait pas que son grand Louis eût pu devenir amoureux d'une aimable fille pauvre, au point de vouloir l'épouser. La femme, quand elle est intéressée, la femme du paysan, restée veuve, s'attache à la terre, peut-être plus fortement qu'un homme ; elle est plus faible que ce dernier et n'a pas comme lui les dérivatifs de la place publique ou du cabaret. Sans rien d'élevé dans le caractère, préoccupée habituellement du désir d'augmenter son avoir, n'aimant, ni à lire, ni à visiter ses voisins

ou ses parents, n'allant presque jamais au culte, la mère Agathe s'était peu à peu transformée en une créature dont l'espèce se rapproche beaucoup de la brute. Empressons-nous d'ajouter que de tels exemples sont rares, bien qu'ils existent positivement.

Quant à Louis, il se sentait tout autre. Son âme assez grossière inclinait vers le bien. Cela lui était venu dans la journée même, comme une rosée qui, si elle n'avait pu pénétrer jusqu'au cœur, amollissait tout au moins la surface dure et sèche sur laquelle aucune bonne semence n'avait pu jusqu'ici germer et prendre racine.

Après la réunion religieuse, Lucien était revenu avec Anselme. La grande chaleur éprouvait beaucoup ce dernier, qui soupirait après la pluie. Et quand la pluie viendrait, le pauvre malade désirerait le beau temps. Il continuait pourtant à travailler un peu, mais pas d'une manière suivie. Souvent il devait s'arrêter tout à coup, pour reprendre haleine et se reposer. Les parents ne consultaient plus le médecin, celui-ci ayant dit qu'il ne savait qu'ordonner. La nature pouvait avoir le dessus encore, à moins de lésions constitutionnelles, contre lesquelles on lutterait en vain. — Dans son retour avec Lucien, Anselme causa avec abandon à ce dernier, sur le bras duquel il continuait à s'appuyer. — Qu'avez-vous pensé de ce culte en plein air ? demanda-t-il à Lucien.

— Je crois qu'il peut produire de bons résultats, en ce sens qu'il rapproche des hommes en présence de Dieu. La physionomie de l'assemblée m'a plus intéressé que la prédication. Mais si de telles réunions se répétaient souvent, elles pourraient vite dégénérer en habitude. Je n'aime pas qu'on jette au vent tant de paroles.

— Cependant, reprit Anselme, c'était bien de cette manière que le Seigneur instruisait le peuple et que les premiers disciples ont prêché.

— Oui, cela est vrai. Jésus prêchait partout : sur la mer, dans les rues, au temple, sur la montagne, dans les maisons. Si nous aimions Dieu habituellement, nous vivrions toujours en sa présence, et la voix de son esprit parlerait plus souvent à notre cœur.

— Pour moi, je suis heureux d'avoir pu assister une fois à un culte pareil. C'est une préparation sérieuse. Pendant qu'on chantait, je serais mort avec bonheur.

— Comment te sens-tu ce soir ? n'es-tu pas bien fatigué.

— Non, pas trop. Mais je ne me fais plus d'illusion sur mon état, dit-il d'une voix faible.

— Dieu est tout-puissant, mon cher ami.

— Oui, je le sais : aussi bien puissant pour me prendre que pour me laisser vivre. Je ne tiens pas à la vie pour moi. J'aurais voulu être utile à mes parents ; au lieu de les soulager, je suis pour eux une charge.

Si je tombe tout à fait malade, vous ne m'abandonnez pas, Lucien, je me sens attiré vers vous, comme par Lina, que j'aime tant.

— Il te faut tâcher, mon cher ami, de modérer ce dernier sentiment. Puisque tu m'en parles à cœur ouvert, je te dirai que je crois qu'il augmente ton mal.

— Eh bien, tant pis ! Ce qui m'en fait bien davantage, ce qui m'excite d'une manière terrible, c'est de voir le grand Louis faire la cour à Lina et se permettre à son égard des familiarités déplacées.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Lucien avec vivacité.

— Un jour, il lui a posé une main sur l'épaule, même devant son père. Si j'avais eu une serpe, j'aurais peut-être coupé cette grosse patte, tant j'étais irrité.

— Je te comprends, Anselme : tu vois ce que c'est que la passion.

— Sans doute ; je sens que j'ai eu là une horrible pensée. — Si c'eût été vous, par exemple, cela m'aurait fait une moins vive impression.

— Tu peux te tranquilliser sur mon compte ; je ne me permettrai jamais cela. C'est une sotte manière de témoigner de l'affection.

— Avez-vous vu aujourd'hui ce Louis, comme il était ému ! Je crois vraiment qu'il a pleuré.

— Si c'est du cœur, ce sera une bien bonne chose.

— Du cœur ! vous croyez que les Cerbier ont du cœur ! ils n'ont que de la tête.

— Chaque homme a du cœur, ou de la conscience, si tu préfères, quand Dieu le touche par l'aiguillon du repentir. De plus durs que Louis l'ont senti et ont été améliorés, changés. Il ne faut jamais juger son prochain comme incapable d'arriver à de bons sentiments, à l'évangile, pour tout dire d'un seul mot. Souvent les derniers deviennent les premiers à l'école de la foi. À ton âge, tu dois te défier de tes impressions.

— Oui, c'est vrai ; mais, que voulez-vous, je suis d'une incrédulité terrible à l'égard de Louis Cerbier.

— Nous voici arrivés devant chez Manuel ; on ne voit personne. La maison est fermée. Lina s'est dirigée du côté du Péraillet, avec la cousine de Louis.

— Voulez-vous entrer un moment chez nous ? ma mère nous fera du café.

— Merci, mon garçon. Je reviendrai un autre jour causer un peu avec toi. Il vaut mieux que tu restes maintenant tranquille, et moi je vais voir si Françoise a donné ce qu'il faut à mon bétail. Adieu.

— Bonjour, Lucien. Je tâcherai de suivre vos conseils. Vous avez dix ans de plus que moi, et je ne me méfie pas de vous ; bien au contraire, je sens que je vous aime.

— Moi aussi, j'ai de l'affection pour toi. Aie bon courage et regarde en haut.

Lucien continua dans la direction du village. Comme le soleil était encore chaud, mais non plus ardent, Anselme s'assit sur un banc placé devant leur maison. De là, on pouvait voir les hautes forêts du Jura, car la demeure des Renaud était beaucoup plus élevée que celle de Manuel et plus en avant sur la pente au midi du vallon. De l'autre côté, les verts taillis descendaient au Noiron, mélangés de pins, de hêtres et de chênes. La Bassette, plus ouverte aussi que le ravin de la Clive, recevait des rayons lumineux et chauds, sous lesquels resplendissait le feuillage des arbres fruitiers. Dans le verger regazonné de frais, se promenaient les poules et le coq de la mère Agathe. Campé sur ses jambes éperonnées, ce dernier chantait à s'égosiller, chaque fois que celui des Renaud le défiait de la même manière. Le ciel était bleu, pur, profond. À une hauteur immense, un point noir se mouvait lentement dans l'espace. C'était quelque grand oiseau de proie, cherchant la fraîcheur de l'air dans les régions éloignées de la terre. Sur les fleurs du jardin voltigeaient les papillons, poursuivis par un rossignol de muraille qui les portait à ses petits, sous la corniche du toit. Anselme voyait tout cela, et la vie dans la nature, et l'amour dans tout ce qui a la puissance de sentir et aimer. Dans ce moment de solitude, combien la destinée lui parut amère ! Faudra-t-il donc mourir avant d'avoir vécu ? se disait-il. Ô Dieu, pardonne ! mais, moi aussi, je voudrais vivre. Pourquoi m'as-tu frappé ? Réponds-moi dans ma détresse.

Anselme dirigeait le regard de ses yeux noirs vers le ciel. — La réponse ne se fit pas attendre, car au même instant sa mère vint s'asseoir à côté de lui.

— Te voilà de retour, mon cher enfant, lui dit-elle. Es-tu bien fatigué ?

— Non. Lucien m'a donné le bras en revenant, et aussi là-haut. Mais j'ai l'âme et le cœur bien plus malades que le corps. Regarde le ciel, mère. Y vois-tu le Dieu juste et bon ? j'ai beau chercher, je ne le trouve pas. La mère s'assit près de son fils aîné et l'attira vers elle. Baisant son front pâle, sans lui parler, elle tenait une main sur sa tête, pendant que son autre bras entourait la taille du jeune homme. Peu à peu Anselme se calma, mais non sans avoir versé d'abondantes larmes sur le sein maternel.

— Tu n'as pas répondu à ma question, dit-il, lorsque l'accès fut passé.

— « Quand mon père et ma mère m'abandonneraient, l'Éternel me recueillera. » Anselme, peux-tu croire cela ?

— Oui, ma mère ; je sais bien que tu ne m'abandonneras jamais.

— Et ni ton Sauveur non plus, mon cher enfant. — Mais l'air commence à être vif, il nous faut entrer.

Un peu plus tard avait eu lieu à la Bassette, la scène que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre. Le lecteur peut comparer.

## CHAPITRE XIV



Depuis que les pensionnaires étaient si nombreux à Chânay, les promeneurs abondaient le long de la Clive. Tantôt ils passaient par les champs du plateau, pour descendre le ravin et déboucher à sa sortie, vers la maison de Manuel ; tantôt ils commençaient leurs excursions par ce dernier endroit, et remontaient le ruisseau jusqu'à ses origines. Pas le plus petit sentier, pas le moindre vallon latéral, pas un seul des blocs erratiques ne furent privés de leurs visites quotidiennes, tant que dura la belle saison. À quoi veut-on que des pensionnaires emploient les journées, quand ils font un séjour à la campagne, si ce n'est à voir la contrée et à prendre l'air un peu dans toutes les directions ? Ils ne sont pas là uniquement pour boire et pour manger, encore moins pour lire, pour travailler. En échange d'un argent que plusieurs ont péniblement gagné pendant l'hiver, que d'autres ne savent comment dépenser pour ne pas faire toujours la même chose, ils viennent demander aux habitants du pays le vivre et le couvert ; puis au pays lui-même des points de vue, des impressions nouvelles, quelque chose qui ne soit pas imbu de satiété. Beaucoup d'entre eux, hélas ! sont à la recherche d'une santé meilleure. Puissent-ils la trouver et repartir fortifiés ! Mais pour les naturels de l'endroit, qui ne se vouent pas à l'industrie du pensionnaire, il est, convenons-en, peu agréable parfois de se voir bloqué chez soi, embarrassé dans son chemin, par le premier venu qui, parce qu'il paie trois, quatre, six ou sept francs par jour à ses hôtes, habite encore par-dessus le marché toutes les promenades, tous les moindres recoins du pays. Vous possédez un pré sur lequel complaisamment vous laissez établir un passage pour vos voisins : la servitude devient bientôt générale ; et vous avez l'agrément de voir des groupes de gens assis sur vos gazons, absolument comme dans leur propre verger. Au bord du ruisseau, vous connaissiez une nappe d'eau limpide, bien cachée, dont vous usiez discrètement à vos

heures : eh bien, quand vous y retournez le jour suivant, vous la trouvez occupée par une demi-douzaine de baigneurs qui vous crient de loin de ne pas approcher. La place est prise. Vous vous croyiez chez vous ; pas du tout : il se trouve que vous êtes chez les autres. Les Cailloutet, les Qinquel et les Migevod ont indiqué l'endroit ; et vous, l'ancien de la contrée, vous êtes supplanté dans ce que vous considérez à tort comme un droit de premier occupant. Vous voilà forcé à réfléchir que le soleil luit pour tout le monde, et que le ruisseau de la Clive, rière Chânay, coule aussi bien pour les oiseaux de passage que pour les canards sédentaires de la localité. — La chose est bien autrement frappante sur tout le littoral admirable

*De ce Léman vaudois que domine Montreux.*

Là, vous diriez une foire perpétuelle dans les chemins et sur toutes les pentes, vers le soir surtout. Essayez de compter, ainsi que je l'ai fait, le nombre des promeneurs que l'on rencontre entre Clarens et Chillon peu avant le coucher du soleil.

Voyons, où en étions-nous à Chânay ? Notre histoire est encore longue ; il ne faut pas prolonger les digressions.

Manuel Corse trouvait, avec raison, que tous les étrangers qui passaient chaque jour à quelques pas de sa demeure, n'étaient pas un voisinage rassurant pour sa fille. Il se disait que, si cela devait continuer ainsi chaque année pendant plusieurs mois, il ne pourrait plus laisser Lina seule, comme lorsque Chânay n'était qu'un obscur village, ignoré du monde entier. Si elle était mariée, son mari pourrait acheter un fonds de terre mieux placé que le ravin et y bâtir une maison convenable : ils auraient alors des pensionnaires tant qu'ils voudraient, c'est évident. On viendrait chez eux rien que pour voir la maîtresse du logis. Mais le brave Manuel ne savait point si Lina se marierait, et, en attendant, les étrangers passaient et repassaient près de chez eux, comme à l'ordinaire. Il fallait donc se borner à prendre patience et recommander à sa fille de ne point trop regarder les promeneurs. — Lina était trop indépendante, trop fière et trop bien sur ses gardes, pour qu'il dût se faire du souci à cet égard ; toutefois, il s'en faisait.

Le lendemain de la réunion du dimanche en plein air, le ciel s'obscurcit ; un vent d'ouest déboucha sur la plaine par toutes les gorges du Jura. Bientôt des torrents de pluie tombèrent sur tout le pays. Le reste des blés non coupés fut couché et tortillé de mille manières, et ceux qui étaient encore en javelles sur le chaume furent bien tassés et mouillés. Heureusement il n'y eut pas de grêle. Ce petit déluge dura

trois ou quatre jours, pendant lesquels tous les pensionnaires, depuis Gingins jusqu'à Gryon, furent claquemurés dans leurs chambres et dans les salons. Il n'aurait pas fait beau monter, encore moins descendre, entre Vernex, Perty et Songy, ou visiter les bords de la Clive! Pendant ces quelques jours, les paysans de Chênay purent se croire chez eux, sauf que, du matin au soir, on profitait du mauvais temps pour les exercices de musique sur les pianos des Quinquel, des Migevod et des Cailloutet. L'humidité pénétrante de l'atmosphère donnait quelque chose de lugubre aux sons tirés de ces vieux instruments. Il y en avait un, entre autres, dont la basse était d'un rauque redoutable à des oreilles délicates. M. Maurice en détestait le bruit. En sa qualité de voisin de la pension Cailloutet, il en était saturé toute la journée. Ce bruit infernal lui était même la faculté de lire ses volumes dépareillés. Le mercredi matin, n'y pouvant plus tenir, il endossa son grand caoutchouck gluant et se rendit, bravant tous les égouts, jusque chez Lucien Desbois. Il pensait bien trouver ce dernier dans son atelier de menuiserie, et là, il pourrait au moins causer avec lui, sans autre bruit que celui d'une varlope ou d'un maillet. Lucien travaillait en effet, la porte restant ouverte sur la rue.

— Bonjour, monsieur Lucien, dit-il en entrant sans façon, après avoir secoué la terre de ses souliers et fait couler le réservoir d'eau de son chapeau imperméable. Je viens un peu causer avec vous pour me distraire. Nous avons des voisins qui m'agacent les nerfs avec leur piano, et bien que je leur aie fait savoir que ce n'était pas naturel d'en agir ainsi à mon égard, ils n'en continuent que plus fort leurs mélodies enragées. Avec votre permission, je vais m'établir sur cette caisse et vous regarderai travailler.

— Très volontiers, si cela peut vous faire plaisir, répondit Lucien; mais vous serez mal assis. J'irai vous chercher une chaise.

— Non, non, s'il vous plaît; je suis très bien comme ça, une jambe pendante, l'autre reposant sur le pied. C'est une position que j'affectionne; elle équilibre la circulation du sang. Que voulez-vous faire de ce plateau?

Lucien tirait d'équerre une planche de noyer, d'environ trois pieds de long sur quatre pouces et demi de large. Il ne restait que le dernier côté à dresser; et il marquait avec le trusquin l'épaisseur déterminée de sa pièce de bois, avant d'enlever avec un rabot ce qui se trouvait en dehors de la ligne indiquée.

— Je veux, dit-il, faire une *étagère* pour mes livres. Je n'en ai pas beaucoup, une centaine de volumes peut-être; mais ils sont éparpillés çà et là dans la maison. Au moins je pourrai les réunir et les mettre en ordre.

— Vous avez là une bonne idée. Il faut que je commande une de ces étagères au charpentier, mais je la demanderai seulement en sapin, pour éviter la dépense. Pour le peu de temps que je passerai encore à Chânay, c'est bien suffisant.

— Vous comptez repartir bientôt ?

— Oui, en automne. Je chercherai un endroit plus tranquille que Chânay. Il y a trop de monde ici pour moi. Si la bise ne soufflait pas si fort au Péraillet, j'irais m'y établir l'hiver prochain ; mais elle serait capable de m'emporter un beau jour par-dessus les bois. Au fait, je parle bien de repartir, mais je ne suis pas encore décidé ; suivant les avis que je recevrai de ma famille, il se peut que je reste encore une année. Nous verrons tout cela plus tard. — Mais, dites-moi, vous qui êtes un garçon de sens et de raison, qui parlez peu, mais n'en observez que mieux votre monde, que pensez-vous des nouveaux sentiments religieux du grand Louis Cerbier ? Depuis cette *chanterie* de dimanche, et la bonne morale qu'on nous a débitée là-haut, il paraît vraiment tout changé dans son langage. Lui, qui n'allait pas très souvent au culte, parle maintenant de le suivre d'une manière habituelle, et il a un air plus doux, plus affectueux. Je l'ai vu à la forge, où l'on causait de-l'assemblée de dimanche ; et aussi à la laiterie, quand je suis allé chercher mon quart de pot du soir. Quelle idée avez-vous de tout ça ?

Lucien ne se pressait pas de répondre ; il promenait l'équerre sur les angles de sa pièce de bois, clignant d'un œil pour mieux juger des places *maigres* ou de celles qui étaient encore trop *grasses*. Il finit pourtant par dire, en ôtant un peu de fer à sa varlope :

— J'espère que Louis Cerbier persévérera dans ses nouveaux sentiments.

— Eh bien, moi, je trouve que, de sa part, ce n'est pas naturel de passer ainsi du noir au blanc sans transition. Mais savez-vous une chose, monsieur Lucien ? Ah ! il se pourrait que le dit grand Louis voulût se faire par là bien venir de Lina Corse, qui est une fille pieuse, toute charmante qu'elle est. Le compagnon, voyez-vous, est capable de ça. Un peu avant de verser les deux larmes de crocodile que tout le monde a pu voir là-haut sous son foyard, notre homme regardait plus Lina que monsieur le pasteur Tracier. Alors à quoi bon tant de simagrées ? Quand on aime une jolie fille, si vraiment on veut l'épouser, on lui dit : « Écoutez, mignonne ; prenez-moi pour votre mari, je vous prends pour ma femme ; nous ferons bon ménage et nous tâcherons de bien élever nos enfants. » Qu'est-il donc besoin de tant grimacer comme il l'a fait ?

— Je crois, monsieur, que vous jugez mal Louis Cerbier. Il se peut,

— et jusqu'à preuve du contraire je veux le croire, — que son coeur et sa conscience aient été fortement saisis par la vérité de l'Évangile ; il vaut mieux supposer le bien que le mal.

— Oui, c'est d'ailleurs plus naturel. Quant à moi, j'ai mes idées, depuis longtemps arrêtées sur ces grandes questions. Le monde tout entier est lancé comme une locomotive, et l'Être suprême lui dit : Marche ! si tu vas bien, tant mieux pour toi ; si tu te trompes de chemin, tu en subiras les conséquences. Et ainsi la machine va. Chacun de nous y est pour son compte ; les cas particuliers ne changent rien à la marche générale de l'humanité : tout se trouve pêle-mêle et finit par se débarbouiller un jour. — Voilà ce que je crois, monsieur Lucien. Et vous, comment comprenez-vous les rapports de l'homme avec la Divinité ?

— Je ne suis pas si savant ; je me borne à accepter simplement l'Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

— Ah ! bien, moi aussi. Jésus-Christ était un saint homme.

— Laissons ce sujet, monsieur. — Dieu est présent partout. — Parlez-moi d'autre chose si cela vous fait plaisir. — Avez-vous remarqué cette jeune personne qui était avec Lina Corse à la réunion religieuse ?

— Oui, sans doute. Elle a deux grains de beauté un peu trop saillants à la joue gauche. Vue de l'autre côté, c'est une belle personne, une sorte de buste royal. Vous plairait-elle, par hasard ?

— Mais oui, pourquoi pas ? J'ai causé un peu avec elle, l'autre jour. Je lui crois un bon caractère. Elle est fille unique ; son père est un oncle de Louis Cerbier.

— Alors, monsieur Lucien, il me semble que vous ne feriez pas mal de la souffler à son cousin de la Bassette. Dans votre position, vous pouvez choisir ; et ce que je vous ai dit de ces deux grains de beauté ne doit pas vous retenir. Au fait, c'est si peu de chose ! Un chirurgien habile vous enlève ça en moins de rien. Nélaton n'en aurait pas pour deux minutes. D'ailleurs, il y a des gens qui sont bien aises de conserver ces signes extérieurs ; ils relèvent le teint et donnent de la physionomie.

— Je vous remercie de l'explication ; pour le moment, je vais retendre ma planche de noyer en quatre bandes d'un demi-pouce chacune. Je crains que cela ne vous fasse grincer les dents encore plus que le piano des Cailloutet.

— Non pas ; je tirerai d'un côté et vous guiderez la scie. Puisque je suis là, rien de plus naturel que je vous donne un coup de main.

— Vous êtes bien bon, monsieur ; mais je préfère scier seul. Cela m'est plus commode et j'irai plus droit sur le trait. Causez seulement

pendant que je travaille.

— C'est un joli métier que celui de menuisier.

— Oui, surtout si l'on n'est pas obligé de le faire tous les jours, pour gagner sa vie. Pour moi, c'est une occupation agréable, quand il pleut comme aujourd'hui. Je suis loin d'être habile ; mais comme rien ne presse, je prends le temps sans me hâter.

— Vous avez appris à raboter sans le secours de personne ?

— Non, pas précisément. J'ai regardé travailler des ouvriers, puis j'ai essayé à mon tour.

— Votre manche de hache va parfaitement ; il n'a point bougé.

— Tant mieux ; cela me fait plaisir.

— Tout de même, dit M. Maurice après quelques minutes de silence, ce bruit de scie est discordant. Je vais rallumer mon feu et faire chauffer mon bouillon gras. C'est l'heure de songer au dîner. Au revoir, monsieur Lucien.

Le bonhomme retraversa de nouveau le village par la pluie. Le piano des Cailloutet allait toujours son train. M. Maurice alluma son feu de broussailles, planta son pot de terre dans les cendres fumeuses, mit le couvert lui-même, tira de l'armoire aux provisions un gigot de chèvre qu'il avait acheté de quelque pauvre famille en deuil de leur vieille nourrice, — une bouteille de vin, la moitié d'un pain blanc, son unique verre, le poivre et le sel, et plaça tout cela sur la table, pêle-mêle comme il se représentait la marche du globe. Son bouillon étant chaud, il le mangea dans le pot même, afin d'épargner un relavage à sa chambrière. Quand il eut dîné, il s'étendit sur une espèce de divan aussi dur que les planches sur lesquelles l'étoffe était clouée, puis, mettant à sa portée une petite table chargée de livres, il prit le premier qui lui tomba sous la main. C'était un volume de médecine : *Histoire des phlegmasies*. — « Ça doit être curieux, » pensa d'abord notre ermite en le feuilletant. Et puis, c'est du fameux Broussais. Mais, au bout d'un moment, il le jeta par la chambre en disant : « Ah ! c'est ennuyeux comme la pluie, et l'histoire de ces maladies donnerait vite une indigestion. La chèvre des Lorrain est plus dure que du cheval. Il faut boire un petit verre d'eau de noix, pour achever de la cuire au fond de l'estomac. »

Cinq minutes plus tard, M. Maurice de Longasseau faisait sa méridienne, sans plus s'inquiéter des phlegmasies, du mauvais temps ou du piano de la pension Cailloutet.

## CHAPITRE XV



endant cette pluvieuse semaine, Manuel fut chargé par la mère Agathe de placer la pierre à eau et le lavoir qu'elle avait achetés au Péraillet. Le moment, pour tous, était bien choisi, Manuel ne pouvant travailler dehors, et les Cerbier restant à la maison pour surveiller son ouvrage. Il fallait faire une assise pour le lavoir, et démolir dans un vieux mur pour y placer l'évier. Vu le rapprochement de sa maison, Manuel prit tous ses repas chez lui. La mère Agathe essaya de le sonder de diverses manières, pour savoir s'il était instruit de la démarche de Louis auprès de Lina, mais celle-ci n'en avait rien dit encore à son père, sachant qu'il devait travailler à la Bassette. Il est vrai que la vieille femme ne lui adressa pas de questions trop directes ; elle se borna à quelques insinuations sur l'avenir de la jeune fille dans leur pauvre petite demeure, et Manuel répondit que l'avenir appartenant à Dieu seul, il fallait, tout en travaillant soi-même chaque jour, le lui laisser diriger. — Louis fut très convenable, se montrant désireux d'instruction évangélique ; si bien que lorsque Manuel eut réglé avec la mère Cerbier le compte de ses journées, il leur tendit de bon cœur la main et revint chez lui content de ses voisins.

— Ce Louis, dit-il à sa fille (c'était le samedi), a vraiment pris au sérieux les enseignements de M. Tracier. J'espère qu'il persistera dans le bon chemin où il est entré. C'est un premier beau fruit de la réunion religieuse en plein air.

— Oui, répondit Lina, pourvu que cela tienne.

— Sa mère m'a sondé un peu à ton sujet ; crois-tu qu'elle consentit à te voir devenir la femme de son fils ? Je trouve que c'est maintenant, à cause de tous ces étrangers qui vont et viennent par là, une question sérieuse pour nous que celle de ton établissement. Est-ce que Louis est toujours le même avec toi ? J'avoue que j'ai changé un peu de manière de voir à son égard cette semaine.

— Mon père, je dois te mettre au courant de ce qui a eu lieu entre Louis et moi dimanche dernier. Je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt, afin de te laisser toute ta liberté de jugement et d'observation pendant que tu étais chez eux. — En descendant du Péraillet, dimanche, Louis m'a demandée en mariage. Je l'ai remercié et refusé, sans la moindre hésitation. Dis moi que j'ai bien fait.

— Je ne sais trop, ma chère enfant, si tu as bien fait. Ta position me préoccupe depuis quelque temps. Nous sommes pauvres, et nous le serons toujours. Les Cerbier sont, comparativement à nous, dans une grande aisance. Il aurait valu la peine de réfléchir.

— Non, vois-tu, mon père : Louis, sois-en sûr, ne m'aime pas véritablement. Il aime avant tout ma figure, et peut-être en moi rien que la figure. Je ne suis pas assez simple pour ne pas le voir. Pour toucher mon cœur, il me faut autre chose qu'une passion extérieure. Et puis, je suis convaincue que sa mère serait au désespoir s'il m'épousait. Elle désire sans doute une belle-fille riche, et tant qu'elle le pourra, elle conduira tout dans la maison. Ensuite, j'avais un autre motif de refuser. Seulement, je ne dois pas en parler. Tu en auras bientôt des nouvelles. — Quant à ces étrangers qui passent et repassent par-là, je ne leur adresse jamais la parole. De temps en temps, quelque dame s'assied un moment devant la maison pour se reposer, pendant que je fais mon ouvrage. Il n'y a rien là qui doive t'inquiéter.

— Tu es en âge de te marier ; je serais bien content de te voir établie et heureuse.

— Pour heureuse, mon père, je le suis avec toi, sois-en sûr ; et quant à m'établir, rien ne presse. Je ne suis pas si vieille encore, et j'ai le cœur très dur.

— Le cœur, ma chère Lina, se trompe parfois. Il ne lui faut qu'un instant pour prendre feu, et alors la maison brûle bien vite.

— Elle ne brûlera pas, je te le promets. Je voudrais seulement que la nôtre t'appartînt, afin que personne, ni particulier, ni commune, ne vînt nous donner l'ordre d'en sortir dans un an.

— Pourquoi voudrait-on nous la prendre ? Non, tu verras qu'on nous laissera louer de nouveau le terrain pour dix ans.

— Soit ; c'est tout ce que je demande. Mais pour en revenir à Louis Cerbier, j'ai la ferme conviction que ma mère, si elle eût été vivante, m'aurait conseillé de le refuser.

— Allons, puisque c'est fait, n'en parlons plus.

Le lendemain, il fit beau. Le ciel était tout rasséréné, même avant le lever du soleil. En général, si l'on comptait bien, on trouverait peut-être plus de beaux dimanches que d'autres jours, proportionnellement au nombre de ces derniers. — La terre, bien trempée, allait pousser

de nouveaux jets avec vigueur. Il faudrait sans doute du temps pour sécher les blés coupés ; mais le soleil est un grand ouvrier :

*En peu d'heure,  
Dieu labeure.*

dit un proverbe paysan.

Dans l'après-midi, Manuel se rendit au culte à la chapelle de Braïche. Il n'était pas sorti le matin, et il n'y avait plus de prédication à Chênay ce jour-là. Lina restait à la maison. Vers les quatre heures, elle en ferma la porte et conduisit son petit troupeau de chèvres et de moutons, dans la partie la plus élevée du terrain dont ils jouissaient. C'était un bout de pré naturel en pente, d'environ cinquante toises, dans lequel il y avait un cerisier au milieu ; un de ces cerisiers venus de graine, de noyau, veux-je dire, qui ne sont pas greffés et dont la forme est ordinairement si gracieuse. Les branches sont fines, flexibles ; celles du bas, inclinant vers la terre, permettent à un enfant de dix ans de cueillir les cerises à la main. L'arbre en question n'avait pas de fruits cette année-là, bien qu'il eût fleuri. Mais on sait que le cerisier est capricieux ; d'ailleurs, quand les hannetons prennent la volée, il est rare que fleurs et feuilles ne soient pas bien endommagées par ces terribles destructeurs.

Dans ce petit semblant de pré, limité au bas par la rivière comme tout le reste du terrain de Manuel, et adossé de l'autre côté à des veines énormes de gravier, au-dessus desquelles pendaient les arbustes et les ronces, dans ce petit pré, disons-nous, le sol était toujours sec. En moins de rien, l'eau de pluie le traversait, pour constituer plus bas des sources agréables. — Un livre à la main, une pincée de sel dans sa poche pour la chevrette favorite, Lina vint s'asseoir sous le cerisier, pendant que les animaux broutaient autour d'elle.

En ce moment, Louis quittait la maison de son oncle Joël, le cœur bien joyeux. Il avait été accepté, par la fille, d'abord, et ensuite par le père. Monté au Péraillet dans la matinée, il fit sa déclaration à Irène pendant que Joël, par grande aventure, était allé au sermon.

— Ma cousine, lui avait-il dit, je pense à vous depuis que j'ai eu le bonheur de vous accompagner il y a un mois ; je désire vous rendre heureuse. Ma mère sera au comble du bonheur si vous consentez à venir vivre avec nous. Nous pensons de la même manière sur les sujets religieux ; vous m'aidez de vos conseils, et moi je vous entourerai de toute mon affection pour la vie.

— Mon cousin, répondit Irène, comme si elle se fût préparée à entendre un discours pareil, il faudra vous adresser à mon père, car,

sans son consentement, je ne ferai rien. Je me sens disposée en votre faveur, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Mais je voudrais vous demander une chose qui restera toujours secrète entre nous : pourquoi n'avez-vous pas pensé à Lina Corse avant moi ? Elle est charmante, d'un caractère très élevé. Serait-ce parce qu'elle est pauvre, que vous ne vous êtes pas adressé à elle ?

— Irène, reprit Louis sur un ton vrai, et presque touchant, au point où nous en sommes, je vous dois toute la vérité. J'ai pensé autrefois à Lina, et même je l'ai demandée dernièrement. Elle m'a refusé, n'ayant pas d'attachement pour moi. Vous savez tout maintenant.

— Elle vous a refusé ! Il faut que son cœur ne soit pas libre. Eh bien, cet aveu que vous me faites, cousin Louis, me donne de vous encore une meilleure opinion. Je vous promets ma main, si mon père m'autorise.

Au comble du bonheur, Louis fut sur le point de se jeter aux genoux d'Irène, mais il n'en fit rien ; il lui exprima son ardente reconnaissance, en termes symboliques, artistement arrangés :

— Vous serez une étoile d'or dans le ciel de ma vie, lui dit-il, et jamais aucun nuage n'assombriera son doux éclat !

Puis, beaucoup d'autres choses tout aussi belles. — Le père arriva. Une courte explication suivit ; le *oui* nécessaire fut prononcé, en sorte que le grand Louis put donner quatre gros baisers de fiancé à celle qui lui était maintenant si chère. Il dîna avec eux, passa encore deux heures seul avec Irène, pendant que Joël dormait, puis, comme je l'ai dit plus haut, il prit le chemin de la Bassette afin de tout annoncer à sa mère.

Celle-ci fut aux anges, en apprenant que l'on était si bien d'accord. Joël remettait à sa fille dix mille francs qui lui venaient de sa mère. Louis pouvait donc, dès à présent, payer ses sœurs, si sa mère renonçait à l'usufruit des biens de la famille. Mais elle dit qu'il valait mieux le conserver au profit de Louis, et que celui-ci capitalisât les revenus de la dot de sa femme.

— Quand je te le disais, mon cher enfant, qu'Irène te convenait, tu ne voulais pas me croire ; tu vois maintenant, si je n'avais pas raison.

— Oui, c'est vrai. Elle était vraiment belle aujourd'hui, si bien mise et si bonne.

— Elle est mieux que Lina, tu peux en être certain'. Ses bras sont faits sur le tour et aussi blancs que la neige. Pourtant, Louis, cette Lina est une bien vertueuse fille. Je la bénirai toujours de t'avoir refusé ; quand tu l'as demandée, tu as été d'une imprudence impardonnable. Enfin, heureusement elle a bien vu que tu n'étais pas attaché à elle d'une manière profonde. Je souhaite qu'elle trouve un brave ouvrier

maçon, qui puisse continuer le métier de son père.

— Je veux aller l'avertir tout de suite. Irène compte sur elle pour amie de noce ; il ne faut donc pas que Lina apprenne la nouvelle par un autre que moi.

— Oui, va, mon cher enfant ; Va vite, car tout se sait en moins de rien.

Pendant que Louis était venu du Péraillet, par le sentier qui conduisait à la Bassette, Anselme s'était acheminé doucement vers la maison de Manuel. Il avait vu ce dernier se diriger du côté du village, et avait même échangé quelques mots avec lui, sans l'arrêter. Toujours plus malade, le pauvre garçon passait de tristes journées. Cette pluie après laquelle il avait tant soupiré, augmentait sa toux et diminuait ses forces déjà si chétives. Ses yeux brillèrent d'une douce joie en apercevant Lina seule, sous le cerisier. Il s'approcha timidement :

— Me permettez-vous, lui dit-il, de m'asseoir sur l'herbe, à quelques pas de vous ?

— Sans doute. Comment vas-tu depuis dimanche dernier ?

— Mal. La semaine a été mauvaise. Je m'étais réjoui de voir tomber la pluie, et toute cette humidité m'a bien éprouvé.

— Je lisais là une méditation de Lobstein ; veux-tu que je continue, pour toi et pour moi ?

— Oui, je serai bien heureux de vous entendre.

Anselme s'assit au soleil, Lina restant à l'ombre et lisant une de ces courtes mais énergiques prédications que beaucoup de mes lecteurs connaissent. Comme Lina venait de finir sa lecture, Louis Cerbier arriva, l'air radieux et assez échauffé.

— Vous passez là une jolie après-midi vous deux, dit-il, et bien agréable ?

— Oui, répondit Lina ; je n'ai pu aller au culte ce matin ; le pauvre Anselme non plus. Il a eu la bonne idée de me faire une visite, et je lui ai lu quelques pages bien propres à faire réfléchir.

Louis s'assit assez près de Lina. Anselme se leva de sa place et se rapprocha d'eux.

— Continuez seulement à lire, dit Louis ; j'en profiterai, car je n'ai pas été non plus à l'église aujourd'hui.

— J'ai terminé la méditation commencée ; Anselme ne peut rester plus longtemps ici, à cause du serein qui tombe si vite dans le fond du ravin ; c'est aussi le moment de rentrer mes bêtes, avant de préparer le souper.

Ayant dit cela, Lina se leva, mit son livre dans un petit panier sur l'herbe, et se disposait à chercher les moutons qui se tenaient au

bord de la rampe graveleuse. Cette heure passée à l'ombre du cerisier donnait à son teint quelque chose de si pur, et elle était si belle en ce moment dans son léger costume, que, tout fiancé qu'il était depuis si peu de temps, Louis retrouvait encore une fois cette ancienne Lina dont la vue le fascinait toujours. Involontairement peut-être, et sans doute avec l'idée qu'il ne commettait rien d'inconvenant, il posa de nouveau sa main droite sur l'épaule de la jeune fille et lui dit à voix basse :

— J'ai une chose importante à vous communiquer ; Anselme pourrait bien nous laisser seuls quelques minutes.

Mais à l'instant même, par un effort douloureux autant que rapide, Anselme arracha cette main de la place où elle venait à peine de se poser, et ces paroles pleines de colère retentirent aux oreilles de Louis :

— Pas de familiarités déplacées ! apprenez que je ne les souffrirai pas de votre part.

En même temps, le jeune garçon s'avancait résolument contre Louis, les yeux terribles et les lèvres frémissantes. Il vint si près, d'un air si menaçant, que Louis, perdant aussi la raison, lui dit qu'il était un polisson et lui donna une *bouffée* qui l'envoya tomber en arrière, à quelques pas sur le gazon. Hélas ! il n'était pas nécessaire de le pousser bien fort pour provoquer une chute malheureuse. Lina poussa un cri et courut tendre la main à Anselme, pour l'aider à se relever. À peine fut-il debout, que le sang du pauvre enfant jaillit par la bouche et par les narines. Ce fut au tour de Louis d'être effrayé.

— Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ! dit-il, quel malheur ! Je suis désolé de cet accident. Croyez bien que je n'avais pas l'intention de le faire tomber.

Lina était courue à la rivière pour y tremper son mouchoir. Elle mouillait les tempes, le front et le cou d'Anselme, qui, sans rien dire, continuait à rejeter le sang extravasé. Louis voulut lui prendre le bras pour le soutenir.

— Ne me touchez pas, lui dit l'infortuné. Que Dieu vous pardonne.

— Laisse-moi t'emporter chez vous ; ne me repousse donc pas.

— Je vous défends de me toucher, dit encore Anselme. — Lina, de l'eau froide, s'il vous plaît.

De nouveau, elle courut au ruisseau, Louis se tenant là, silencieux, et considérant le triste spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Allez-vous-en, lui dit Lina ; vous voyez bien que votre présence ici n'est pas bonne. Laissez-moi le soigner seule, cela vaudra mieux.

— Ah ! je suis désolé de cet accident, dit-il de nouveau ; mais aussi pourquoi me menacer ? Et moi qui venais pour vous dire que je suis

fiancé avec Irène depuis aujourd'hui.

— C'est bien le moment de nous l'apprendre, en vérité!

— Anselme, tu me pardonnes, n'est-ce pas? je ne puis te quitter ainsi.

— Oui, allez seulement; moi aussi j'ai eu tort. Si vous aviez dit tout de suite ce que je viens d'entendre rien ne serait arrivé.

Toute offre de service ayant été de nouveau refusée, Louis s'en alla, tête baissée; ses hautes épaules avaient l'air de fléchir sous un poids bien lourd.

Quand il fut hors de vue, l'hémorragie atteignait sa période décroissante; à force d'eau fraîche, le sang finit par se coaguler. — Je crois, dit Anselme, que je pourrai marcher, mais bien lentement, jusque chez nous. Combien je vous remercie de votre bonté, Lina!

— Je te donnerai le bras, et tu ne craindras pas de t'appuyer sur moi. Voyons, voulons-nous essayer?

— Oui, merci encore jamais je ne pourrai vous témoigner ma reconnaissance.

Et ainsi, le soutenant d'un bras ferme, Lina reconduisit Anselme à ses parents. En voyant son fils avec des traces rouges au visage, la pauvre mère eut une affreuse émotion. Sans rien expliquer de plus, Lina dit qu'il était tombé sur l'herbe et avait eu dès lors un regorgement de sang, mais qu'elle espérait bien que ce n'était pas grave. Elle ajouta que le mieux était de le mettre dans son lit, avec des linges imbibés de vinaigre chaud autour des pieds. Ne pouvant rester davantage à cause de son bétail sans gardien et de l'heure avancée, elle engagea Anselme à être bien obéissant et très calme, afin d'éviter toute nouvelle agitation du sang. Puis elle lui dit adieu. Anselme ne répondit que par un regard, mais quelle expression de respectueuse tendresse et de profonde reconnaissance dans les grands yeux noirs du jeune malade!

## CHAPITRE XVI



Dans la soirée, Lina retourna chez les Renaud pour avoir des nouvelles, mais sans entrer dans la chambre d'Anselme. Ce dernier était assoupi, tranquille dans son lit. Sa mère voulait passer la nuit auprès de lui. De temps en temps il toussait ; alors, il crachait encore des caillots de sang noir, provenant de l'hémorragie qui paraissait maintenant arrêtée. — En faisant quelques pas avec Lina, la mère d'Anselme lui demanda si l'accident était arrivé à la suite d'une chute occasionnée par Louis Cerbier. Son fils en avait dit un mot, mais très court. Lina raconta ce qui s'était passé.

Lucien apprit aussi la chose, de Louis même, qui arriva chez lui à la nuit et le mit au courant de ses fiançailles.

— Je ne peux pas te dire le chagrin que j'éprouve à cause de ce malheureux accident, fit-il ; je n'ai pas eu l'idée qu'une simple poussée le ferait tomber, et il avait un air si menaçant, que vraiment j'ai cru qu'il allait me frapper en plein visage.

— Vous avez eu tort tous les deux, reprit Lucien, et c'est toi qui as commencé. Connaissant les sentiments d'Anselme, tu le provoquais à la colère, à la jalousie, en posant ta main sur l'épaule de Lina. Moi, si j'avais été à sa place, et que j'eusse cédé comme lui à la jalousie qui le dévore, je t'aurais terrassé à l'instant même. Je ne comprends pas que, venant de te fiancer, tu te sois permis une telle familiarité, d'autant plus qu'on sait fort bien que tu as essayé de faire la cour à Lina.

— Je l'ai connue si jeune ! et d'ailleurs, je ne sache pas qu'il y eût là un si grand mal.

— Non, sûrement pas. En soi, c'est une chose très innocente ; mais tu peux en voir maintenant les conséquences. Si Anselme mourait ces jours-ci, ce qui du reste est fort possible, tu te ferais des reproches poignants.

— Crois-tu donc que son état soit si grave ?

— Je ne suis pas médecin. Espérons que Dieu le rendra à ses parents.

— Ah ! tout cela me fait une peine terrible. Je donnerais je ne sais quoi pour que rien ne fût arrivé.

— Sans doute. Je ne te condamne pas. Si nous ne veillons pas sur nous-mêmes, la tentation est là, toujours prête à nous engloutir. Les plus mauvaises vies, celles qui ont été le plus empoisonnées par les remords, ont peut-être commencé par une chose de rien, par une main posée sur l'épaule, par un simple regard, par une pensée à peine formée dans le cœur et qui ensuite a ravagé toute l'existence. Excuse-moi de te dire cela, Louis. Je le fais, parce que je vois bien que tu désires t'approcher de Dieu, plus que précédemment. Ce n'est pas une chose facile, car le mal est attaché à nous.

— Je te remercie, au contraire, Lucien. Oui, je veux vivre autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Ma fiancée et moi, nous voulons régler notre vie d'après l'Évangile. Et, à ce propos, comme Irène compte sur Lina pour amie de noce, veux-tu me rendre le même service ? Tu n'es pas un homme à préventions de famille. Lors même que Lina est la fille d'un pauvre maçon, je pense que tu voudras bien l'accompagner à notre mariage.

— Oui, certainement, avec plaisir, mais, après ce qui s'est passé hier, consentira-t-elle à y assister ?

— Pourquoi pas ? J'espère que Dieu voudra bien rétablir Anselme prochainement, au moins pour quelque temps. J'attendrai que ma fiancée ait pu venir en causer avec Lina. — Une autre chose encore, Lucien : je vais me démettre de mes fonctions de président de la Jeunesse de Chânay ; veux-tu que je te propose pour me remplacer ?

— Non, bien obligé. J'ai le dessein, moi aussi, de me retirer de la Société des jeunes gens. Quand je vois la vie avec un peu de sérieux, comme aujourd'hui par exemple, je me dis qu'il faut tâcher d'employer le temps à quelque chose de meilleur que la danse et les divertissements bruyants. J'ai d'ailleurs vingt-huit ans cet automne ; je commence à me faire vieux. Merci donc de ta proposition ; tu trouveras assez de garçons disposés à te remplacer.

— Au fond, que penses-tu de ma décision de ce jour ? tu as causé avec Irène, il y a quelque temps.

— Je trouve que tu as bien du bonheur ; ta cousine paraît avoir un aimable caractère. Il est vrai qu'on ne peut connaître une femme qu'en vivant avec elle pendant assez longtemps. Mais si j'en juge sur une première impression, je ne puis que te féliciter d'avoir si vite et si bien rencontré.

— C'était aussi le désir de ma mère ; ce mariage nous convient à tous.

— Eh bien, mon cher, je désire que Dieu le bénisse.

— Oui, on ne peut trop le lui demander.

Le lendemain, dès le matin, Lucien se rendit chez les Renaud. Anselme avait eu une nuit tranquille ; mais il ne pouvait presque pas parler, tant sa faiblesse était grande. On avait envoyé un des cadets, avec une lettre du père, chez le médecin. Lucien ne demanda pas à voir Anselme, mais il dit qu'il viendrait passer la nuit dans sa chambre. Heureusement il y avait assez de place chez les Renaud, pour que le malade eût un cabinet à lui seul. La vue donnait sur le vallon, au sud-ouest. — Louis vint aussi après le déjeuner. Quand il vit la mère d'Anselme dans une si grande angoisse, il se mit à pleurer avec elle et lui laissa bien voir son chagrin et tous ses regrets. — Dès le point du jour, Lina était arrivée, puis retournée chez elle pour donner des nouvelles à son père, avant qu'il partît pour son travail. En apprenant les fiançailles de Louis et ce qui avait eu lieu sous le cerisier, Manuel comprit que sa fille avait mieux jugé le caractère du grand voisin que lui-même ne l'avait fait les jours précédents. Enfin, dans l'après-midi, M. Maurice vint aussi demander des nouvelles. Le bruit de l'accident avait déjà fait le tour du village, et servi de thème aux conversations chez les Cailloutet. En passant devant la maison Renaud, comme vers celle de Manuel et le long de la Clive, les pensionnaires examinaient encore mieux que d'habitude ces différentes localités. M. le pasteur Tracier et sa famille étaient repartis le samedi, rappelés chez eux subitement par la mort d'une vieille tante dont ils héritaient.

Le mercredi matin, Louis monta au Péraillet. C'était chose convenue entre les fiancés. La visite fut un peu assombrie par le récit de l'accident d'Anselme. Louis dut mettre Irène au courant de la position du jeune garçon, et se trouva peu à son aise quand il expliqua la vraie cause de la colère d'Anselme.

— Je comprends, dit la fiancée, que vous ayez fait cela sans y mettre d'importance, et je ne vous en veux pas ; mais je suis sûre que vous ne le ferez plus jamais. l

— J'aimerais mieux me couper la main droite que de la remettre sur l'épaule de Lina.

— Louis, ne dites donc pas une chose pareille ; vous me faites peur. J'ai besoin, pour mon mari, d'un caractère aimant, doux et paisible. J'espère le trouver en vous, cher ami.

— Je ne sais qu'une chose, Irène ; c'est que je désire vous rendre heureuse, dit-il en la serrant dans ses bras.

Ils allèrent ensuite faire une visite chez Théodore Crot, où on les

reçut avec amitié et force *'va-t'y-va-t'ay* du vieil oncle. Celui-ci venait d'amener une nouvelle paire de bœufs qu'il fit examiner à son neveu, dans une étable où Louis devait mettre sa tête entre les poutres pour pouvoir se tenir debout. Les bœufs lui parurent bien choisis, pour le travail et pour la qualité de la viande ; il en fit compliment à Théodore, que cela rendit tout heureux. — Car c'est une affaire importante dans la vie d'un paysan que l'entrée dans la famille, de ces deux nouveaux membres qui s'appellent *bœufs*. On examine leur caractère, on les peigne, on les brosse, on leur parle même, beaucoup plus qu'aux enfants. Ah ! si les campagnards élevaient leurs enfants aussi bien que leur bétail, il y a longtemps que nous serions un peuple modèle. On enseigne, en effet, aux animaux la propreté, la frugalité, des habitudes d'ordre et de travail. On ne leur permet aucun écart de conduite, aucune désobéissance. Dans un très grand nombre de familles, on laisse les enfants dans la saleté, dans la crasse des mains, des pieds et de la tête. Que de pères qui leur montrent de bonne heure le chemin du cabaret, la glotonnerie, leur tiennent de mauvais propos, jurent devant eux, se disputent avec la mère en leur présence et ne les corrigent qu'avec colère ! Combien de parents dont toute la morale consiste à amasser le plus d'argent possible, et toute la religion à fourrer dans la tête de leurs enfants les réponses d'un catéchisme auquel ils n'ont jamais adhéré par le cœur ! La prière, qu'est-elle pour eux ? Une récitation routinière, hélas ! souvent rien de plus ou pas même cela. — On a fait, avec raison, des sociétés protectrices en faveur des animaux : pourquoi n'en ferait-on pas en faveur d'une meilleure éducation des enfants dans les campagnes, et un peu partout ? Les temps, plus que jamais, nous avertissent. Croit-on peut-être que la démocratie seule soit un levain capable de réveiller, de développer suffisamment le sens moral du peuple ? La démocratie, sans principe chrétien, vivant et actif, développe avant tout l'orgueil de l'homme. Jusqu'à un certain point elle lui donne le sentiment de sa dignité, et à cet égard, elle est un grand bienfait ; mais, arrivée là, il lui faut un correctif puissant pour que le cœur, si incliné au mal, se soumette aux lois éternelles de la charité, de la justice et du respect de son semblable. User de ses droits politiques, profiter d'institutions sociales en harmonie avec les besoins de l'esprit humain et de la liberté, — et ne pas mettre au premier rang des devoirs celui d'élever chrétiennement sa famille, de lui montrer le bon exemple en tout et partout, c'est retomber plus bas que les peuples sujets ou que les peuples esclaves. À ceux-ci, comme à ceux-là, il ne sera demandé que ce qui leur a été confié ; tandis que de nous on exigera bien davantage. Parents, sous les yeux desquels tomberont ces lignes, ne vous contentez pas de les

lire. Pensez, agissez, ne vous découragez pas ; demandez à Dieu la force qui vous soutiendra dans une œuvre aussi excellente.

Nos fiancés se rendirent aussi chez Prosper. D'une gaieté cynique et d'un esprit grossier, le débitant de vin fit à Louis des plaisanteries de mauvais goût, bien capables de lui faire monter le rouge au visage. Irène, causant avec sa tante dans une chambre voisine, n'entendit pas les sots propos de l'oncle. Ce dernier, avec sa vieille moustache ratée et ses petits yeux gris trompeurs, avait l'air d'une bête qui tient du singe et du léopard. Il alla chercher une bouteille pour boire à la santé des fiancés, et se mit incontinent à parler de ce que serait le vin de la prochaine récolte, du prix auquel on pourrait l'acheter, etc. Quand ce sujet fut épuisé, Prosper passa bien vite à un autre qu'il affectionnait, savoir à sa haine de ce qu'il appelait la mômerie.

— Ah ça ! neveu Louis, dit-il, à quoi diable pensais-tu, quand tu as amené tout ce monde l'autre dimanche, sous ton grand foyard ? Tu avais quelque chose de dérangé dans la boule. — À présent que te voilà bientôt le gendre de mon frère Joël et deux fois mon neveu, il ne s'agira pas de te renfiler avec ces chanteurs de cantiques. Nous autres hommes de par ici, nous ne sommes pas partisans de ces sortes de divertissements. Nous aimons bien qu'on chante, sans doute, mais de bonnes et crânes chansons. Et quand c'est fait, on claque des mains, on tape avec les bouteilles vides pour en demander des pleines ; on rit, on cause, on s'amuse royalement. Voilà ce qui nous va, à nous autres. Ça me faisait mal au cœur, l'autre jour, d'entendre chanter ces méthodistes. Comment faisaient-ils, déjà ? Attends voir, si ça me revient :

Tan ! — tan-tan-tan ! — tan-tan-tan ! — tan-tan-tan !

Tan ! —tan-tan-tan ! — tan-tan-tan ! — tan-tan-tan !

Est-ce pas comme ça ? Ah ! c'est que, à ton âge, je savais chanter ! et quand j'allais au catéchisme ! A présent, ma foi, je commence à trembloter, surtout s'il me faut aller un peu plus haut. — Allons, bois. À quand la noce ?

— Dans trois mois, lorsqu'on aura fait les vendanges.

— Bon moment pour se mettre en ménage. Je me réjouis d'aller goûter votre vin nouveau. Tu n'en aurais pas deux ou trois chars à me vendre ?

— On ne sait pas encore ce que sera la récolte ; mais, dans tous les cas, c'est à ma mère qu'il faut vous adresser. Elle est *jouissante*.

— Ta mère n'a jamais tenu à me vendre son vin. A-t-elle peur que je ne la paye pas ? Pourquoi ne lui donnerais-je pas mon argent aussi

bien qu'à un autre, quand même elle est ma soeur? Est-ce qu'elle ne te remettra pas les affaires à gouverner, lorsque tu seras marié?

— Nous n'avons rien décidé à cet égard.

— Il faut décider. C'est une bonne occasion de t'émanciper. Mon frère Joël devrait exiger la chose. Mais enfin, ce sont vos affaires. Voyons, bois. — Dis-moi un peu: quelle est cette jolie fille qui se tenait avec Irène à votre réunion sur le pré? Sacrebille qu'elle est jolie! Nous aurions besoin d'une servante pour le gros du ménage et tenir la pinte quand je n'y suis pas (ma femme est maussade comme un chat borgne); j'aimerais bien avoir cette fille pour aller à la cave et causer avec les gens pendant qu'ils boivent. On m'a dit que c'est la fille du maçon qui demeure au fond de la Clive, près de chez vous; tu dois la connaître.

— Oui, un peu.

— Eh bien, parle-lui voir quand tu en auras l'occasion. Je peux lui promettre un bon gage. Elle n'aurait pas besoin de travailler beaucoup à la campagne; seulement, le dimanche, il faudrait qu'elle fût là du matin au soir et qu'elle veillât même un peu tard. Les autres jours, on se couche de bonne heure. Crois-tu que ça puisse lui convenir?

— Non, je ne le pense pas.

— Et pourquoi donc? c'est une place lucrative que je lui propose.

— Elle ne veut pas se placer, surtout pas dans un cabaret. Elle tient le ménage de son père, qui gagne de l'argent et a besoin de sa fille.

— Eh bien! qu'il la garde. Mais c'est un vrai bijou à croquer. — Voyons, bois. — Tu veux déjà repartir?

— Oui, je pense qu'Irène attend dans la chambre; nous voulons descendre ensemble à la Bassette.

— Tiens-la bien par la taille en bas le sentier, entends-tu? car elle pourrait glisser, tomber lourdement et se faire mal à la poitrine.

Ce dernier propos de l'aimable oncle Prosper fut un rude coup d'aiguillon pour Louis. Il se sentit percé de nouveau dans sa conscience. Mais que dire à un homme pour qui rien n'est sacré et dont tout l'honneur consiste à payer le plus tard possible le vin que chaque jour il débite. Louis, quelque envie qu'il eût de se dégonfler et de lâcher peut-être des paroles plus dures que charitables, se contenta et demeura silencieux. La pensée qu'Irène était de l'autre côté de la porte, servit aussi de préservatif à une scène qu'il valait mieux, en tout cas, ne pas provoquer. Louis se leva de sa place et vint à la chambre voisine. Prosper l'y suivit.

— Ne voulons-nous pas partir, ma chère? dit Louis.

— Oui, mon ami, je suis à vos ordres.

— Ah! reprit vite l'oncle Prosper, voilà une femme qui sait au moins

parler. Elle est aux ordres de son futur et s'y tiendra toute sa vie. Pour cette bonne parole, je veux l'embrasser.

Il était dur à Louis d'entendre claquer les grosses lèvres de Prosper sur la joue fraîche d'Irène, et encore que le crin de sa vilaine moustache devait la piquer comme une brosse à décrotter. Pauvre Louis Cerbier ! cet oncle Prosper le dégoûtait. Déjà l'idée de le voir à son mariage lui était odieuse. Comment faire pour s'en débarrasser ? Lina devant être là comme amie de noce, Prosper se permettrait de tenir devant elle et devant Irène des propos indignes, au moment où l'on s'y attendrait le moins. Ne pas l'inviter, puisqu'il s'invitait lui-même, c'était risquer de l'avoir pour ennemi jusqu'à la fin de ses jours. — Enfin, on a du temps pour réfléchir, conclut-il à part soi pendant cette embrassade.

— Bonjour, mes enfants, dit la tante Prosper. Je n'espère pas pouvoir aller à votre noce. Depuis longtemps je ne sors plus ; mais je serai bien de cœur avec vous.

— Et moi, j'y serai pour deux, en chair et en os, dit Prosper. Moi, j'aime les noces, et j'y vais toujours, quand même on ne m'invite pas. Ça me met en gaieté. Quand on n'a pas d'enfants à élever et que les femmes sont trop vieilles pour en mettre au monde, il faut bien s'amuser un peu si l'on en trouve l'occasion. Au revoir, nos pigeons ! Neveu Louis, à la descente, souviens-toi de ma recommandation. Au bas du grand pré des Liquettes, là, vers la haie, il y a un saut : fais y attention !

— Mais qu'expliques-tu là, vieux bavard que tu es ! dit la tante Prosper. Ta langue est bien toujours la même.

— Oh ! toi, ma pauvre vieille, tu ne peux pas te vanter d'avoir jamais été à mes ordres, comme le sera ma nièce Irène à ceux de son mari. — On frappe à la pinte : oui, je vais ! — Adieu, encore. Neveu, salue ta mère de ma part.

## CHAPITRE XVII



La mère Agathe reçut sa future belle-fille avec de grands transports de tendresse. Elle avait acheté au village, chez le pâtissier qui s'y était établi dernièrement, ce qu'il avait de plus frais et de meilleur. Bien plus, elle imagina qu'Irène et Louis allassent inviter Lina pour goûter avec eux, puisqu'ils voulaient lui faire une visite. Les fiancés se rendirent donc chez Manuel, où ils trouvèrent la porte fermée. Lina était allée au village, porter le café de quatre heures à son père, et au retour elle s'arrêta chez les Renaud, ayant appris que le médecin était venu. Louis proposa d'attendre Lina au jardin, sur le banc où il fut un jour question de la franc-maçonnerie. Hélas ! pour Anselme, il n'était plus question de travailler jamais avec Manuel ; et le grand Louis avait aussi autre chose à faire que de répondre aux problèmes humanitaires proposés par les compagnons de la loge située à l'Orient de \*\*\*.

Ils s'assirent donc sous l'ombrage des frênes, examinant le joli ruisseau, le jardin de Lina, et pouvant de là voir le cerisier sous lequel avait eu lieu le triste événement. Irène profita de cette occasion pour demander à Louis si Anselme était peut-être aimé en secret de Lina, malgré son jeune âge et son état maladif.

— Non, je ne puis le croire, répondit-il ; Lina m'a dit elle-même qu'elle n'a d'amour pour personne.

En ce moment, ils aperçurent Lina de loin et vinrent à sa rencontre, bras-dessus, bras-dessous. Irène quitta son fiancé pour embrasser Lina, qui parut bien contente de la voir chez elle et les engagea vite à entrer. Irène fit l'invitation de la mère Agathe et pria Lina d'être son amie de noce.

— Je veux bien, répondit-elle ; mais n'avez-vous point d'amie plus ancienne que moi, qui puisse être blessée de votre choix ? Au Péraillet, vous avez sans doute plusieurs amies, peut-être des parentes ?

— J'ai des connaissances, mais pas d'amies de cœur comme vous,

Lina ; ainsi, promettez-moi ce que je vous demande.

— En ce cas, je n'ai plus rien à objecter. Je demanderai pourtant à Louis quel sera son ami de noce ?

— Lucien Desbois.

— Va pour Lucien, dit-elle en riant. Il cause peu, et c'est un bien bon ami de mon pauvre Anselme.

— Comment va ce jeune homme ? dit Irène. Louis m'a raconté le triste accident ; cela nous fait bien de la peine à tous deux. Louis sent qu'il a cédé à un mouvement de vivacité regrettable, quoiqu'il n'eût pas la pensée de causer le moindre mal à votre jeune ami.

— Anselme continue à aller mieux, reprit Lina ; il reste tranquille dans son lit. Le médecin espère bien que l'accident ne sera pas mortel, comme on a pu d'abord le craindre ; mais il faut du temps et des ménagements.

— Un autre jour, vous me conduirez vers lui, n'est-ce pas ? Que peut-on lui porter qui lui fasse plaisir ?

— Je ne sais trop ; pour le moment, il prend des boissons calmantes, et des œufs frais dont ils ont assez. Mais votre visite, plus tard, lui sera sans doute agréable.

— Vous venez avec nous, chère Lina ?

— J'irai vous accompagner jusqu'à la maison.

— Ma tante compte sur vous.

— C'est que j'ai déjà *goûté*.

— Venez toujours. Si vous saviez combien je me réjouis de vous avoir pour voisine ! Nous nous verrons tous les jours.

Les trois jeunes gens descendirent par le verger. En arrivant à la maison, ils trouvèrent la mère Agathe donnant quelques poignées de grains à ses deux cochons, auxquels on faisait prendre le frais dans la cour. Elle les grattait sur le dos avec la main, d'une manière affectueuse, passant de l'un à l'autre, afin de ne pas éveiller de jalousie entre eux. Les cochons levaient le nez vers elle de temps en temps, et la remerciaient par un grognement amical.

— Bonjour, ma chère Lina, dit-elle en tendant la main qui venait de caresser les porcs ; vous êtes bien gentille d'être venue. Le café est prêt. Nous allons nous mettre à table. Montez.

— Je suis venue vous féliciter, pour mon père et pour moi. Il y a peu de temps encore, je ne connaissais pas Irène, et j'étais loin de penser que nous deviendrions amies, puis proches voisines.

— Eh bien oui, n'est-ce pas ? Ça s'est tout de suite décidé, et c'est si heureux pour nous tous. Entrez, mes chères. Louis, fais-les donc monter.— Lina, avez-vous vu le garçon des Renaud ? Comment va-t-il ?

— À peu près la même chose.

— Il faudra que j'aïlle le voir demain ; je m'intéresse beaucoup à lui. Le pauvre enfant a bien du malheur.

— Ah ! oui, sans doute. Son épreuve est grande, et celle de sa mère peut-être encore plus.

— Que pourrait-on leur porter ?

— Bien, je crois, pour le moment. — Je vais vous dire adieu, Irène, puisque je ne pourrais manger.

— Comment donc ! vous ne voulez pas goûter avec nous ? dit Agathe.

— J'avais déjà pris du café quand Irène et Louis sont venus chez nous. Merci, madame Cerbier, de votre invitation.

— Attendez-moi ici au moins deux secondes.

La mère Agathe monta l'escalier et revint bientôt avec un plat chargé de bonbons et de petits pains. Elle en offrit à Lina qui refusa d'en prendre, assurant qu'il lui était impossible de manger.

— Emportez au moins quelques petits pains : ils sont encore chauds. Vous en garderez deux pour votre père. Quand il rentrera ce soir de sa journée, ça lui fera plaisir de les trouver avec un verre de vin.

— Merci ; pour mon père, j'en accepterai un.

— Ah ! que : prenez-moi ces trois ; ce n'est pas si pesant à porter.

Agathe les donna elle-même à Lina, qui ne put les refuser.

— C'est donc entendu, dit Irène ; je compte sur vous pour la noce.

— Mais oui, avec plaisir. — Et puis, dit la mère, vous aurez pour compagnon le meilleur parti du village après mon fils. Ça vous portera bonheur. Lucien Desbois parle peu, mais c'est un garçon qui sait manier la soie et le rabot. Si jamais l'idée lui prend de se marier, il sera capable de faire lui-même son lit et la garde-robe de sa femme. Mais il est d'une famille où les garçons se marient tard. Il ne reste plus que lui des Desbois, qui étaient une fois cinq ou six à Chânay. Son père avait près de quarante ans quand il épousa la fille de la Borette, morte en cinquante-quatre. Ce père Desbois était déjà un homme réfléchi et taciturne. — Vous auriez pourtant bien pu prendre avec nous une tasse de café, ma chère Lina. Puisque vous ne voulez pas aujourd'hui, ce sera une autre fois.

Les trois petits pains à la main, Lina remonta le pré, l'esprit chargé de réflexions provoquées par le nouveau langage de la mère Cerbier.

« Il fallait, se dit-elle, que je lui fisse terriblement peur, puisque la voilà maintenant si amicale avec moi. Du reste, c'est bien naturel de sa part. »

Sous un noyer se tenait une pie, cherchant quelque chose à gaspiller. Il y en avait plusieurs à la Bassette ; leur nid était de l'autre côté du Noiron, mais elles visitaient chaque jour le verger de la mère

Agathe. Celle qui se trouvait à vingt pas de Lina dans ce moment, sautait à droite et à gauche, montrant son ventre blanc et relevant sa longue queue noire. Il paraît que la vue de la jeune fille ne l'effraya pas, car elle continua de rôdasser dans le voisinage. Cédant peut-être à un mauvais instinct, Lina lui jeta l'un des trois petits pains qu'elle tenait à la main, celui sans doute qu'elle considérait comme lui étant destiné. La pie le prit dans son bec et s'envola toute fière de sa trouvaille.

Vers les dix heures, Louis accompagnait Irène jusqu'à la sortie du bois noir, heureux d'une si bonne journée, et pourtant l'esprit agité par beaucoup de pensées. L'état d'Anselme le préoccupait sérieusement.

Quinze jours se passèrent ; on arrivait à la mi-août, époque de la fête des montagnes. On se rend alors dans les chalets pour y manger de la crème, pendant que l'herbe est encore fraîche et le soleil pas trop chaud. Le vieux rocher en demi-lune de la Dôle, reçoit de nombreuses visites le second dimanche de ce mois ; on y vient de Genève, de la Franche-Comté, et aussi des villages vaudois situés au-dessous de cette partie du Jura. Là-haut, sur cette croupe arrondie, flambent au lever du soleil les branches de sapin apportées par les visiteurs. L'air est très vif, la rosée d'une fraîcheur de glace. Si le ciel reste pur à l'orient, il vaut la peine d'être venu de si loin ; mais si les Alpes sont voilées de vapeurs opaques, si le brouillard chassé par un vent froid, passe et repasse autour de vous, attaquez vite vos provisions et reprenez le sentier de la descente. Vous reviendrez une autre fois.

Durant une bonne partie de la nuit, Anselme, ne dormant pas, entendit passer devant la maison les pensionnaires de Chânay, qui se rendaient à pied dans la montagne. M. Maurice, joint à l'un des groupes de touristes, causait à haute voix, comme il en avait l'habitude. De nuit, il l'élevait encore davantage.

— Je vous assure, madame, disait-il à une Anglaise qui marchait à côté de lui, que le grand Louis lui a fait un peu la cour ; s'il l'avait épousée, nul n'aurait trouvé la chose extraordinaire ; mais j'avoue qu'il était plus naturel de sa part de s'adresser à sa cousine.

— Oh ! oui, répondit M<sup>me</sup> Howay ; la jeune personne était très jolie, mais bien pauvre.

Anselme entendit ces propos. Il joignit les mains sur son lit et se mit à prier. On lui laissait un lumignon ; mais il n'était plus nécessaire de rester la nuit dans sa chambre.

Qu'elles sont longues pour un malade les heures de solitude dans les ténèbres ! Il faut y avoir passé pour comprendre ce que la souffrance ajoute aux angoisses du cœur et de l'esprit. L'imagination donne un corps aux objets invisibles ; mille fantômes vous assaillent

et grimacent à vos yeux. Ah! Dieu veuille les chasser, rendre l'âme paisible et sereine, le cœur attentif à la voix du Saint-Esprit! Quand le malade reçoit de telles grâces, quand il se tient au pied du Sauveur pour l'écouter, sa couche ne lui paraît plus si dure; son sort est moins à plaindre. Il entend chanter les anges dans le ciel et se prosterne avec eux devant le Seigneur. Bien qu'il se sentit mieux, qu'il pût se lever et déjà se promener autour de la maison, Anselme avait fait son compte de la vie. L'Éternel l'ayant appelé, il avait répondu: me voici. Son amour pour Lina était toujours aussi vif, mais avec quelque chose de plus élevé, de plus pur. Ce bras sur lequel il s'était appuyé dans son retour à la maison, Lina ne l'avait donné jusqu'ici à personne. Comme il était fier de cette préférence, le pauvre enfant! Et pourtant, il n'avait pas tardé à comprendre qu'un autre bras tout puissant lui était indispensable pour le soutenir et le diriger dans la sombre vallée qui déjà s'ouvrait devant lui. Son cœur cherchait Jésus et l'avait trouvé plein d'amour, comme il l'est pour tous ceux qui s'approchent de lui avec confiance. D'autre part, il comprenait sa faiblesse de dix-sept ans, son manque absolu d'expérience de la vie. En voyant ce que Lina avait su faire pour lui dans ses plus mauvais moments, il se disait que c'était une grande illusion de sa part de l'aimer autrement que pour l'aimer. « Qu'eussé-je été pour elle? un enfant, longtemps encore un enfant. Mais l'aimer sans rien demander de plus, je puis le faire, et ce sera mon bonheur jusqu'à la fin. Je suis déjà si heureux que Louis Cerbier ne l'épouse pas! Si Lina avait dû devenir sa femme, j'en serais mort de douleur le jour même. Maintenant, tout est bien pour moi. Il me reste à consoler ma mère. »

Telles étaient les dispositions actuelles du jeune homme.

Le temps demi-chaud de la saison lui fut favorable. Il reprit des forces et un teint légèrement coloré. Au retour de ses petites promenades, il se reposait sur le banc, devant la maison, et lisait. Quand sa mère le pouvait, elle venait s'asseoir à son côté; il passait son bras sous le sien et appuyait la tête sur son épaule, tout en causant. Ils parlaient du père, qui se morfondait à la carrière pour fournir aux besoins de la famille; et des cadets qui allaient à l'école ou étaient placés comme petits domestiques dans les environs. Puis, ils s'entretenaient aussi des promesses relatives à la vie éternelle, où ils se retrouveraient tous.

— Je suis si heureux maintenant, disait-il un jour, de n'être plus tourmenté par le doute ou la crainte.

Dieu est certainement juste et bon dans tout ce qu'il fait; son amour est plus fort que la mort, et plus je mets ma confiance en Jésus, plus je sens que lui seul est le chemin, la vérité et la vie.

*Il est mon fort et mon Sauveur,  
Et, soutenu par sa faveur,  
Je ne crains plus que rien m'offense.*

Ce beau psaume lui venait ainsi à l'esprit et il aimait à en réciter des versets entiers. Sa mère tenait son cœur bien ferme pendant qu'ils causaient ensemble ; puis, quand elle était seule, des ruisseaux de larmes s'échappaient de ses yeux.

Au commencement de septembre, il y eut une foire avec marché de bétail dans une ville des bords du lac. Selon leur habitude, les montagnards y descendirent en grand nombre. Beaucoup d'entre eux n'y avaient rien à faire ; d'autres y conduisaient leurs bœufs, leurs chevaux. Théodore Crot profita de la circonstance pour amener un grand char de fascines sèches, déjà vendues à un citadin. Joël son frère attela Mouton, chargé de descendre un moule de sapin promis au boulanger. Comme il était parti un peu tard, il ne ménagea pas les *sacrebille* en route, ni les piquées d'aiguillon sur les flancs du vieux serviteur patient. Ayant les couturières pour son trousseau, Irène ne quittait pas la maison. — Prosper, qui allait régler un compte avec le procureur, pour éviter de nouveaux frais ou des saisies, détala du Péraillet l'un des premiers. Un long cigare à la bouche, sa moustache tondu par le milieu, le chapeau enfoncé sur la tête et un gros bâton de houx vert à la main, il passait près de la maison de Manuel, déjà vers les huit heures du matin. L'idée lui vint de faire lui-même sa commission à Lina, pour voir si le grand Louis lui avait bien dit la vérité. Il monta donc les trois ou quatre marches d'escalier et frappa deux coups à la porte avec la poignée de son gourdin. Lina ouvrit.

— Ah ! bonjour, dit-il, c'est justement à vous que j'en veux, ma brave fille. Votre père est-il là ?

Un peu surprise, pour ne pas dire effrayée à cette question faite par un homme d'aussi mauvaise mine, Lina répondit :

— Il est ici tout près.

Manuel travaillait à son gravier dans le ravin, mais passablement plus haut.

— Faut-il l'appeler ? dit-elle encore.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Je venais vous demander s'il est vrai que vous cherchiez une place dans une bonne maison. J'ai besoin d'une domestique de confiance, pour aller à la cave et servir le monde à la pinte quand je n'y suis pas ; si cela peut vous convenir, je vous donnerai un bon gage et des avantages.

— On vous a mal informé, répondit simplement Lina ; il s'agit sans doute d'une autre personne.

— Vous ne seriez donc pas disposée à venir chez moi ? Je vous assure qu'on y est pourtant très bien.

— C'est fort possible, mais je vous répète qu'on vous a mal informé.

— Quel dommage qu'une jolie fille comme vous reste là toute seule !

— Peut-être : attendez un instant ; je vais appeler mon père ; vous pourrez alors causer avec lui.

— Inutile, ma chère enfant. Puisque vous n'acceptez pas, c'est tout dit. Je vous salue.

Prosper reprit son chemin. À Chânay, il but quartette ; à Nattavaux, encore quartette, si bien qu'en arrivant à la foire il avait déjà passablement soif. Il paya le plus pressant de ce que réclamait le procureur, demanda un sursis pour le reste, cautionna deux individus pour une somme de cinq cents francs à la banque, et se fit cautionner par eux pour une valeur à peu près égale, dîna, but quelques bouteilles, causa du tiers et du quart, se moqua en plein cabaret de ceux qui avaient assisté à la réunion tenue par le pasteur Tracier, et fit bien rire son monde en contrefaisant le chant des cantiques. Prosper était connu pour un bouffon cynique, surtout pour un mauvais payeur. Pas un de ceux qu'il faisait rire de si bon cœur, ne lui aurait confié une brantée de vin à crédit ; et, malgré cela, ils prenaient plaisir à l'entendre. Les hommes ont parfois si peu de dignité ! Au lieu de dire à Prosper qu'il faisait honte à sa famille en tenant de tels propos, certains individus lui trouvaient de l'esprit et choquaient volontiers leur verre avec lui. Ô conscience humaine ! où es-tu ? pourquoi restes-tu cachée, quand ton plus simple devoir est de te montrer et d'élever haut la voix ?

Vers les cinq heures du soir, Prosper Crot reprit le chemin de la montagne, seul, comme il était venu. On pouvait, ce jour-là, rencontrer six hommes ivres sur un espace de chemin assez court. Je les ai comptés moi-même, et quelques-uns étaient dans la force de l'âge. Prosper but de nouveau quartette à Nattavaux et à Chânay. En passant près de la maison du ravin, il s'arrêta, s'appuya sur son bâton et cria un formidable « Adieu ! » qui fut emporté par les eaux de la Clive, sans que la porte s'ouvrît. Comme il était nuit noire, Manuel et sa fille faisaient peut-être leur culte du soir.

Prosper se remit à marcher. Bientôt ses idées se brouillèrent dans son cerveau échauffé par le vin et la causerie. Il bataillait avec lui-même, disant des absurdités et cherchant à reconnaître l'endroit où il se trouvait.

— T'enlève seulement, dit-il, si ne voilà pas le grand foyard du neveu Louis, justement là où ils ont chanté : Ta — tatata ! — tatata ! — tatata !

Et comme il n'en pouvait plus de fatigue, de sommeil et de déran-

gement nerveux, il eut l'idée de se coucher un moment sous l'arbre en question. Déjà les feuilles du hêtre avaient changé de couleur ; de vertes, elles devenaient pourpres et dorées. Les hulottes qui s'y tenaient cachées abaissèrent leurs grands yeux ronds, d'un noir livide, sur l'homme qui s'étendait là, dans le gazon moussu. Elles purent le voir mettre son chapeau sur le visage, et l'écoutèrent sans doute ronfler profondément.

Le lendemain matin, on cherchait partout Prosper Crot, le long du chemin. Averti l'un des premiers par Joël, Louis Cerbier vint au village, où on lui dit qu'on avait vu son oncle, vers les sept heures, partant seul pour remonter au Péraillet.—M. Maurice, qui se promenait au-dessus du ravin, aperçut de loin quelque chose d'étrange sous le hêtre au grand dôme. Il alla Voir. C'était bien Prosper Crot, dormant toujours, le chapeau sur la face, mais d'un sommeil dont nul ne sort ici-bas. Pour l'assister dans ses derniers moments, il avait eu les oiseaux dont les cris lugubres ne réveillèrent ni sa tête alourdie par les excès du vin, ni sa conscience cautérisée par le feu de la moquerie et de l'impiété.

## CHAPITRE XVIII



a mort si prompt de Prosper Crot fut attribuée bien plus à une apoplexie ordinaire qu'aux excès de vin auxquels il se livrait, ou qu'à une excitation des nerfs du cerveau. Ceux qui ne le connaissaient pas de très près le plainrent de s'être trouvé seul en chemin, de nuit, privé de tout secours. Mais les personnes qui savaient ce qu'étaient sa vie et ses principes, purent avoir l'idée d'un jugement de Dieu à l'égard de ce pauvre malheureux. Sa conscience lui avait dit sans doute bien des fois que le vrai sage est celui qui ne vit point selon le conseil des méchants, qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, ne s'assied point au banc des moqueurs, mais prend son plaisir en la loi de l'Éternel. Il repoussa tous ces avertissements, préférant se juger indigne lui-même d'une vie honorable et pieuse.

Aujourd'hui, dans tous les rangs de la société, les moqueurs sont nombreux. Il est probable qu'il y en eut toujours beaucoup dans le monde ; mais, en notre temps, on dirait qu'ils ont quelque chose de plus distingué qu'autrefois. Ces hommes ont l'air de regretter la foi qui s'en est allée ; mais peut-être qu'au fond ils sont bien aisés de n'en avoir plus du tout. Depuis longtemps ils ont dit : « Rompons ces liens, et jetons loin de nous ces chaînes. » Vermisseaux d'un jour, ils viennent s'asseoir en face des vérités éternelles de l'Évangile et ont le triste courage de leur dire : « Vous êtes trop vieilles, trop simples pour nous. Nous voulons que tout se prouve, raison en main. Votre temps a fini. Passez, et que le siècle nous apporte de meilleures choses : nous sommes de la race des dieux. »

Au Pérailet, la mort du pintier Prosper fit pourtant réfléchir bien des personnes. « Il a fait une triste fin, disait-on ; mais avouez qu'il l'a bien cherchée. » Malgré cela, nul ne l'avait averti. Au contraire, ceux qui le blâmaient le plus fortement, étaient peut-être d'anciens habitués de sa chambre à boire. Sa succession fut vite réglée ; depuis longtemps,

le plus jeune des trois frères Crot avait dépensé sa part du bien paternel. Heureusement il n'avait pas vendu le terrain de sa femme ; celle-ci, restant veuve, se trouva dans une meilleure position que du vivant de son mari.

Ce deuil de famille ne retarda pas le mariage de Louis Cerbier. La mère Agathe commençait à trouver que toutes ces courses au Péraillet nuisaient aux occupations de la campagne. Louis travaillait moins, cela ne lui plaisait pas. Donc, elle pressa elle-même les temps. La noce fut fixée au dernier vendredi de septembre, et, vu les circonstances générales de la famille, on ne ferait à cette occasion que très peu de bruit. C'était aussi une manière de dépenser moins. Anselme fut assez bien pendant quinze jours pour s'occuper un peu au jardin. Il alla même deux ou trois fois à la carrière de tuf, porter le dîner de son père. Mais il n'y restait pas longtemps ; l'air y était humide ; dès que le soleil n'y arrivait plus, on se sentait saisi par le froid. En cet endroit, l'enfoncement du ravin était considérable, plus sombre que dans la partie inférieure. Un petit canal amenait l'eau de la Clive contre les palettes d'une roue de bois et mettait ainsi en mouvement de va et vient une lame d'acier horizontale, qui taillait le tuf avec une assez grande rapidité. Le mécanisme était d'une simplicité toute primitive. Renaud avait là une cabane en branches, pour s'y réfugier en cas de mauvais temps. Un peu plus bas se trouvait le bois de Lucien, dans lequel des milliers de jeunes frênes avaient poussé, depuis que les vieux étaient coupés. — Lorsque Renaud aurait terminé l'exploitation des tufs, il voulait essayer celle des blocs erratiques ; mais, pour cela, il lui fallait de tout autres outils, et surtout l'aide d'un ouvrier fort et actif. Le granit se refend bien, quand on a fait des entailles rapprochées, où l'on force des coins de fer. On finira par ne plus laisser dans nos contrées un seul de ces témoins des âges reculés. À la campagne, comme ailleurs, il faut faire son deuil de beaucoup de choses. — Anselme s'était réjoui d'entreprendre avec son père un très grand bloc situé dans les champs du plateau ; ils auraient pu y travailler une année entière et y gagner quelque argent. Vain projet maintenant abandonné avec tant d'autres !

En descendant le long de la Clive pour retourner à la maison, il s'arrêta plus d'une fois sous le cerisier de Lina. Cet endroit était devenu pour lui un lieu de recueillement devant Dieu, et aussi, hélas ! devant ses propres pensées, quand elles cherchaient à se poser en face de celles du Souverain Maître de la vie. Ce fut là que, pour la première fois, il se sentit frappé à mort. Un jour, il y éprouva de terribles regrets. De nouveau, son âme se révolta contre la dispensation mystérieuse d'un Dieu dont les voies sont incompréhensibles.

— « Je n'avais pas demandé à naître, se disait-il ; pourquoi donc ne m'appeler à l'existence que pour me la reprendre, quand j'ai tant de sujets d'y tenir ? qu'ai-je fait pour être traité de cette manière ? Prosper Crot a vécu cinquante ans, faisant le mal et se moquant de tout ce qu'il y a de plus sacré ; et moi, je meurs à l'entrée de la force et de la jeunesse ! Est-ce donc un crime d'avoir aimé Lina ! Et ma pauvre mère ! pourquoi lui faire chaque jour tremper son pain dans les pleurs ? »

Dans son angoisse, il avait prononcé quelques mots à haute voix. Assis sur l'herbe au bord de l'eau, il n'avait pas entendu Lucien venant par derrière, dans un sentier longeant le banc des graviers. Ce dernier s'approcha de lui. Anselme ressauta de frayeur, lorsque Lucien lui demanda ce qu'il faisait là tout seul.

— Je pense à ma sévère destinée, répondit-il. Expliquez-moi, si vous le pouvez, pourquoi je descends rapidement vers la tombe, pendant que tant d'autres marchent et vivent selon le regard de leurs yeux. Suis-je un plus grand pécheur que tel ou tel garçon de mon âge, pour que Dieu me châtie comme il le fait ?

— Non, sûrement pas. Je pense même que tu t'es conduit jusqu'ici mieux que beaucoup d'autres, et que si Dieu te rend la santé, tu le serviras d'un cœur fidèle. Mais, mon cher Anselme, sais-tu ce qui peut arriver demain à ceux dont tu envies le sort aujourd'hui ! Me voilà, par exemple, fort et bien portant ; dans huit jours peut-être, on viendra te dire : Lucien Desbois est mort. Mais surtout, sais-tu ce qui suivra dans la vie à venir, pour ceux à la place desquels tu voudrais être ici-bas ? Crois-tu véritablement à une autre existence, où tout sera bonheur et sainteté ? Si tu y crois, déjà tu la possèdes. Si tu n'y crois pas, si tu es sans espoir à cet égard, tu es alors digne de la plus grande compassion. Dans ce moment-ci, dis-moi ce que tu penses de Jésus-Christ, de sa vie et de sa mort ?

— Je ne pensais pas à lui.

— Et crois-tu que lui pense à toi ?

— Je n'en sais rien.

— Anselme, lève-toi et viens-t'en chez vous avec moi. Je retourne au village. Donne-moi la main.

Pauvre main blanche aux doigts effilés, placée dans la main ferme et brune d'un frère aîné mieux partagé en ce monde !

Comme ils passaient à côté de la maison du ravin, ils regardèrent tous les deux si Lina était là, pour lui dire bonjour ; mais la porte fermée et les contrevents crochés leur prouvaient que la jeune fille était absente en ce moment.

— Je me demande ce qu'elle deviendra quand je serai mort, dit

Anselme.

— Elle mourra aussi un jour, reprit gravement Lucien.

Jusqu'ici, Anselme ne s'était vraiment pas représenté que Lina dût mourir.

— Ah ! mon Dieu, dit-il, elle aussi ! et peut-être dans sa jeunesse, comme moi !

— C'est possible ; nul ne sait l'heure où il sera appelé.

— Enfin, c'est déjà bien heureux qu'elle ne puisse pas devenir la femme de Louis Cerbier.

— Il en aura une bonne et aimable.

— Oui, mais il n'y en aura jamais point comme Lina.

— Je crois, mon cher ami, qu'elle serait peinée de t'entendre parler ainsi ; son affection pour toi est plus pure que la tienne pour elle.

— Sans doute, reprit-il avec une amère ironie, elle ne m'aime pas !

— Elle t'aime beaucoup, j'en suis sûr, et tu es un ingrat de ne pas le reconnaître. Souviens-toi de ce qu'elle a été pour toi pendant que tu étais si mal.

— Ah Jaah ! ce qu'elle a fait pour moi, elle l'aurait fait pour un autre.

— Pour Louis Cerbier, penses-tu ?

— Non, mais pour vous.

— Est-ce que, demanda Lucien en s'arrêtant net et prenant le bras d'Anselme dans sa main vigoureuse, est-ce que tu serais aussi jaloux de moi ?

— Je le suis de n'importe qui ; et si vous étiez un garçon pauvre, je serais jaloux de vous bien davantage.

— Anselme, tu n'es pas bon aujourd'hui ; je suis forcé de te le dire.

— Oh ! il vous est facile, à vous, d'être bon ! vous qui allez à noce avec Lina après demain et qui serez avec elle toute la journée.

— Si tu pouvais y aller à ma place, je ne demanderais pas mieux, sois-en bien convaincu. Dieu veuille te calmer et te guérir !

Ils étaient arrivés devant l'habitation des Renaud. Lucien continua son chemin, sans attendre la réponse d'Anselme. Celui-ci s'enferma dans sa chambre, où il eut un accès de pleurs amers. La nuit, pour lui, fut mauvaise ; il ne put s'endormir que vers le matin et dut rester une partie du jour au lit. Dans l'après-midi, Lina vint s'informer de ses nouvelles. En passant au village, elle avait rencontré Lucien qui lui dit quelques mots de la tristesse du pauvre garçon. À l'air plus sérieux de Lina, Anselme comprit qu'elle savait une partie de ce qui s'était passé la veille.

— Vous avez vu Lucien ? lui demanda-t-il ?

— Oui...

— J'enverrai un de mes frères le prier de venir un moment ce soir.

— Que veux-tu lui dire ?

— Pas grand'chose ; lui demander de me pardonner mes mauvaises paroles d'hier. Aujourd'hui, cela me fait plaisir que ce soit lui qui vous accompagne à cette noce. Hier, j'étais horriblement jaloux de son bonheur. Il vous faut aussi me le pardonner.

— Mon pauvre Anselme, je n'ai rien à te pardonner à cet égard. Je vais avec Lucien, parce que cela est ainsi arrangé, comme je serais allée avec tout autre, avec toi, par exemple, si tu avais été bien portant et plus âgé. Que veux-tu que ça fasse à Lucien de venir avec moi, et à moi d'aller avec lui ? C'est un service que nous rendons aux époux, voilà tout.

— Ah ! pour moi, ce n'aurait pas été une chose indifférente. Mais oui, vous avez bien raison tous les deux : je suis un ingrat envers Dieu et envers vous.

— Tâche d'aimer ton Sauveur plus que les créatures, Anselme. Il a donné sa vie pour toi, sans que personne lui ait demandé un tel sacrifice.

— Oui, je suis un misérable de l'oublier, comme je le fais si souvent. — Me permettrez-vous, demain, d'aller vous voir dans vos habits d'amie de noce ?

— Certainement, pourquoi pas ? Tu n'as qu'à venir me dire bonjour quand Lucien sera là avec la mère Agathe.

— Je vous remercie ; j'irai, — si je le puis, toutefois, car je dois m'attendre à partir d'un jour à l'autre.

— A demain donc, Anselme, et dors bien cette nuit.

Dans la soirée, Lucien demandé ne manqua pas d'arriver chez les Renaud. Il monta vers Anselme qui était déjà couché.

— Fermez la porte à clef, s'il vous plait, dit ce dernier.

Puis, tendant la main à Lucien :

— Pardonnez-moi ce que je vous ai dit hier, fit-il en le regardant d'un oeil paisible.

— Mon cher ami, c'est oublié. Si tu pouvais seulement ne pas te révolter contre Dieu, qui est le maître de toute vie !

— Je tâcherai de me tenir aux pieds du Sauveur, comme faisait Marie, qui l'aimait tant. — Lucien, je n'ose pas demander à ma mère de prier avec moi, ça la bouleverse. Et je ne puis non plus demander à Lina de le faire. Je me sens parfois si seul à lutter contre le mal ! si vous veniez prier avec moi de temps en temps, vous me seriez en grand secours.

— Je veux bien, dit Lucien de sa voix grave. Puis, se mettant à genoux devant le lit du malade, le frère aîné, dans toute la force de la vie, pria pour le jeune frère dont le détachement du monde avançait à

grands pas. Il se plaça lui-même comme au bord de la tombe qui l'engloutirait à son tour, un peu plus tôt ou un peu plus tard que d'autres. Regardant à Jésus, Vie éternelle et souverain Pasteur des âmes, il lui remit avec confiance le sort final d'Anselme et le sien propre. Sa prière fut courte, mais ferme, soutenue, comme partant d'un cœur que l'Esprit de Dieu a touché.

Il se releva, serra la main d'Anselme et s'en retourna chez lui. Dans la nuit, la mère ayant cru entendre parler dans la chambre vint nu-pieds jusque vers la porte et écouta. Ne dormant pas, Anselme récitait à haute voix un psaume :

*Mais pourquoi, mon âme, encore  
T'abattre avec tant d'effroi!  
Espère au Dieu que j'adore;  
Il sera loué de moi.  
Un regard en sa faveur  
Me dit qu'il est mon Sauveur;  
Et c'est aussi lui, mon âme,  
Qu'en tous mes maux je réclame.*

Lisette joignit les mains, et, sans faire de bruit, regagna sa couche où l'angoisse et l'insomnie la visitaient bien souvent.

Le lendemain, vers les onze heures, assis sur un tronc de sapin, Anselme attendait le char qui devait amener au Péraillet les amis de noce et la mère Cerbier; Louis était parti plus tôt qu'eux. Bientôt Agathe monta par le pré et rejoignit Anselme au bord du chemin. Comme lui, elle s'assit sur la tige résineuse, La robe de soie rougeâtre et le grand bonnet blanc surmonté du vaste chapeau de paille, ne rajeunissaient pas la figure ingrate de la vieille femme. Depuis deux jours enrhumée du cerveau, elle éternuait à tout instant d'une manière criarde, comme font les méchantes poules qui cherchent à imiter le chant du coq. En disant cela, nous ne lui infligeons aucun blâme. Elle était ainsi faite; pourquoi ne le dirions-nous pas? Impossible de ne pas le voir.

Lina arriva bientôt, dans une toilette simple, mais de bon goût, qui s'alliait fort bien avec sa figure et sa modeste position. En la voyant si belle et si fraîche, Anselme rougit de plaisir. Il lui offrit toutes les fleurs de ses quatre géraniums et la dernière de ses roses remontantes. Arrangé par Lisette Renaud, le bouquet était charmant. Lina fut très émue en le recevant. Lucien arriva, vêtu de noir, toujours grave selon sa coutume et sans les moindres fleurs à offrir. Il n'y avait pas pensé; la vieille Françoise ne songeait point à de pareilles choses.

— Adieu, Anselme, dit Lina en montant sur le char à côté d'Agathe, sur le second banc ; tu seras sage aujourd'hui, entends-tu ?

— Oui ; Dieu vous accompagne ! Portez tous mes vœux aux époux, mère Cerbier.

— Merci, mon brave garçon. — Il n'en a pas pour un mois, dit-elle en se tournant du côté de Lina qui venait d'essuyer une larme ; ah ! oui, il sera bien heureux d'être mort. Avez-vous vu comme sa main tremblait en vous offrant le bouquet ?

Lucien entendit ce propos, mais ne se retourna pas. Il pensait que les gens dont le cœur est si dur, n'en sont peut-être pas responsables. D'ailleurs, en disant cela, Agathe avait pu exprimer une pensée de sympathie affectueuse à sa manière, bien que dans son esprit la mort ne fût pour Anselme que la cessation d'une vie languissante et malheureuse.

Le mariage eut lieu au Péraillet même, après un dîner offert aux parents et aux voisins, chez Joël Crot. À cause de la récente mort de Prosper, on fut un peu sérieux. Irène était une belle épouse, malgré l'irrégularité de ses traits. Lina fit l'admiration de tous.

Comme à l'ordinaire, Lucien causa peu et ne courtoisa personne. — Le soir, les époux étant partis pour un voyage de noce, il y eut un repas à la Bassette où furent invités les Renaud, M. Maurice, et quelques autres connaissances de Louis. Lucien fut chargé de faire les honneurs de la table. Lina aidait aussi à servir. Théodore Crot ne ménagea pas ses va-t'y-va-t'ay à la compagnie, notamment à M. Maurice, que cette manière de saluer amusa beaucoup et qu'il trouva très naturelle dans la bouche du paysan, dès que Lucien lui en eut fait la traduction. À neuf heures, tout ce monde était parti. Seule dans la maison avec une femme de cuisine, la mère Cerbier soignait les restes du souper.

## CHAPITRE XIX



Avant de se mettre en voyage, Irène avait prié sa belle-mère de porter quelques friandises de sa part à Anselme, puisqu'elle ne pouvait le faire elle-même. Divers empêchements ne lui avaient pas permis de venir le voir. Elle ne descendit qu'une seule fois à la Bassette, depuis ses fiançailles. Ainsi, le jeune malade ne la connaissait pas autrement que pour l'avoir vue à distance, le jour de la réunion religieuse sous le foyard.

La mère Agathe prépara donc une assiette de gâteaux, de pâté et de viandes pour Anselme. Le lendemain, vers les dix heures du matin, elle l'apporta chez les Renaud. Anselme n'était pas encore levé ; ce fut sa mère qui la reçut d'abord. Les deux femmes causèrent un moment, soit du mariage qui venait d'avoir lieu, soit du pauvre garçon dont la maladie paraissait toucher à son dernier terme.

— N'avez-vous donc plus d'espoir, Lisette ? dit la rude femme à la mère affligée.

— Non ; nous voyons bien que Dieu va nous reprendre ce cher enfant. Notre grande consolation est de le sentir maintenant en paix, désireux même par moment d'aller vers le Sauveur le plus tôt possible.

— Est-ce qu'il souffre beaucoup ?

— Quand il a des angoisses, oui ; la sueur lui monte alors au visage, et il n'a aucune bonne place dans son lit. Mais, à l'ordinaire, il souffre peu. Son état est comme le dépérissement d'une jeune plante, qui se flétrit et se penche vers la terre.

— Ah ! mon Dieu ! que ça doit être pénible pour vous de le voir ainsi ! Les médecins n'y ont donc rien pu ?

— Hélas, non.

— Voilà, s'il avait eu trois ou quatre ans de plus, vous auriez pu essayer de le marier avec Lina de Manuel. Il aurait au moins été heureux pendant quelque temps. Je crois que cette passion qu'il a

pour elle, lui fait bien du mal ; ça lui a brûlé le sang trop jeune. Ce que j'en dis n'est pas pour le blâmer, Dieu m'en préserve ! c'est seulement pour expliquer ce qui a pu comme ça tourmenter votre fils.

— C'est bien possible ! Mais il était déjà malade il y a deux ans ; jamais il n'a été fort.

— Il est pourtant si grand, si développé pour son âge.

— C'est peut-être ce qui l'a fatigué. Ah ! voisine Agathe, Dieu vous préserve de passer par une semblable épreuve de mère ! Et pourtant, au point de vie spirituelle où est arrivé mon enfant, je ne me sens presque plus la force de le retenir ici-bas. Son âme est déjà au ciel, bien souvent. Voulez-vous le voir ? ce sera peut-être la dernière fois.

— Oui, je veux bien, mais seulement une minute, pour ne pas le fatiguer. J'ai assez vu hier, au bord du chemin, qu'il est très faible. Il avait presque de la peine à tendre à Lina le joli bouquet qu'il lui apportait.

Lisette Benaud essuya ses larmes et monta l'escalier avec Agathe. Elle entr'ouvrit doucement la porte, en disant :

— Anselme, la voisine de la Bassette t'apporte ceci de la part de sa belle-fille ; veux-tu qu'elle te dise un petit bonjour ?

— Oui, sans doute. Bonjour, madame Cerbier, dit-il en tendant la main. Vous remercieriez votre belle-fille ; elle est bien bonne d'avoir pensé à moi. J'ai beaucoup prié pour elle et pour votre fils hier au soir. Dieu veuille les rendre heureux.

— Oui, mon brave enfant. Et comment te sens-tu ? Un peu mieux, n'est-ce pas ? Il ne te faut pas perdre courage. Quand on est jeune comme toi, la santé reprend vite le dessus. C'est bien affreux, n'est-ce pas, d'être si longtemps malade ? Oui, ça ira mieux dans quelques jours ; oui, oui, tu verras que ça ira mieux.

Anselme regarda sa mère d'un air doux et paisible, mais ne répondit pas d'abord au discours mensonger de la mère Agathe. Il parut ensuite vouloir faire un effort sur lui-même.

— Madame Cerbier, dit-il, en se soulevant sur son lit, pourquoi me parler ainsi ? Vous ne croyez pas ce que vous me dites. Quand on est, comme je le suis, aux portes de l'éternité, on a besoin d'autre chose que d'un vain espoir de guérison. Mais vous avez pensé me faire plaisir en me disant que je serai mieux dans peu de jours, et je vous en remercie. Il est possible, en effet, que je sois mieux, si le temps continue à être aussi beau ; mais l'hiver ne me trouvera plus ici. Est-ce que les pigeons *passent* ?

— Je ne pourrais pas te le dire. Il est vrai que je n'ai pas eu le temps de regarder en l'air tous ces jours. Mais il y a un troupeau de pies autour de chez nous. Quand Louis sera de retour, je lui dirai de les tuer

à coups de fusil. Je n'aime pas ces oiseaux par là. Adieu, mon brave garçon. Crois-moi, ne perds pas courage ; tu verras que ça ira mieux.

Les deux femmes sortirent. Lisette Renaud vint accompagner Agathe jusqu'au chemin.

— Comment le trouvez-vous ? dit-elle en la quittant.

— Hélas, oui, ce n'est plus qu'un *esquelette*. C'est encore plus frappant de le voir dans son lit. Il faut bien prendre les précautions nécessaires, à cause de vos autres enfants. Ces maladies-là se *ramassent*, vers la fin. Le bon Dieu vous soutienne, ma pauvre Lisette.

Dans l'après-midi du même jour, M. Maurice vint faire une visite à l'Anselme. Il arrivait ainsi de temps en temps et racontait ce qui se passait au village. Sans occupation, le vieux garçon se tenait au courant de mille choses que d'autres négligeaient ou ignoraient. Sa conversation rapide, à voix haute, fatiguait vite Anselme ; aussi Lisette Renaud cherchait-elle à garder en bas l'étranger, dont le cœur était pourtant bon et sympathique. On le fit monter un instant auprès du malade.

— Eh bien, dit M. Maurice en entrant, comment sommes-nous aujourd'hui ? un brin mieux, j'espère.

— Vous me voyez, monsieur, il n'y a pas de changement en bien.

— Prendre patience, prendre patience ! ne pas se désespérer. Et puis, après tout, mon cher, quand on s'en va jeune, on est bien heureux. On n'a pas connu les amertumes de la vie, tous les ennuis, toutes les déceptions dont elle est pleine par-dessus bord. Moi, j'aurais voulu mourir jeune. Puisque ça n'a pas eu lieu, il faut en prendre son parti. On n'aime plus guère la vie, quand on en a dépassé le milieu ; on sent que la maison branle ; les poutres craquent, la machine ne va plus bien. Ce diable de souper où j'ai été hier au soir m'a dérangé l'estomac, ce n'est plus dans mes habitudes de boire autant, et de manger une heure durant. J'ai pris aujourd'hui cinq grandes tasses de camomille ; malgré ce déluge de décoction, l'embarras subsiste encore. — À quelle heure vous êtes-vous levé ?

— À midi.

— Le temps est charmant ; je suis venu par en haut dans le ravin. Votre père a, ces jours-ci, quelques belles cadettes de mur ; la scie a bien marché. Mais les bois commencent à devenir jaunes. Quand le soleil donne dessus, c'est brillant comme un tapis de toutes couleurs. La rivière n'est pas grande.

— Est-ce que les pigeons *passent* ?

— Non. C'en est tout plein dans le bois de foyard. Il y a beaucoup de faïnes cette année. Les compagnons s'en gobergent en vrais gloutons. À tout moment, on est surpris par un flouflou ! et voilà deux,

quatre, six ramiers qui, battant de l'aile, prennent la volée.

— L'épouse était-elle bien belle hier au soir ?

— Je n'ai fait que l'entrevoir, comme elle partait avec le grand Louis, son mari. Oui, par-derrière, elle a presque meilleure façon que Lina ; mais par-devant, votre serviteur ! Malgré cette infériorité relative, madame Louis me plaît. Elle a un air doux et sensible qui fait plaisir. Je crois qu'elle sera une vraiment bonne femme.

— J'espère que son mari la rendra heureuse.

— Ma foi, moi aussi. Au revoir, garçon ; à un autre jour ! Je suis à vos ordres pour passer la nuit avec vous, ne l'oubliez pas. Si vous avez besoin d'une personne dans votre chambre, je suis l'homme. En attendant, tenez-vous ferme le moral : il n'y a que ça qui soutienne.

Anselme ne répondit pas, mais il posa une main sur sa Bible, souleva le livre et le montra à M. Maurice.

— Oui, bien, très bien, mon garçon. L'Évangile, la morale de l'Évangile, il n'y a rien au-dessus. On enseigne la même chose dans les églises de mon pays, avec quelques petites variantes qui ne sont que pour la forme.

Le lendemain était un dimanche. En venant du culte public, Manuel et sa fille entrèrent chez les Renaud. Un peu mieux que la veille, Anselme était descendu. Comme toujours, cette visite amicale lui fit plaisir. Il écoutait d'un air très attentif ce que Manuel lui racontait de la prédication qu'il avait entendue au temple. Le pasteur avait parlé sur l'angoisse de Jésus en Gethsémané, et sur la nécessité, pour tout chrétien, d'accepter la croix et de suivre le Seigneur aussi bien dans la souffrance et l'humiliation, que dans la joie et la gloire.

Ils parlèrent aussi des époux en voyage.

— Je leur ai conseillé, dit Manuel, de s'arrêter à Berne aujourd'hui et d'assister au culte de l'église française indépendante de cette ville. Je connais des ouvriers maçons qui suivaient ces réunions et en étaient bien édifiés.

— Louis Cerbier a sans doute renoncé à son idée de devenir franc-maçon, dit Anselme avec un léger sourire. Il n'a plus besoin d'autre société secrète que celle de sa femme.

— Ah ! reprit Manuel, nous ne savons pas. Il se pourrait fort bien qu'il s'en passât la fantaisie. Je sais que des garçons de Chânavé l'engagent à faire comme eux, qui sont membres de la loge.

— Quand on a le bonheur de connaître l'Évangile, dans lequel tous nos devoirs envers Dieu et le prochain sont renfermés, dit Anselme, et où se trouvent les seules vraies consolations, je ne comprends pas qu'on puisse éprouver le besoin de se lier avec des inconnus et d'en recevoir peut-être des ordres, uniquement parce qu'ils sont censés

partager certaines idées, que nous sommes censés avoir aussi. S'il s'agissait avant tout de se procurer du pain, de s'en assurer dans un autre pays par des contributions volontaires, je comprendrais qu'un chrétien devînt franc-maçon. Société pour société, celle-là vaut une autre. Mais si c'est un simple besoin de l'esprit ou la curiosité qui l'y pousse, je crois que, plus tard, il en aura du regret.

— Tu as parfaitement raison, ajouta Manuel, étonné de la fermeté de jugement du jeune homme. Ce que tu dis arriva à mon père. Quand l'âge sérieux de la vie vint pour lui et qu'il examina de plus près la vérité chrétienne, il n'alla plus à la loge. J'ai ouï dire à l'un de mes anciens patrons, que des hommes pauvres ont parfois trouvé une position aisée, même fait un riche mariage, uniquement parce qu'ils étaient membres d'une loge maçonnique et avaient un grade élevé dans cet ordre.

— C'est égal, dit encore Anselme ; de tels principes attaquent l'esprit de l'Évangile, du moment qu'ils mettent le père de famille sous un joug qu'il ne peut décharger au milieu des siens. J'ai beaucoup réfléchi à cela depuis qu'il en fut question dans votre jardin, un certain dimanche. Si je ne revois pas Louis Cerbier, dites-le-lui de ma part.

— Je crains que nous ne te fassions trop causer, dit Lina ; nous allons te laisser pour aujourd'hui. Tu es un peu mieux ; il ne faut pas te fatiguer.

— Dans ce moment, je me sens assez bien ; du reste, votre visite me soulage toujours. Avez-vous vu Lucien au culte ?

— Oui, il viendra te voir un moment dans la soirée.

— Lui aussi me fait du bien ; c'est un homme dont j'aurais voulu être l'ami, si j'avais dû vivre encore longtemps.

— Mais Lucien t'aime beaucoup ; il s'est vraiment attaché à toi.

— Oui, oui ; ce n'est pas encore, de mon côté, tout ce que j'aurais voulu être pour lui. Comprenez, Lina, qu'il m'est très supérieur par l'âge, par sa position, par beaucoup de qualités et de connaissances. J'aurais voulu arriver à être son égal en même temps que son ami. Avec Louis Cerbier, je ne sens rien de pareil. Et pourtant, ajouta-t-il, en pénétrant d'un regard jusqu'au fond des yeux de Lina, je n'ai plus rien contre lui. Au contraire, je lui veux tout le bien possible, mais il ne m'attire pas. Lucien, qui parle si peu, m'attire très fortement. Son âme est liée à la mienne : c'est un mystère, si vous voulez, mais c'est aussi une réalité.

— Adieu, Anselme. Décidément nous te faisons trop causer. Dieu te donne un bon dimanche.

— Merci, Lina. — Bonjour, Manuel. — où travaillez-vous demain ?

— Je fais du sable pour le château.

— Regardez un peu si les pigeons *passent*; et quand vous les verrez s'éloigner du pays, Lina viendra me l'annoncer.

— Très volontiers, si cela te fait plaisir.

Tel était donc Anselme Renaud à dix-sept ans. Une maturité précoce, activée par la maladie, aidée par la souffrance et la réflexion solitaire, en avait fait un homme, bien avant l'âge ordinaire de la force virile des sentiments. On aurait dit que Dieu voulait montrer en lui un exemple de ce que tant de jeunes gens des campagnes ne sont presque jamais. La vie ardente du cœur, la vie de l'esprit, la vie de l'âme, leur sont alors bien étrangères. De seize à dix-huit ans, le fils de paysan n'est plus un enfant pour le corps, et il est fort loin d'être un homme pour la raison. En général, c'est pour lui une époque de transition ingrate, souvent malsaine et mauvaise. Il commence à aimer le vin et se livre avec passion aux amusements qui réunissent les deux sexes. À mesure que le corps grandit, les appétits sensuels se développent. Oublieuse de ses promesses de fidélité à Dieu, c'est-à-dire à une vie pure, tempérante et sage, la conscience s'engourdit. L'âme se matérialise. L'oreille s'habitue aux propos légers, aux paroles déshonnêtes. La politesse, dans les rapports sociaux et de famille, fait place à des brusqueries, à de gros mots adressés même aux parents, lorsque ceux-ci essayent de reprendre l'autorité morale qu'ils ont perdue. Pour un garçon demeuré fidèle à ses convictions de catéchumène, vingt n'y pensent plus ou les considèrent de toute la hauteur de leur petit esprit. Ils ne lisent plus la Bible et ne vont au culte que rarement. Et c'est ainsi que tant de jeunes hommes prennent peu à peu le chemin de l'indifférence religieuse d'abord, ensuite de l'incrédulité, puis d'une vie dominée par les passions et les jouissances matérielles. Plus tard, on s'établit; on devient à son tour chef de famille. Alors on fait donner à ses enfants une instruction chrétienne, toute pareille à celle qu'on reçut à leur âge et dont on a si bien profité. La génération nouvelle continue l'œuvre des pères, avec un raffinement de civilisation qui va croissant. En est-il de même sur toute la terre et dans toutes les conditions; Je l'ignore, mais ce qui est positif, c'est que les hommes en masse n'ont jamais pris le chemin du bonheur. Pour garder la foi, est-il donc nécessaire d'être marqué de bonne heure du sceau des afflictions? Il semblerait que non. L'homme connaît ce qui est bien, ce qui peut le rendre heureux. Pourquoi donc ne puise-t-il pas à cette source pure? — Parce qu'il préfère suivre sa volonté mauvaise, et qu'il croit en savoir plus que Dieu son Créateur.

## CHAPITRE XX



ien qu'on fût en octobre, le beau temps et la chaleur continuaient. Les nuits, sans doute, étaient fraîches. Mais dès que le soleil s'élevait un peu et se montrait, l'air devenait doux. Dans le milieu du jour, Anselme ouvrait encore sa fenêtre, ou venait même s'asseoir un moment sur le banc, devant la maison. Il ne souffrait pas davantage, mais sa faiblesse augmentait. Comme à la dernière visite de Manuel et de Lina, il pouvait parler avec assez de suite. Les pigeons ne se mettaient pas encore en voyage ; cette curiosité de les voir passer lui tenait toujours au cœur. Au lieu de prendre la direction du sud, les ramiers habitaient encore les taillis des ravins de la contrée, et aussi les bois de plaine où ils trouvent des glands quand ils ont assez mangé de blé dans les champs nouvellement semés. Les feuillages d'automne étaient splendides. Lorsque le soleil venait chaque matin les animer, les ravins de la Clive et du Noiron brillaient d'une lumière dorée, que chaque arbre reflétait sur un ton chaud, avec des nuances variées à l'infini. Pour Anselme, qui depuis longtemps n'assistait plus au culte public, la nature devenait un temple dont la voûte était le ciel même.

Les époux Cerbier étaient de retour à la Bassette. Fatiguée du voyage, Irène sortit peu pendant les premiers jours. Elle vint voir Lina, lui parla de son bonheur de jeune femme et des belles choses qu'ils avaient vues en Suisse. Lina lui rappela sa promesse d'une visite à Anselme. Irène dit qu'elle irait le voir avec son mari, dès le lendemain. C'était le second dimanche du mois ; on allait commencer les vendanges à Chânay, afin d'avoir fait la récolte avant l'arrivée du froid automne.

Aussitôt après leur dîner, Louis et Irène vinrent donc chez les Renaud. Anselme était sur le banc, les jambes enveloppées dans une couverture et les épaules entourées d'un châle. Sa mère apporta deux chaises pour les visiteurs, qui se placèrent en face de lui.

C'était la première fois qu'Anselme voyait de près cette jeune femme, qui si vite avait pris dans le cœur de Louis Cerbier la place occupée précédemment par Lina. Il se demandait comment il était possible que cela se fût fait en si peu de temps, et ce qui avait plu à Irène dans son grand mari. Mais il comprit bientôt qu'Irène, avec un cœur aimant et sensible, avait été touchée de l'affection de Louis, et que sans doute elle ignorait alors les allées et venues de son cousin autour de Lina. Elle fut aimable et causante avec Anselme, qui, par moment, cherchait à lire dans ses yeux, pour savoir si vraiment elle était heureuse. Il arriva à la conviction que, sauf de légers nuages, le ciel d'Irène était encore assez attrayant. « Qu'eût été le mien avec Lina, pensa-t-il tout à coup, si jamais il avait dû s'ouvrir pour moi ? »

Anselme leur parla de lui-même avec une grande fermeté d'âme et d'esprit :

— Je suis au bord, tout à fait au bord de l'abîme redoutable où chaque homme est jeté à son tour, dit-il ; mais quand j'y tomberai, je sais que le Sauveur s'y trouvera avec moi et me portera de l'autre côté, où sont déjà ceux qui nous ont devancés dans la vie éternelle. Ce que je lui demande, c'est de me prendre vite, sans me laisser longtemps disputer avec le tombeau, et surtout sans mettre ma pauvre foi trop à l'épreuve par la souffrance.

— Dans ce moment, souffrez-vous beaucoup ? demanda Irène.

— Non, madame ; je puis très bien supporter mon état actuel.

Et cependant, en voyant ce front contracté, cette lèvre pâle et mince, sur laquelle un peu de barbe noire commençait à poindre, ces dents blanches qui ne cassaient plus la croûte du pain, et ces mains allongées, sans nerf, sans chaleur vitale, on pouvait bien penser que les ravages de la maladie avaient du être cruels.

— Monsieur Louis, dit Anselme après un moment de silence, il vous faudra bien continuer à être un homme religieux. Vos nouvelles convictions n'ont pas encore été mises à l'épreuve. Quand la tentation viendra, résistez-lui. Pardonnez à un pauvre garçon de mon âge de vous dire cela. — Et vous, madame, que le Seigneur vous bénisse. Soyez toujours une amie pour celle que j'ai tant aimée sans espoir. Son père peut mourir, leur position devenir fâcheuse. Souvenez-vous alors de la prière que je vous fais en ce moment.

En l'écoutant parler ainsi, Irène fondit en larmes. Son cœur était tendre, simple et naïf. Oh ! comme elle eût aimé l'homme qui serait venu à elle avec un pareil amour ! Elle aurait voulu tout faire pour lui, si elle l'eût rencontré dans la vie. Mais Dieu en avait jugé autrement. Elle se leva, prit la main d'Anselme :

— Je vous promets, dit-elle, de ne jamais oublier ce que vous me

demandez. Que Dieu soit avec vous jusqu'à ce qu'il vous appelle, si vraiment il ne veut pas vous laisser longtemps encore ici-bas.

Louis lui serra aussi la main. n'ajouta rien et s'éloigna en soupirant.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme les coteaux étaient pleins de vendangeurs dont les cris joyeux arrivaient parfois jusqu'aux oreilles d'Anselme, le ciel se rida de fins nuages blancs dans quelques parties ; en d'autres endroits, il présentait des champs tout pommelés de vapeurs. Le soir, un vent d'ouest descendit du Jura dans le ravin du Noiron, et, de là, s'engouffrant dans celui de la Clive, il ne tarda pas à s'apaiser. La nuit fut mauvaise pour notre jeune ami. Bien des feuilles jonchaient le sol dans les bois et sous les arbres, lorsque le soleil vint, encore une fois, sécher celles qui tenaient toujours aux branches. Anselme ne put sortir de sa chambre. Vers les trois heures de l'après-midi, comme il se tenait debout devant la fenêtre fermée, une main appuyée à la poignée de l'espagnolette, il vit tout à coup dans les airs, à différentes hauteurs, de nombreux groupes d'oiseaux, volant dans la direction du sud. En bas, rasant la terre ou tournoyant en vrais folâtres, les étourneaux passaient rapidement. Plus haut, les corneilles et les choucas voyageaient ensemble, poussant des cris très différents. Les geais, à la file, voletaient d'un air songecreux, sans savoir bien où ils allaient. De temps en temps, l'un d'eux se trouvant fatigué (ou par caprice peut-être), quittait ses compagnons et s'abat-tait sur un arbre où il restait. Enfin, les plus hauts-de tous d'une aile rapide, d'un vol ferme et soutenu, passaient les pigeons sauvages.

Anselme appela sa mère.

— Je veux me mettre au lit, dit-il.

— Oui, mon enfant ; je vais vite le chauffer.

— Mère, envoie mon frère Paul chez Lucien et chez Lina. Je voudrais qu'ils fussent ici avant la nuit. En attendant, reste avec moi le plus que tu pourras.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, merci ; mais je serai encore mieux dans mon lit.

Il fit lui-même sa toilette, et lut quelques versets d'un psaume dans la Bible. Mais il eut un terrible frisson en entrant dans ses draps pourtant bien chauds. Ah ! comme ses dents claquaient ! sa respiration devenait courte.

— Que pourrais-je te donner, mon bien cher enfant ? disait la mère.

— Rien ; — mais oui : ta bénédiction.

Ils passèrent ainsi une heure ensemble, moitié priant, moitié s'encourageant l'un l'autre à regarder en haut. Lisette avait fait avertir son mari.

Vers les cinq heures, Lucien et Lina, ainsi que le père, étaient là. Ils

virent tout de suite qu'une grande crise se préparait, qu'elle était même arrivée.

— Lucien, dit Anselme, les pigeons ont passé. Je les ai vus.

— Ils reviendront, répondit Lucien de sa voix ferme et grave. Ils vont pour quelque temps dans un pays meilleur.

— Oui, reprit Anselme, ils connaissent la route et ne sont pas perdus. Leurs familles se retrouveront au printemps. Mais il faut prier, Lucien.

L'ami fidèle se découvrit et prononça une de ces courtes et énergiques invocations, qui soutiennent l'âme jusqu'au trône des miséricordes.

Pendant que Lucien priait, Anselme s'était endormi. Les assistants ne bougeaient pas, de peur de le réveiller. Comme il dormait si bien, le père et la mère descendirent sans faire de bruit. Les deux autres jeunes gens restèrent, chacun d'un côté du lit. Au bout d'un moment, Lucien posa une main sur le front d'Anselme :

— Lina, dit-il, allez vers sa mère : dites-lui qu'il est au ciel. Il a aussi passé, et puissions-nous passer comme lui !

TRÖISIÈME  
PARTIE

## CHAPITRE XXI



eu après la migration des oiseaux, les bois se défeuillent. Les froides pluies d'automne viennent enfler tous les ruisseaux, particulièrement ceux du Noiron et de la Clive, qui reçoivent alors de nombreux affluents des champs supérieurs et des pentes ravineuses.

Manuel se mit en quartier d'hiver. Il avait du bois pour se chauffer, des provisions de légumes, du fourrage pour son petit bétail, et de l'argent à recevoir de divers particuliers, quand viendrait la fin de l'année. Quinze francs de l'un, vingt francs de l'autre, dix de celui-ci, trente de celui-là, cela fait au bout de l'addition une somme encore assez ronde. Le maçon avait été béni dans ses travaux et dans sa santé. Lina, toujours bonne et gentille, était plus sérieuse depuis la mort d'Anselme. Le vieux père avait donc, semble-t-il, bien des sujets de rendre grâce à Dieu, dans son humble et heureuse position.

L'hiver fut assez long partout, cette année-là ; plus encore au fond de la Clive que sur le plan de Chânay, où le soleil se montre de bonne heure et reste plus tard sur l'horizon. — Entourée d'une légère balustrade, en bois peint de noir et de blanc, la tombe d'Anselme était bien arrangée et paisible. C'était Lucien qui avait fait et posé lui-même cette barrière. On lisait sur un bloc de tuf placé à l'intérieur, le nom et l'âge de notre jeune ami.

M. Maurice avait ramené son lit à côté du foyer de la cuisine. Ses livres dépareillés étant lus, il les avait jetés pêle-mêle dans une caisse à bouteilles, où les infortunés se coudoyaient dans tous les sens. Il est probable que les souris de l'appartement y élaient domicile, vivant de science, lorsque le maître du logis ne leur donnait rien de moins creux à grignoter. L'idée d'une étagère pour mettre en ordre les vieux bouquins, avait été bien vite abandonnée.

Lucien portait son bonnet gris à base de fourrure, et son gros tricot brun. Quand il ne travaillait pas en plein air, on était sûr de le trouver

à son établi, occupé à confectionner quelque objet utile pour lui ou pour ses voisins, mieux encore pour de pauvres gens du village. Un manche de fossoir prêt à entrer dans la tête de l'outil, c'était parfois une bonne oeuvre à faire, car chacun ne sait pas refendre avec la scie un morceau de bois cintré au gros bout. On savait Lucien complaisant et habile ; on venait donc à lui sans façon pour ces choses-là. Sous son air peu expansif au premier abord, il cachait un cœur généreux, une conscience droite, une piété forte sans rien de conventionnel. Gardant ses impressions pour lui-même, à moins qu'on ne le questionnât directement, elles prenaient peu à peu le moule de la réflexion dans son esprit et y demeuraient en silence. Quand il revenait du culte public, jamais il ne parlait le premier de ce qu'il y avait entendu ou éprouvé, et jamais non plus le premier il n'adressait la parole aux personnes qu'il rencontrait à l'entrée ou à la sortie du temple ; bien différent en cela de ceux qui, sur la porte même, causent déjà comme en plein cabaret. De temps en temps, le dimanche, il faisait une visite à Manuel et à Lina, mais sans allonger la conversation. Au bout d'une demi-heure, il revenait chez lui. Tout autre garçon eût volontiers passé des soirées entières avec le père et la fille, tandis que Lucien n'allait chez eux que de grand jour, au su et vu de quiconque le rencontrait en chemin. Lina lui ayant demandé des livres, il lui prêtait volontiers ceux d'entre les siens qui lui paraissaient avoir de l'intérêt pour une jeune personne. Avec Lina, il était d'une grande réserve. Sa position de garçon riche, c'est-à-dire dans une belle aisance pour un cultivateur, lui faisait un devoir de mettre beaucoup de prudence dans ses rapports avec elle. Sans cela, on aurait vite causé au village, et Lucien ne le voulait pas. Un jour, entr'ouvrant la porte de la maison du ravin, et voyant Lina qui lisait près du fourneau, il lui demanda si Manuel était absent :

— Mon père est allé cette après-midi au culte à la chapelle, répondit Lina ; mais il sera de retour dans un moment.

— Eh bien, je vais à sa rencontre ; peut-être reviendrai-je avec lui. Au revoir !

Qu'on se représente Louis Cerbier faisant une visite à Lina dans le temple où il en était amoureux, et la trouvant seule. Comme il eût vite profité d'une si bonne occasion pour causer avec elle !

Quelque charmante que fût Lina Corse, il semblait donc que personne ne songeait plus à lui faire la cour, depuis le mariage de Louis Cerbier. Lucien ne lui tendait pas même la main en la quittant, bien que son regard eût quelque chose d'indéfinissable lorsqu'il lui disait bonjour. Les autres garçons de Chânay qui auraient pu penser à Lina, étaient, ou de riches paysans qui certes ne voulaient pas faire

une telle mésalliance de bourse, ou de pauvres diables sans le sou, qui n'auraient pas mieux demandé que d'épouser la fille de Manuel pour la mettre à la misère. Mais ceux-ci n'osaient pas s'aventurer sur un pareil terrain, sachant qu'ils seraient mal reçus. Et, comme Lina ne sortait que très peu de chez elle, les étrangers ne la connaissaient pas, si ce n'est peut-être par ouï dire.

À la Bassette, les choses avaient bien marché, surtout depuis qu'Irène avait pris la direction de la cuisine. Au moins la vaisselle était-elle propre, tandis que la mère Agathe n'y regardait pas de si près quand elle était chargée de la tenir en bon état. Irène pétrissait la farine ; son pain était toujours levé, blanc et léger. Mais comme les Cerbier n'avaient pas de four chez eux, Louis portait la pâte au four communal, dans une grande corbeille posée sur une hotte. Le dimanche, à moins de trop mauvais temps, ils se rendaient ensemble au culte. Cela paraissait vouloir bien aller dans le jeune ménage. Irène se plaignait seulement de temps en temps des airs grognons de sa belle-mère, quand elle n'avait rien fait pour y donner lieu ; et puis, elle aurait voulu que Lina vînt plus souvent à la Bassette, pour y faire de longues visites. Lina s'excusait en disant la vérité, savoir que, son père travaillant dehors, la maison restait seule si elle la quittait ; tandis qu'il y avait toujours quelqu'un à la Bassette, lorsque Irène venait chez Manuel. Et puis, pour tout dire aussi. Lina se trouvait parfois un peu gênée devant les époux, lorsque Louis faisait des amitiés à Irène. Certes, elle était loin d'en être jalouse. Mais on aurait dit que Louis voulait montrer ainsi à Lina ce qu'elle avait perdu en le refusant, et combien c'était une chose agréable de l'avoir pour mari.

Pour les uns et les autres, l'hiver se passa donc sans que rien de nouveau vînt en rompre la monotonie. Au village, les pensions étaient fermées. Chânay n'est point un Clarens ou un Montreux ; on y vient chercher plutôt la fraîcheur en été qu'un air plus doux dans la saison froide. Comme partout en Suisse, les Chânaisans s'émurent des événements de Neuchâtel, qui se terminèrent à l'amiable vers la fin de l'année, après avoir menacé d'allumer la guerre entre la Prusse et notre pays.

Pendant que le ravin de la Clive était couvert de neige, Manuel ne pouvait pas travailler hors de la maison. Il s'occupait alors à divers petits ouvrages au coin du feu et passait d'heureuses journées avec sa fille. Lina avait copié les comptes, maintenant réglés en bonne partie. Les quelques cents francs de leur produit étaient déposés à la banque, d'où l'on en retirait une partie pour les besoins du ménage. Mais si Manuel se félicitait d'avoir quitté Genève, s'il gagnait facilement sa vie à Chânay et y faisait même quelques épargnes dans les bonnes

années, il voyait bien que cela ne pouvait continuer encore longtemps sur le même pied. Il vieillissait ; en travaillant seul, il se fatiguait beaucoup plus que s'il eût été employé dans un grand chantier, à des constructions qui ne s'achèvent parfois qu'en une année. Un concurrent, jeune père de famille, plus fort que lui naturellement, quoique peut-être moins bon ouvrier et possédant moins d'expérience, s'était établi dans le village le plus rapproché, à Braïche. De là à Chânay, il n'y avait que vingt minutes. Le nouveau venu lui prendrait quelques-unes de ses pratiques, pour commencer tout au moins, surtout si cet homme baissait le prix de la journée ou entreprenait des travaux à forfait. Manuel avait cinquante-sept ans, les cheveux gris. À force d'avoir fait tous les ouvrages seul, remué de gros matériaux, il se sentait parfois les reins affaiblis. La journée lui paraissait longue. Et s'il fallait continuer le même métier jusqu'à la fin de sa vie, comment cela irait-il ? Il se disait sans doute : « Dieu y pourvoira. » Mais lui aussi, Manuel, devait y pourvoir le premier, en y employant toute son activité et le reste de ses forces. Jusqu'à un certain point, il était peiné qu'aucun jeune homme bien placé ne recherchât la main de sa fille ; les deux ou trois qui essayèrent de se présenter ce même hiver, étaient des pandours, meilleurs pour prendre les taupes en rôdant aux environs et chanter au cabaret, que pour gagner le pain d'une famille. On aurait vraiment pu dire que le voisinage de Louis Cerbier avait porté malheur à Lina. Le père Manuel se disait de telles choses vers son poêle, et poussait parfois de profonds soupirs, lorsque l'inquiétude le gagnait tout de bon. Dans ces moments-là, sa fille quittait le rouet et venait causer avec lui, pour lui donner du courage et l'engager à ne pas douter de la bonté de Dieu à leur égard.

— Vois-tu, père, lui disait-elle, nous sommes pourtant bien plus heureux que la plupart des ouvriers cultivateurs du village. Parmi eux, il y en a qui ont femme et enfants à nourrir, et ils gagnent un franc de moins par jour que toi. Au lieu d'avoir quelques avances, ils n'ont au contraire que des dettes. — Combien as-tu à la banque, maintenant ?

— Peu de chose : dix-huit cents francs environ.

— Mais c'est beaucoup pour nous, je t'assure. Tu étais si content, lorsque nous faisions les comptes en décembre ! encore un mois d'hiver et tu recommenceras à gagner.

— Oui, tout ça est bel et bon. Pendant que je puis travailler, je ne crains pas de tomber dans la misère. Mais si j'allais être pris par les reins ! En trois ans, nous aurions tout dépensé, et nous nous trouverions alors avec moins que rien. Et si Dieu me retirait de ce monde (comme cela peut arriver prochainement), que deviendrais-tu ? Quand je pense à ta position isolée, je me dis que tu as eu tort, peut-

être, de ne pas épouser Louis Cerbier, puisqu'il t'a demandée une fois sérieusement.

— J'espère bien que tu ne le regrettes pas plus pour ton gendre que moi pour mon mari.

— Mais vois pourtant comme il rend sa femme heureuse. C'est un homme qui va régulièrement au culte; depuis six mois, ses convictions religieuses n'ont pas faibli.

— C'est vrai, cependant je préfère notre vie, toute chétive qu'elle est, à celle que j'aurais eue à la Basette. Je n'ai jamais pu m'attacher de cœur à Louis.

— Je crois qu'on a causé de toi au village, à propos de cela; car on sait qu'il t'a fait la cour et que tu aurais pu l'épouser.

— Tant pis pour ceux qui causent. Je n'ai rien à me reprocher à cet égard.

— Lucien ne t'a jamais rien dit de particulier?

— Non; que voudrais-tu qu'il eût à me dire?

— C'est un garçon bien singulier que ce Lucien. Il nous fait de temps en temps un bout de visite et paraît se plaire avec nous. Mais il n'est pas là depuis dix minutes, que déjà il s'en va. Je suis étonné qu'il ne se marie pas, car enfin il est dans l'âge de s'établir. Seul chez lui avec une vieille domestique, il doit trouver le temps long en hiver. Je sais bien qu'il aime à raboter, à *machinanter* des ouvrages sur son établi; mais ça ne mène à rien. On suppose, — c'est M. Maurice qui me l'a dit, — on suppose qu'il attend une jeune cousine éloignée, très riche, qui vit avec sa mère du côté de Vevey. Quand elle sera en âge de se marier, il l'épousera et ira vivre avec elles. Voilà ce qu'on dit.

— Sait-on l'âge de la jeune personne?

— On a parlé de quinze à seize ans. Je regretterais beaucoup de voir Lucien s'éloigner de nous; j'aime à causer avec lui, quand nous nous rencontrons le dimanche; seulement, je suis étonné qu'il soit si pressé de s'en aller quand il vient ici.

— Mais c'est précisément pour ne faire causer ni sur mon compte, ni sur le sien. Il ne pense point à moi, c'est bien évident, et moi non plus à lui. La mort d'Anselme nous a liés, et je vois que lui aussi aime à causer avec toi. Voilà pourquoi il fait ici une petite apparition de temps en temps.

— Le crois-tu plus affermi dans ses convictions religieuses que Louis Cerbier?

— Ah! oui, certainement. Je l'ai vu de près dans la maladie d'Anselme; il a une foi très ferme et éclairée, bien qu'il se mette peu en avant lorsqu'il est question d'exprimer des sentiments religieux.

— On dit que Louis Cerbier et lui seront nommés membres de la

municipalité aux prochaines élections, en remplacement de deux anciens. Ce serait une bonne affaire pour nous ; au moins ils tiendraient notre parti quand il s'agira de renouveler le bail avec la commune au mois de novembre. Voilà encore une chose qui me donne du souci plus que tu ne penses. S'il nous fallait quitter ceci, où aller ?

— Pauvre cher père, dit Lina en l'embrassant, ne nous tourmentons pas si longtemps d'avance. Nous resterons ici, tu le verras bien, et Dieu continuera à avoir l'œil sur nous. — Aujourd'hui, ce qui est parfaitement certain, c'est que tu as de l'argent à la banque, une bonne santé, une maison pour six mois et une fille qui t'aime. En outre, si l'on veut tout compter, tu as deux chèvres, deux moutons, du foin pour eux et un bon tas de pommes de terre pour nous. Soyons reconnaissants et ne sondons pas l'avenir. —Voici l'heure du goûter ; veux-tu aller me chercher un arrosoir d'eau à la fontaine ?

Lorsque le mois d'avril arriva, Manuel put travailler au jardin et au plantage. Cela le sortit de ses pénibles préoccupations. Il faisait bon au soleil. L'activité du corps lui était absolument nécessaire, et le grand air son élément. Quand il avait fossoyé quelques carreaux et aminci la terre, qui du reste était menue, Lina venait avec ses graines et les semait elle-même. Elle avait la main bonne, comme disent les jardiniers ; tout ce qui passait entre ses doigts levait à merveille. Quel dommage pourtant qu'une fille si bien douée pour l'esprit, le cœur et la figure, fût destinée à passer sa belle jeunesse et le reste de ses jours dans un fond de ravin, où nul jeune homme ne viendrait la chercher pour lui donner l'affection dont elle était digne et une place meilleure ! Fille de duc ou d'un prince de la finance, elle eût vu le monde à ses pieds. Mais parce que son père était maçon de son état, brave homme autant que bon ouvrier, pas un garçon *de sorte*, à Chênay ou ailleurs, ne venait offrir à Lina de partager sa vie. Seul entre tous, Louis Cerbier avait cédé à un bon mouvement de sensibilité religieuse, et plus encore peut-être à un caprice des yeux. Mais aussi pourquoi Lina Corse était-elle si difficile, et avait-elle le cœur placé si haut !

## CHAPITRE XXII



Les élections qui eurent lieu à la fin de mars, donnèrent en effet une place, dans la municipalité de Chânay, à Lucien Desbois et à Louis Cerbier. (le dernier était censé le représentant des bourgeois forains de la Clive et du Noiron, ainsi que des habitations éparses de cette partie du terri-

toire. Habitant le quartier occidental du village, Lucien parlerait au nom des intérêts de ses voisins. À la campagne, tout se localise bien plus encore qu'à la ville. Mais Lucien eût préféré qu'on le laissât à ses propres affaires et à ses délassements d'établi, plutôt que de lui donner une charge toujours difficile, si l'on veut en remplir avec conscience les devoirs. Louis Cerbier accepta avec plaisir. Son beau-père continuait à être boursier au Péraillet; il faisait cultiver son terrain à moitié fruit par un granger, et avait pris une femme du village pour domestique. Le cheval Mouton se trouvait bien de la mutation survenue dans la famille, car le granger son nouveau maître était un homme doux, ne s'arrêtant jamais dans les cabarets et ne se servant pas d'un manche de fouet pointu pour lui piquer les flancs. Mouton ne dressait plus les oreilles au mot *sacrebille*! Au reste, il est possible que cette expression eût été remplacée par d'autres, tout aussi peu nécessaires.

Ces affaires de commune, toutes nouvelles pour Louis Cerbier, lui prirent du temps et le détournèrent de son travail habituel de la campagne. Pour l'excuser jusqu'à un certain point, il faut dire qu'un homme aussi grand que lui, se fatigue plus qu'un ouvrier de taille moyenne. Pour tous les travaux qui exigent qu'on se baisse vers la terre, un petit homme à l'avantage sur un grand. Chez le premier, la force est plus ramassée, elle agit avec plus de précision, parce qu'elle a son centre d'action et son objet plus rapprochés. Le laboureur, au contraire, plus il est élevé sur ses jambes, plus ses bras sont longs, et plus il gouverne avec aisance son instrument. Il n'a jamais l'air

embarrassé dans le sillon qu'il suit avec une lenteur mesurée, tandis qu'un petit homme guidant la charrue, ne fait que piétiner à droite et à gauche, surtout si l'attelage est vif et marche d'un bon pas.

Pour se donner un peu de répit, Louis prit donc des ouvriers, pendant qu'il vaquait à ses devoirs officiels. Cela mit sa mère de mauvaise humeur, plus d'une fois et pour plusieurs jours de suite. Louis étant absent de la maison, Agathe se fâchait contre Irène, qui certes était bien innocente du fait à la charge de son mari. Elle était enceinte et manquait des forces nécessaires pour travailler aux champs. Quand il fallut nettoyer les prés, essarmenter les vignes, planter les pommes de terre, Irène dit qu'elle ne pouvait absolument ni tirer le râteau, ni se baisser entre les ceps, ni traîner un panier pesant sur le labourage. La mère Agathe qui, au besoin, eût pioché la vigne, trouvait cela d'une douilletterie inconcevable.

— Oh ! alors, disait-elle un jour, si Louis perd la moitié de son temps pour la commune, et si vous ne sortez plus de la maison que pour aller au sermon, nous ferons de bonnes affaires ! Autant valait ne pas se marier ! — Tu dis que tu ne te sens pas le courage de travailler : il faut le prendre, le courage ! et ne pas rester là continuellement occupée à des bavettes et à des brassières. Moi, quand j'étais grosse de mes enfants, eh ! mon Dieu, je faisais tous les ouvrages comme en temps ordinaire. J'ai même chargé le fumier pendant que je *portais* Louis ; tu vois que cela ne l'a pas empêché de grandir et d'être un bel homme. Tâche donc de te remuer un peu. Ton enfant n'est pas plus délicat qu'un autre.

À de tels discours, Irène ne répondait rien. Elle continuait de tirer son aiguille, ce qui exaspérait la mère Agathe. véritablement celle-ci eût préféré que sa belle-fille se fût mise en colère contre elle ; cela lui aurait fait du bien, car, une fois lancée, la vieille femme en eût dit de toutes les couleurs à celle dont elle comprenait si peu la position et le caractère.

— Voyons, Irène, prends donc un râteau et viens avec moi.

— Je ne demanderais pas mieux ; mais je vous assure que cela m'est impossible. Je souffre de la tête, des jambes, et ne pourrais me tenir longtemps debout. Le médecin m'a recommandé d'éviter les grands mouvements des bras, les montées et les descentes.

— Ah ! le diantre soit fait des médecins ! Moins il y en a, mieux on se porte. — Et Louis, où est-il allé ce matin ?

— Faire une reconnaissance des chemins avec le voyer. Il a dit qu'ils en avaient pour toute la journée.

— Et alors le domestique est seul à l'ouvrage ! Voilà, une belle conduite, en vérité ! Il ira sans doute, comme l'autre jour, dîner au

cabaret ? Tout ça ne vaut rien ; il faudra bien qu'on en finisse. Je suis jouissante du terrain, et j'avais eu l'idée de vous le remettre ; mais je n'en ferai rien, — du moins pas cette année.

Pour combler la mesure de l'irritation de la mère Cerbier, le messenger postal apporta le même jour à la Bassette deux journaux religieux auxquels Louis s'était abonné dernièrement. Comme on était au quatrième mois de l'année, une dizaine de numéros arrivaient tout à la fois. Agathe voulut refuser les deux paquets, mais Irène lui dit que Louis s'était bel et bien abonné et que les journaux étaient payés d'avance.

— Ah ! c'est comme cela que vous entendez l'économie, reprit Agathe. Eh bien ! nous verrons ! Un tas de livres pareils ! et avec ça que Louis a déjà un quart de la Gazette ! Je ne vous comprends pas, en vérité ! Vous êtes pires que des mômiers. Pour un rien je jetterais tout cela au feu.

Heureusement pour Irène, Louis arriva dans ce moment-là.

— Te voilà, beau monsieur, dit Agathe. Il paraît que tu gagnes bien de l'argent depuis que tu es municipal. Est-ce avec le tien ou avec le mien que tu fais de pareilles emplettes ?

— De quoi s'agit-il ? dit Louis d'un air froid. De ces deux journaux. Et c'est pour cela que tu te mets en un pareil état ! Je me suis abonné à la *Feuille religieuse* pour toi, et pour nous à ce *Recueil mensuel*. Moi, je compte bien lire le tout. Que ! mal y a-t-il donc là ? Tu ferais mieux de me remercier que de te fâcher.

— Comment, tu trouves que ce n'est rien que de payer déjà cinq francs pour ta part de la Gazette ! Il fallait dépenser encore treize francs pour des papiers de toute inutilité !

— Ces journaux sont écrits dans un bon esprit ; ils édifient le public religieux et tiennent les lecteurs au courant des idées, des missions chez les païens, des...

— Tu m'embêtes avec tes païens et tes idées. Je m'inquiète des païens autant que du vieux coq des Renaud qu'on a trouvé mort dans le verger. Il n'y ramènera plus ses poules. — Mais, tout ça est bel et bon ! Je voulais te remettre le bien dont je suis jouissante ; or, puisque tu emploies ton argent à d'indignes achats de papiers et que tu es constamment à courir pour cette gueuse de commune, je continuerai à mener la barque ici.

— Comme vous voudrez ; vous êtes la maîtresse. Pour nous, Irène et moi, nous voulons vivre en chrétiens.

La mère Agathe leva les épaules à ce mot de *chrétiens* et fit quelques pas ; puis, crachant par terre, elle dit : voilà pour eux ! — Se retournant subitement, elle reprit d'une voix aigre :

— Alors, comment est-ce que je me conduis, moi ?

— Comme quelqu'un qui tient plus à l'argent qu'à ... dit Louis.

— Qu'à quoi ? voyons, beau prêcheur, continue.

Irène fit signe à Louis de se taire.

— Non, vois-tu, dit-il, quasi en larmoyant, si ma mère veut nous faire une vie pareille, je préfère que nous nous en allions d'ici.

— Parbleu ! vous êtes libres, reprit Agathe sur un ton très sec. Je ne veux pas vous forcer à vivre avec moi. Mais je n'entends pas que l'argent se dépense de cette manière, ni que la commune t'occupe trois jours par semaine, comme cela est arrivé celle-ci. Dix-sept francs en journaux ! voilà pour vingt livres de café à 80 centimes. Alors, ce n'est rien, ça ? — J'aimerais mieux que... si je savais....

Nous n'avons pas le courage d'achever la phrase par laquelle Agathe Cerbier termina cette scène de famille, malheureusement trop vraie dans les mœurs des villageois. Habitée à une épargne sévère, ne dépensant rien pour elle-même, la mère de Louis ne pouvait pas comprendre les idées nouvelles, les besoins nouveaux de son fils ; et il est tout aussi vrai que ce dernier ne mettait pas un bon esprit dans sa manière de se conduire et surtout dans ses jugements. Il devait à sa mère, dans tout ce qui tenait à sa position de veuve, beaucoup plus de déférence et de respect qu'il ne lui en témoignait. On l'aura du reste compris : chez Louis Cerbier, l'intelligence, plus que le cœur, était venue à l'Évangile. Or, il faut que le cœur soit atteint, atteint sérieusement par la connaissance du péché et le besoin de Jésus comme Sauveur, pour que le changement soit véritable et porte sur toute la vie. Irène était sans doute plus avancée que son mari, plus douce et mieux disposée ; mais, chez elle aussi, la foi manquait de profondeur. Sa position de jeune femme appelée à être mère, la préoccupait plus que tout le reste ; et elle détestait ce qui pouvait amener des discussions pénibles dans la maison. C'est pourquoi elle se taisait à l'ordinaire, laissant dire et se fâcher, sans rien ajouter qui pût envenimer une position déjà bien assez difficile.

En voyant Louis et sa femme aller au temple chaque dimanche, les gens de Chênay ne se doutaient guère du véritable état des choses à la Bassette. Ils pensaient, au contraire, que les époux et leur mère vivaient en bonne harmonie. Mais il ne faudrait pas croire que les rapports habituels entre la mère et ses enfants fussent toujours aussi tendus. Non, une heure après s'être dit des paroles très désagréables, ils recommençaient à vivre en paix, même d'une façon assez amicale, jusqu'à ce que de nouveaux débats amenassent de nouveaux tiraillements.

Dans le village, on commençait pourtant à accuser Louis de

mômerie, surtout depuis qu'on le savait abonné à deux journaux religieux. Comment supporterait-il les sarcasmes de ses collègues et les propos railleurs qu'on ne manquerait pas de lui adresser plus tard ?

Lorsque Lucien eut terminé ses travaux dans les vignes et aux champs, il vint un jour chez Manuel et lui demanda s'il pouvait carreler à neuf sa cuisine et faire quelques autres travaux à l'extérieur de sa maison. Lucien voulait profiter de l'été pour mettre son appartement en bon état. Il aimait l'ordre, la propreté, les choses bien faites. — Manuel vint examiner ce que Lucien entendait et se mit d'accord avec lui, de façon à pouvoir commencer sans retard les réparations. Ce fut une occasion pour Lina de venir tous les jours apporter le café de son père, à quatre heures de l'après-midi. Manuel prenait ses autres repas chez lui. Lucien montrait à Lina les chambres qu'il avait fait plafonner. Elles avaient de charmants papiers ; les boiseries étaient vernies, et la cuisine maintenant très bien arrangée. La vieille Françoise mettait des planches sur les *carrons*, afin que l'ouvrier vernisseur ne les salît pas en marchant dessus. Lucien avait fait lui-même (les contrevents neufs ; quant aux fenêtres, il ne s'était pas senti assez ferré sur cet ouvrage difficile, pour l'entreprendre. D'ailleurs, le temps lui avait manqué. Lina trouvait que la future madame Desbois serait bien logée. En outre, il y avait derrière la maison un pré charmant, garni de beaux arbres. Sur le devant, planant par dessus la rue et le jardin, la vue s'étendait au loin sur la plaine et sur une partie fort belle du lac. C'était bien différent de ce qu'on apercevait d'en bas le ravin de la Clive ; mais, là aussi, comme chez Lucien, on voyait le ciel. Ce dernier était allé faire une visite en mai à ses deux parentes de Vevey, on ne manqua pas d'en inférer à Châney que le brave garçon ne tarderait pas à amener chez lui la jeune cousine de seize ans, qu'on savait exister là-bas, mais que nul ne connaissait au village.

— Ah ça ! lui dit un jour M. Maurice en lui faisant compliment sur sa maison, vous voilà maintenant logé mieux qu'un prince. Au fond, rien de plus naturel que d'avoir fait ces réparations. À votre place, j'aurais pourtant préféré, pour le rustication de la façade, un jaune citron à ce gris pâle que vous avez choisi.

— Je n'aime pas les couleurs voyantes, répondit Lucien ; elles sont en général, de mauvais goût. Du reste, j'ai suivi, pour ce gris qui ne vous plaît pas, le conseil du maçon.

— Vous auriez mieux fait de demander celui de sa fille. Avez-vous jamais vu, dites-moi, une jeune personne aussi bien mise avec des habits tout ordinaires ? Je vous assure, monsieur Lucien, que, s'il ne me fallait pas rentrer chez moi pour des affaires de famille, je serais capable de faire ici une folie. c'est-à-dire que je deviendrais amou-

reux fou de Lina Corse, comme ce pauvre Anselme Renaud que nous avons mis dans la terre en octobre de l'an dernier. Ici, je n'aurais de compte à rendre à personne, si j'épousais Lina. Ma position d'étranger est parfaitement indépendante. Mais chez moi, ça ne pourrait aller. Différence de religion, différence de position sociale, différence de costume ; ah ! non, il y aurait trop d'obstacles, trop d'histoires et de cancans. Laissons donc Lina à son ermitage et continuons à vivre dans le célibat. Mais pour vous, mon cher municipal, ces arrangements de maison pronostiquent des intentions matrimoniales positives. Voulez-vous que je vous dise à l'oreille un mot que j'ai entendu hier au soir devant chez Cailloutet ? ce n'est qu'un tout petit mot : « Oui, oui, disait-on ; on affirme que la mère possède cent cinquante mille francs. » — Eh bien, tant mieux, ai-je dit : M. Lucien en ferait un bon usage.

— Il ne peut pas être question de moi dans un tel propos, monsieur ; il s'agit évidemment d'une autre personne.

— Du tout, du tout, c'est bien de vous et de votre cousine ; je vous en fais compliment.

— Si l'on vous reparle de quoi que ce soit qui ait rapport à mes affaires, dites seulement qu'on est dans l'erreur.

— Ma foi, alors, tant pis ! mais je vous certifie qu'on ne me croira pas.—Vous avez bien fait d'expédier ces travaux avant les foins, qui maintenant sont mûrs.

Bien de plus frais que la campagne. Ah ! ces champs. d'esparcette rose, ces trèfles rouges, tous ces blés qui mettent l'épi, comme c'est admirable ! Et la vigne ! a-t-elle poussé en six semaines ! La voilà au bout de l'échalas. Je viens ce matin de me promener le long de la Clive, avant que le déluge des pensionnaires nous tombe dessus. Comme c'est joli, par là, un peu au-dessus de la maison de Manuel ! je ne l'avais jamais remarqué de près avant aujourd'hui. C'est une succession de charmantes nappes d'eau, avec de petites cascades qui sautillent entre les pierres, jusqu'à ce qu'elles se reforment plus bas en courant naturel. Ce serait tout plaisir de s'y noyer, si ce n'était pas un gros péché de s'ôter la vie. Plus haut que les blocs de granit, l'aspect change au fond du ravin. Ça devient sombre, étroit. Il suffirait d'une dégringolade des terrains pour causer de graves bouleversements dans les environs. Mais ces endroits ont aussi leur genre de beautés naturelles. Vous connaissez tout cela comme les cinq doigts de la main gauche ?

— Oui, j'admire aussi beaucoup le cours du ruisseau. Quand j'étais plus jeune, j'y prenais souvent des truites. Vous pourriez très bien y pêcher à la ligne ; cela vous ferait une distraction.

— Et quelques bons déjeûners. Mais je manque d'entrain pour la chose cette année. Ces vers, qu'il faut embrocher tout vivants dans l'hameçon, ça me répugne. Et puis, si je commençais une fois, vous verriez bientôt tous les pensionnaires de Chânay me faire concurrence. Il vaut mieux laisser les truites pour vos enfants, monsieur Lucien. Au fond c'est plus naturel, car j'ai presque le double de votre âge : vous avez vingt-huit ans ?

— Et quelques mois.

— C'est le bon moment pour chercher la princesse. Choisissez la *bonne*, ça vaut mieux que *belle* ; choisissez la *belle*, ça vaut mieux que riche. Si vous la trouvez bonne, belle et riche, alors, prenez-la tout de suite, et croyez que vous faites une excellente acquisition. Ah, ça ! venez donc me voir le premier jour de laide pluie ? Je vous ferai goûter mon eau de *bélosses*. C'est stomachique, astringeant comme le diable. Le chocolat Suchard et mon cognac aux *bélosses* m'ont fait un bien merveilleux.

— Je trouve, en effet, que vous avez bon visage et la voix plus franche.

— N'est-ce pas ! au revoir, mon cher municipal. À propos, le grand Louis, votre collègue, est père d'une petite fillette, depuis la nuit dernière. J'étais chargé de vous l'annoncer de sa part, l'ayant rencontré ce matin près de chez les Renaud.

## CHAPITRE XXIII



Le jour où Manuel rustiquait les soubassements de la maison de Lucien, une calèche découverte, attelée de deux beaux chevaux conduits par un cocher en gants blancs et cravate blanche, s'arrêta devant la place où travaillait le maçon. Dans la voiture, il y avait une dame avec son mari, et deux enfants de six et quatre ans. Manuel se retourna pour voir qui étaient ces gens, et comme il avait le visage et les mains barbouillés des rejaillissements du mortier qu'il employait, les deux enfants se le montrèrent du doigt en riant. Au même instant, Lina arrivait avec le goûter de son père dans un petit panier, et son tricotage à la main.

— Êtes-vous peut-être le maçon Corse ? demanda le monsieur.

— Oui.

— J'allais justement chez vous.

— Eh bien, monsieur, me voilà. Vous n'aurez pas besoin d'aller jusqu'au ravin.

— J'ai de l'ouvrage de maçon pour quelques semaines dans mes dépendances ; voulez-vous le faire ?

— Avec plaisir, monsieur ; mais je travaille seul.

— C'est précisément ce que je veux. Il s'agit de récrépissages, de murs à retenir. Il n'y a pas de gros matériaux à employer. Vous travaillerez à la journée.

— Ça me va aussi. Monsieur est le propriétaire de la Crêtau ?

— Oui. Je vous donnerai la bouteille de vin à midi, mais je ne nourris pas mes ouvriers.

— Je m'arrangerai en conséquence. Quoique ce soit un peu loin de chez moi, ma fille, que voilà, pourra m'apporter le dîner, ou bien je le prendrai moi-même dès le matin.

— La cuisinière le réchauffera, dit la dame, d'un air affable.

— Merci, madame.

Pendant cette conversation, Lina continuait à tricoter, après avoir posé le panier sur un banc.

— Nous voilà donc d'accord sur le fond, reprit M. Claye: quand viendrez-vous ?

— J'ai encore pour demain ici; après demain est. samedi: j'irai lundi prochain.

— Très bien; c'est entendu.

M<sup>me</sup> Claye dit à son mari quelques mots à voix basse

— Volontiers, répondit-il. César, conduis la voiture à l'auberge pour une demi-heure. Nous allons faire une promenade jusqu'au ravin.

La jeune famille mit pied à terre; Lina s'approcha et prit les enfants par la main pour leur aider à descendre. M<sup>me</sup> Claye lui dit un gracieux merci et ajouta:

— Est-ce que vous retournez à la maison maintenant ?

— Oui, madame, aussitôt que mon père aura fini.

— Nous vous attendrons pour cheminer ensemble. Je ne suis jamais venue au fond de la Clive; on dit que c'est si pittoresque.

— C'est bien enfoncé, mais pourtant joli

— Même en hiver ?

— Oui, madame.

Ayant expédié son pot de café, Manuel le donna vide à Lina, qui le plaça dans son panier sous un linge et partit avec les promeneurs. Elle fit à ses hôtes les honneurs du ravin, leur montra le gros bloc au milieu de la rivière, sauta de pierre en pierre de l'autre côté comme une gazelle et revint lestement avec des fleurs cueillies pour les enfants. Ceux-ci ayant soif, Lina offrit à M<sup>me</sup> Claye de les rafraîchir à la maison. On accepta pour eux un verre d'eau, que Lina s'empressa d'aller chercher à la fontaine. Pendant qu'elle s'y rendait, M<sup>me</sup> Claye dit à son mari.

— Cette jeune fille est charmante; je voudrais faire son portrait. Mais si je pouvais l'avoir comme bonne, pour remplacer Adeline, cela me plairait bien davantage.

— Essaye de lui en parler. Mais alors que ferait son père ?

Lina arrivait avec une carafe ruisselante de fraîcheur.

— Ma chère enfant, je vous remercie de votre obligeance, dit M<sup>me</sup> Claye. Je veux aussi boire un verre de cette eau.

— Voulez-vous du sucre, madame, ou du sirop de framboises ?

— Non, ce n'est point nécessaire. — Cette petite maison vous appartient-elle ?

— Mon père l'a bâtie, il y a dix ans, sur le terrain loué de la commune, en sorte que nous sommes un peu comme l'oiseau sur la branche. Dans quelques mois, nous devons peut-être la quitter.

— En ce cas, accepteriez-vous une place de bonne chez moi ? Je suis toute disposée à vous engager dès à présent.

— Merci, madame ; je n'ai jamais pensé à quitter mon père ; il n'a que moi pour le soigner et faire son ménage.

— Votre père pourrait se mettre en pension près de chez nous.

— Je ne le pense pas, reprit-elle en souriant ; nous sommes habitués à une grande indépendance.

— À la bonne heure ! mais pourtant, vous n'êtes pas sûrs de pouvoir la conserver toujours. Réfléchissez à ma proposition. Rien ne presse pour me donner une réponse, à moins que vous ne vous décidiez à venir chez moi. Et puis, j'ai une demande à vous faire, mais d'une toute autre espèce.

— Si je puis vous être utile, madame, ce sera pour moi un plaisir.

— Comment vous appelez-vous ?

— Lina Corse.

— Eh bien, ma chère Lina, je m'occupe un peu de peinture dans mes moments de loisir. Je voudrais faire votre portrait.

Lina devint toute rouge à ce mot de portrait.

— Mais, madame, ce portrait, pour qui, je vous prie ?

— Pour moi, ma chère enfant. Lorsque vous viendrez apporter le dîner de votre père à la maison, vous poserez chaque jour pendant une ou deux heures, jusqu'à ce que ce soit fini.

— Je ne crois pas, madame, dit Lina après un instant de réflexion, que je doive consentir à cela. Vous avez sans doute plusieurs domestiques, des visites bien souvent ; je serais trop en vue de cette manière. Non, je vous remercie beaucoup : demandez-moi autre chose.

— Et si le portrait faisait grand plaisir à quelqu'un, je pourrais le lui donner de votre part.

— Non, madame, à personne.

Ces deux derniers mots furent prononcés avec assez de netteté pour faire comprendre à M<sup>me</sup> Claye qu'il était inutile d'insister davantage.

— Eh bien, dit-elle, puisque cela ne vous plaît pas, n'en parlons plus. Au revoir.

— Adieu, madame.

M. et M<sup>me</sup> Claye reprirent avec leurs enfants le chemin du village.

— Cette jeune fille a une ravissante figure, dit M<sup>me</sup> Claye à son mari, mais c'est une petite personne qui vit un peu en sauvage au bord de l'eau courante, au fond de ce grand ravin.

— Elle nous a pourtant si bien reçus ! C'est remarquable qu'elle ne craigne pas de rester seule des journées entières. Il faut que son père ait bien de la confiance dans son caractère. Le maçon, du reste, est un homme pieux ; je l'ai vu plusieurs fois à la chapelle.

— Ils ont l'air à l'aise dans leur petite habitation. L'endroit est original ; il vaudrait la peine de le dessiner. J'ai bien envie d'y revenir un matin, à l'heure où le soleil commence à briller sur la pente supérieure.

Manuel travailla pendant quinze jours à la Crêtau. Comme c'était à quarante minutes de distance et qu'il faisait très chaud dans le milieu du jour, il prenait son dîner avec lui, le matin, et ne revenait à la maison que le soir. Deux ou trois fois, Lina lui porta du café à quatre heures. M<sup>me</sup> Claye essaya de reparler du portrait. Bien des jeunes filles (presque toutes, qui sait ?) n'eussent pas demandé mieux que de souscrire au désir de l'artiste ; la nôtre avait ses idées à elle sur ce point et fut inflexible.

De nouveau, la belle saison et les vacances d'été ramenèrent beaucoup d'étrangers dans les pensions de Chânay. Les maisons Cailloutet, Migevod et Quinquel étant insuffisantes, les paysans se mirent à louer les chambres dont ils pouvaient disposer pour quelque temps. Ce fut ainsi qu'on vint demander à Lucien s'il céderait son appartement neuf à un jeune ménage qui désirait passer un mois à Chânay. Lucien répondit simplement que non. En effet, peut-être eût-il suffi de ce séjour dans ces chambres si bien réparées, pour les abîmer de taches et, en tout cas, pour les défraîchir. Il y a des gens qui se croient tout permis parce qu'ils payent. Il est bien possible que les personnes en question fussent très soigneuses ; mais Lucien ne voulut pas, pour trente ou quarante francs de loyer, courir la chance de dégâts qui lui auraient été fort désagréables. D'ailleurs, c'est toujours une chose sérieuse et très absorbante que d'avoir des étrangers à demeure chez soi.

Mais nous avons raconté au lecteur des événements de plus grande importance, au point de vue moral et religieux. Irène Cerbier avait donc mis au monde une petite fille. Louis était bien content que ce fût fait, la mère Agathe aussi, quoi qu'elle eût préféré un garçon.

— En attendant mieux, on prend toujours ce que Dieu envoie, avait dit la sage-femme, et d'ailleurs, mère Cerbier, les filles sont nécessaires en ce monde, tout autant que les garçons. En général, elles sont meilleures. Le premier qui viendra sera un fils, vous-pouvez en être certaine.

Lorsque la jeune femme fut debout, elle s'occupa exclusivement de son enfant pendant les premiers temps. C'était bien naturel. Mais Agathe, qui autrefois laissait crier ses nourrissons des heures entières dans leur berceau, trouvait que sa belle-fille cocolait beaucoup trop la petite Élise. Par exemple, au lieu de la tenir dans ses bras pendant qu'on râtelait le foin du verger, on pouvait très bien, disait Agathe, la

poser sur l'herbe et lui laisser regarder les nuages. De cette façon, tout en surveillant son poupon de loin, Irène pourrait suivre le char et travailler. Les fourmis ne voulait pas manger l'enfant toute vive, ni un *lanvouet*<sup>14</sup> s'entortiller à son cou ! Peu soucieuse de confier aux piqûres des insectes les joues ou les yeux d'Élise, Irène continuait à la porter ou s'asseyait à côté d'elle. — De là, et pour d'autres choses encore, des scènes à gros mots, comme celles que nous avons déjà racontées. Décidément la mère Agathe devenait terrible, quand elle s'y mettait tout de bon. Forte de son droit et perdant parfois la patience, Irène lui tenait tête aussi à son tour. C'était fâcheux ; mais il aurait fallu s'y attendre. Dans cette famille Crot, ils avaient tous quelque singularité. Théodore avec ses ritournelles ; Joël avec ses arrêts sans fin dans les auberges, et le malheureux Prosper avec sa boisson. La mère Agathe était un homme habillé en femme, une laboureuse pour qui la terre était tout ou devait marcher avant tout. La pauvre Irène avec son cœur doux et simple, manquait souvent de jugement. Sa piété, dans une vie facile, eût prospéré peut-être, en ce sens du moins que les obstacles ne seraient pas venus l'ébrécher à tout instant. Plus profonde, cette piété se fût, au contraire, enracinée dans l'épreuve. Cela n'avait pas eu lieu. Ses besoins religieux étaient déjà moins vivants qu'au moment de son mariage, et sa relation d'amitié avec Lina n'avait pas non plus progressé. Elle ne pouvait lui faire part de toutes les tracasseries qu'elle subissait, parce que Louis en aurait été vexé. Ce dernier avait aussi beaucoup changé depuis deux mois. Il allait moins au culte, et trouvait parfois des longueurs excessives ou des choses ennuyeuses dans les journaux qu'il aimait beaucoup au commencement de l'année. À cet égard, nous croyons bien que c'était aussi un peu leur faute. — Ses rapports avec la municipalité ne lui étaient pas bons. Autrefois, il répondait avec vivacité à sa mère, si elle l'attaquait sur ses principes religieux, et il avait suffi de quelques railleries de ses collègues, pour lui fermer la bouche sur les mêmes sujets. La plante levée si promptement dans une terre peu profonde, commençait à se flétrir au vent des tentations. Entre les mains du moqueur, le ridicule est une arme terrible, si le chrétien ne se tient pas ferme aux pieds du Sauveur. Le pauvre Louis n'était pas venu de tout son cœur et de toute son âme à ce rocher du salut ; il se sentait attiré à l'Évangile par les chants et les prédications, mais non sérieusement par le besoin de faire sa paix avec Dieu, de recevoir une vie nouvelle, assez forte pour rompre avec le mal et rechercher une sanctification véritable. Avec Lucien, les moqueurs perdaient leur

---

14 - Orvet.

temps. Il ne répondait pas pour lui-même, mais plaçait l'incrédule en présence de Dieu, par un de ces mots qui atteignent directement la conscience. Aussi n'était-ce pas en sa présence que les autres entreprenaient Louis.

C'est une chose bien triste à dire : au bout de quelque temps, Louis riait lui-même des propos narquois à son adresse. De cette manière, il se tirait mieux d'affaire pour le moment, mais perdait peu à peu le courage que tout chrétien sincère doit pouvoir montrer. Enfin, dans une séance municipale où Lucien n'assistait pas, la question des assemblées religieuses en plein air ayant fait le sujet d'une conversation entre les membres présents du conseil, ceux-ci en dirent tant à Louis sur cette mômerie de chants et de prières, et sur ce qu'il perdrait sa popularité en donnant de nouveau son pré et son grand foyard, que cela le décida dans le sens désiré par ses collègues. Une fois sur cette pente, il est évident qu'il ne s'arrêterait pas à moitié chemin.

M. le pasteur Tracier étant revenu au village comme l'année précédente, il arriva bientôt à la Bassette, joyeux d'y retrouver des cœurs chauds et bien disposés. Devant sa mère et devant sa femme, Louis répondit que sa position nouvelle de municipal lui commandait de ne pas se mettre en avant pour une réunion religieuse en plein air ; qu'il le regrettait, mais qu'il ne pouvait pas prêter le terrain où se trouvait le grand foyard. Il avait la conviction que cela lui attirerait des ennuis, et pria en conséquence M. Tracier de s'adresser à quelque autre propriétaire moins en évidence que lui dans la commune. Le pauvre monsieur ouvrit de grands yeux à l'ouïe de ce discours.

— Il ne vous est pourtant rien arrivé de fâcheux l'année dernière, à la suite de l'assemblée tenue sur votre propriété ? lui demanda-t-il.

— Non, pas précisément. Mais, voyez-vous, Monsieur, je ne suis plus dans la même position. La municipalité ne voit peut-être pas de très bon œil ces assemblées, et mon beau-père n'en est pas partisan non plus. Ce n'est pas une chose agréable pour moi d'être agonisé dans le village ; parfois même en public, comme cela m'est arrivé.

— Je comprends, monsieur, et je n'insiste plus. Il faut pourtant faire notre compte qu'il n'est pas possible d'être franchement chrétien et de plaire en même temps aux ennemis de l'Évangile. Vous savez ce qu'a dit le Seigneur : Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous, car ils faisaient de même des faux prophètes. L'Évangile est odeur de vie ou odeur de mort. Il faut être pour lui ou contre lui. Si nous le tenons pour la vérité apportée sur la terre, alors ne craignons pas d'en élever haut la bannière. C'est notre droit et c'est aussi notre devoir. — si je trouve un autre emplacement pour la réunion en question, j'espère pourtant que vous y viendrez en

famille ? Je serai heureux de vous y voir.

— Pour moi, dit la mère Agathe, ne comptez pas que j'y aille. Dans cette saison, nous avons trop d'occupations.

— Et vous, madame ? dit le pasteur en s'adressant à Irène.

— J'irais avec plaisir, monsieur ; mais j'ai mon enfant et soigner.

— Ils sont parfois si tranquilles, si sages, pendant les chants et la prière. Il me semble qu'il doit être doux à une jeune mère d'associer son enfant à un culte sous la voûte des cieux.

— La petite crierait comme une malheureuse, reprit vite Agathe, j'en suis sûre : c'est comme si je l'entendais déjà. D'ailleurs, elle a été présentée dernièrement au saint baptême, c'est bien suffisant.

— Et vous, monsieur Cerbier ?

— Je ne puis m'engager à rien. Il est possible que j'aille voir si tout se passe en ordre, et veiller à ce que personne ne vous insulte.

— Mais vous jouissez de la liberté la plus complète dans votre canton ?

— Oui, monsieur, sans doute ; nul n'a le droit de molester qui que ce soit pour des opinions religieuses. Chacun peut, selon qu'il l'entend, servir Dieu à sa manière ou ne pas le servir du tout. Toutes les croyances sont libres, depuis celle du matérialiste le plus décidé, jusqu'à celle du sectaire le plus étroit. Chacun doit être respecté.

— Je ne demande pas autre chose. Nous sommes parfaitement d'accord. Je vais donc tâcher de trouver une autre place. Que Dieu bénisse votre jeune famille ! Bonjour, mesdames, votre serviteur.

## CHAPITRE XXIV



près une année seulement, Louis Cerbier en était donc venu là. Semblable à la rosée du matin qui ne fait qu'humecter l'extérieur de la plante, sa piété menaçait de disparaître aux premiers feux du jour. Et pourtant, que de grâces lui avaient été accordées ! La santé à tous, une bonne et gentille femme, qui l'aimait ; la naissance d'un enfant ; l'augmentation de sa fortune par la dot d'Irène ; tous les biens de la terre s'accumulaient dans la famille, — et voilà que la foi faiblissait, que la reconnaissance envers Dieu s'en allait, ou du moins s'effaçait en présence des attaques moqueuses du public et des paroles aigres d'une mère trop attachée à l'argent. — Les larmes qu'il avait senties dans ses yeux à la première assemblée religieuse, ne venaient donc pas du cœur ; car la source n'en eût pas été si vite épuisée. En se trouvant si facilement heureux de croire à l'Évangile par une simple adhésion de l'intelligence et à la suite de passagères émotions, Louis Cerbier n'avait pas suivi le conseil du Maître divin. Il n'avait pas posé le vrai fondement de la foi. Avant de livrer bataille, il n'avait pas calculé s'il pouvait aller, avec cinq mille hommes, à la rencontre de celui qui en a dix mille. — Combien de jeunes gens ont été dans son cas, et qu'ils sont à plaindre ! Heureux encore ceux qui, après avoir éprouvé la vanité des choses de la terre, reviennent plus tard à Celui qui seul est le chemin de la vie éternelle !

À peine M. Tracier eut-il quitté la Bassette, que la mère Agathe dit à Louis.

— Eh bien, aujourd'hui, tu t'es montré du moins un homme qui sait ce qu'il se veut. Ça me fait plaisir. Il ne fallait seulement pas y mettre tant de délicatesse, mais dire à ce monsieur de se mêler des affaires de sa paroisse et de ne pas venir nous *embêter* avec des réunions auxquelles personne ne songeait avant son arrivée chez Cailloutet. Notre ministre ne va pas tracasser les gens dans sa ville, ni gâter son

herbe. Que chacun reste chez soi.

— Je trouve au contraire, dit Irène, que Louis aurait pu exprimer plus de regret de sa décision. Moi, j'avoue que, sans la petite, j'irais volontiers à ce culte en plein air. Certainement nous y avons reçu des bénédictions l'année dernière. Rappelle-toi, Louis, comme nous étions alors contents et heureux.

— Oui, c'est vrai ; mais aussi je n'étais pas municipal, chargé de veiller au maintien de l'ordre dans la commune. J'étais libre de mes actions. Aujourd'hui, je ne dois rien faire qui puisse provoquer du bruit, ou même simplement des propos désagréables.

— Ce refus, reprit Irène, aura fait de la peine à M. Tracier, j'en suis sûre. Il nous regardait d'un air si affectueux et si triste en partant.

— Ça lui passera, dit la mère Agathe. Il y a d'ailleurs assez d'autres places où l'on peut s'asseoir sur l'herbe et chanter. Pourquoi serait-ce mieux à nous qu'à d'autres d'en fournir une ?

— Je voudrais bien savoir ce que Lucien pensera de tout cela, dit Irène.

— Il en pensera ce qu'il voudra, répondit Louis. Lucien n'est pas grand partisan des réunions en plein air. Il pense probablement beaucoup plus à sa cousine de Vevey qu'aux discours de M. Tracier. Savez-vous qu'on la dit riche de cent-cinquante mille francs.

— Tant mieux, dit Irène. Lucien est un si brave garçon ! Mais si elle n'a pas plus de quinze ans et demi, elle est bien jeune pour devenir la femme d'un homme qui en a bientôt trente.

— Pourvu qu'elle soit forte, c'est tout ce qu'il faut, ajouta la mère. Comment est-elle faite ?

— On ne sait pas, continua Louis. J'ai essayé d'en dire deux mots à Lucien ; il m'a répondu d'une manière évasive.

— La mère ne l'a jamais amenée ici ?

— Non.

— Eh bien, Lucien n'a pas encore la fille. Quel âge a la mère ?

— On a dit trente-six à trente-huit ans.

— Voulez-vous gager avec moi que Lucien épouse la mère ? Comptez seulement là-dessus.

— Ça se pourrait encore, si elle est bien conservée, dit Irène.

— Par là bas, reprit Agathe, les femmes conservent longtemps de la fraîcheur. Elles travaillent pourtant plus que nous autres, et vont au marché, à deux lieues de leur maison, avec une hotte sur le dos. Ici, une jeune femme se croirait bientôt morte si on lui mettait une hotte aux épaules. Mais c'est assez causé. Allons joindre les bœufs, Louis. Il faut se dépêcher si l'on veut rentrer les deux chars du pré de dessus avant la nuit. — Irène, tu feras la soupe comme à l'ordinaire et tu

porteras les deux *maitres*<sup>15</sup> aux cochons vers les six heures. Je les ai préparées. Il faudra aussi donner du foin à la vache et la mener à la fontaine. Tu auras soin de fermer le poulailler après le soleil couché. Compte les poules ; il doit y en avoir seize, et le coq, qui fait dix-sept.

Pendant que la mère Agathe arrangeait si bien les affaires, M. Tracier arrivait au village, la tête penchée et les mains croisées derrière le dos, selon son habitude. À cette place-là, le vieux frac noir était lisse, plus usé qu'ailleurs. Le pasteur s'affligeait de la décadence religieuse dont il venait d'être le témoin. Hélas ! que de fois déjà, il avait vu de belles apparences de piété ne produire aucun fruit solide ! Et cependant il ne se décourageait point. Zélé pour le service de son Maître, fort et actif, il travaillait énormément.

Devant chez Lucien, il vit ce dernier portant deux arrosoirs d'eau dans son jardin. Ils se saluèrent en même temps. Lucien posa ses arrosoirs au chemin, et s'informa de la santé de M. Tracier ainsi que de celle de sa famille.

— Vous êtes venu passer les vacances à Chânay, comme l'année dernière ? lui-dit-il.

— Oui, quand l'été arrive, nous éprouvons un grand besoin de respirer le bon air de la campagne. Cette année-ci, j'espère que nous pourrons prolonger un peu plus notre séjour.

— Vous êtes à la pension Cailloutet ?

— Oui, nous y sommes vraiment très bien ; ce sont de si bonnes gens ! La mère Cailloutet, surtout, est pleine de cœur. — Vous avez bien réparé votre maison, dernièrement. La façade est d'un gris charmant, et l'intérieur a l'air si frais et si propre.

Les fenêtres étant ouvertes, on apercevait, de la rue, les plafonds bien blancs et les jolis papiers peints.

— Je renvoyais depuis longtemps ces réparations ; maintenant, je suis content qu'elles soient faites.

— Vous n'êtes pas encore marié ?

— Non, monsieur, il n'y a rien qui presse.

— Vous avez bien vingt-huit ans, à peu près ?

— Oui.

— Le moment est favorable pour vous établir. Je souhaite toujours à mes amis une femme pieuse, bonne et aimable. Dieu veuille vous la donner.

— Je vous remercie.

— En ce moment, je viens...

— Pardon, monsieur ; mais un de mes arrosoirs coule. Voulez-vous

---

15 - Une *maitre*, seau en bois qu'on porte dans une main.

me permettre d'aller le vider au jardin ? Et même, si cela vous est agréable, vous pourriez vous y asseoir un moment, pendant que j'irai encore une fois ou deux à la fontaine. J'ai peu de temps, et je voudrais mouiller deux carreaux avant de les planter.

— Très volontiers ; je désire vous demander un renseignement.

M. Tracier s'assit sur un banc à l'ombre, et Lucien trempa vite son terrain, labouré depuis quelques jours. Quand ce fut fait, il remit un habit sur ses épaules et vint prendre place à côté de son visiteur.

— Maintenant, dit-il, je puis rester avec vous pendant que la terre s'essuie à la surface. Dans une demi-heure, je planterai mes chicorées.

— Je voulais donc vous dire, reprit M. Tracier, que je viens de chez votre ami, Louis Cerbier. La manière dont il m'a parlé de ses dispositions religieuses actuelles m'a vivement peiné pour lui et sa famille. Il a une grande frayeur de se compromettre et redoute beaucoup les moqueries des incrédules, paraît-il ; car il m'a refusé pour une nouvelle réunion religieuse la place qu'il avait si complaisamment offerte l'an dernier. C'est bien affligeant, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, surtout pour Louis, si sa décision a pour cause la crainte du ridicule.

— Cette place du foyard est charmante ; on ne saurait en trouver une qui convînt mieux, entre les villages du Péraillet et de Chênay. Ce refus, auquel je ne m'attendais pas, me capotise.

— Je le comprends ; mais il ne sera peut-être pas trop difficile de trouver un autre endroit, tout aussi favorable, dans une direction différente.

— Et où, mon cher monsieur ?

— Je vous y conduirai après demain, dimanche, si cela vous fait plaisir.

— Je vous en serai bien reconnaissant.

— Maintenant, reprit Lucien, je voudrais aussi vous dire ma pensée sur ces réunions ?

— Certainement, j'écoute.

— Eh bien, monsieur, tout en reconnaissant qu'elles peuvent avoir une bonne influence sur certains caractères, je n'en suis pas partisan au même point que beaucoup de gens, sans doute plus pieux que moi. Je trouve qu'elles excitent l'imagination, et causent plus de plaisir religieux, plus de satisfaction agréable à l'esprit, qu'elles ne rendent sérieux les auditeurs. Pour Louis Cerbier, ça été le cas, exactement, et aussi pour beaucoup d'autres. Que, deux ou trois fois par année, à quelque fraction d'église qu'on appartienne d'ailleurs, on se réunisse en plein air pour entendre une prédication et chanter les

louanges de Dieu, c'est très bien et j'en suis de grand cœur. Mais du moment où l'on *court* à la recherche des émotions, des impressions, et même des prédications, cela dégénère en fantaisie religieuse, très peu profitable au réveil de la conscience. — Dans une autre partie du pays, on m'a parlé d'une réunion annoncée à grand bruit ; ou y vint de tous les environs pour entendre. ...quoi ? une histoire que chacun de nous avait pu lire dans un ancien numéro de la Feuille religieuse ! Il m'est impossible de trouver cela bien ; c'est presque manquer de simple respect envers les auditeurs.

— Vous avez parfaitement raison.

— Je suis assuré, reprit Lucien, que nul ne pourra vous adresser le même reproche, monsieur ; mais je veux vous présenter encore une réflexion. Avant d'annoncer publiquement la réunion que vous désirez avoir ici, ne feriez-vous pas bien d'en prévenir les habitants du village, pour savoir un peu ce qu'ils en pensent. Vous êtes pasteur et dans votre droit d'user de notre liberté religieuse ; toutefois, il y a aussi un pasteur à Chânay ; il y a des personnes qui se rattachent à l'église libre, d'autres qui sont membres des assemblées dites darbystes. Il y a peut-être encore, dans nos environs, des anciens dissidents, des Wesleyens, des Moraves, que sais-je ? Il conviendrait de vous mettre d'accord avec quelques-unes de ces personnes-là, au moins sur un fond commun, et de vous assurer qu'une réunion est aussi désirée par elles. Il ne faut pas la faire uniquement pour le plaisir des pensionnaires de MM. Cailloutet et Migevod, qui paraissent y tenir beaucoup. Notre population est chez elle. On doit agir à son égard avec du tact et de la prudence chrétienne. S'imposer à nous par une convocation religieuse, même dans un but excellent, c'est, voyez-vous, quelque chose de plus délicat qu'il ne semble au premier abord. Je vous conseillerai donc de commencer par en parler dans les familles où votre qualité de pasteur vous donne libre entrée, et où quelques mots de votre part, laissés à propos, feront plus d'impression sérieuse que de longs discours prononcés en plein air.

— En principe, répondit M. Tracier, vous pouvez avoir raison. Mais comment aller frapper à tant de portes ? Je me suis dit simplement ceci : puisque je vais passer un mois à Chânay, pourquoi ne profiterais-je pas de ce temps de repos pour annoncer l'Évangile au moins une fois, dans une réunion où les chrétiens de toutes dénominations peuvent se rencontrer ? Il est bon de se voir, de se serrer la main, de prier et de s'édifier ensemble. La bénédiction de Dieu repose sur de telles assemblées.

— Oui ; mais du moment où vous convoquez toute la population à s'y rendre, enquerrez-vous un peu de ce qu'elle pense de votre projet.

Ce sera une marque de déférence de votre part, et vous n'en serez que mieux placé ensuite pour vous adresser à elle.

— Je vous remercie de l'avis et je le suivrai dans une mesure quelconque. Par votre position dans ce village, monsieur Desbois, par vos convictions chrétiennes, vous pouvez faire beaucoup de bien.

— Ah! monsieur, nul n'est prophète en son pays; et d'ailleurs, je suis prophète moins que personne. — Je vous quitte maintenant pour reprendre mon travail. Dimanche, à trois heures, je vous conduirai sur l'emplacement auquel j'ai pensé pour votre réunion.

L'endroit en question était un bosquet de châtaigniers, situé à dix minutes du village, sur un renflement de terrain formant une petite colline, du côté de l'est. On y arrivait par un chemin de traverse, auquel venait aboutir un sentier. Il y avait là quelques vieux arbres aux branches brisées par les ouragans, mais qui, repoussant plus bas que leurs tronçons, fournissaient encore une belle verdure; puis, d'autres châtaigniers vigoureux, ayant presque la forme élevée des chênes. Le gazon était encore plus ras et plus sec que celui du pré des Cerbier sous le foyard. Il n'y avait pas même de mousse. C'était un fin tapis d'herbe, recouvrant les racines qui bosselaient le sol en diverses places et y formaient des espèces de sièges naturels. L'un des plus gros troncs possédait à deux pieds de terre, une énorme loupe sur laquelle un prédicateur pouvait se tenir debout, le corps appuyé à la tige de l'arbre. Tout autour du monticule, il y avait des champs, des prairies, avec de beaux noyers çà et là. Les blés commençaient à jaunir; les esparcettes étaient depuis longtemps fauchées. En arrivant au bosquet, les deux hommes entendirent crier les geais effrayés, et *redasser* les grives. Quelques couples de pigeons s'enfuirent en battant des ailes, mais les pinsons continuèrent à chanter dans le feuillage, les mésanges à visiter l'écorce des branches dans tous les sens. Un grand pic-vert, qui n'avait pas vu les visiteurs au pied du vieux châtaignier, vint en hennissant se planter de l'autre côté, contre la tige, et ne fut pas peu étonné de se trouver en si grave compagnie. Il releva sa crête rouge, dirigea le regard de ses yeux blancs sur M. Tracier, et repartit bien vite en décrivant dans l'air les courbes infléchies de son vol gracieux.

— Cet endroit est charmant, dit M. Tracier. Voyez, monsieur Desbois, les oiseaux même y font des réunions le dimanche.

— Oui, à leur manière, ils célèbrent aussi les louanges du Créateur. Mais il n'y a pas seulement des ramiers et des fauvettes; les geais et les pics y tiennent aussi leurs conciliabules criards.

— Ça ne fait rien, tous sont des créatures de Dieu, et, à ce titre, tous ont droit à notre affection. Quand il s'agit des hommes, l'amour est

bien autrement indispensable. — Mais obtiendrons-nous facilement ce local pour dimanche prochain ?

— Je vous l'offre dès aujourd'hui, de la part du propriétaire.

— Et quel est son nom, afin que j'aie le remercier ?

— C'est moi-même, monsieur ; je croyais que vous le saviez.

M. Tracier prit la main de Lucien et la serra fortement.

— C'est comme cela qu'il faut faire, lui dit-il ; vous donnez un bel exemple : puisse-t-il être suivi par beaucoup de chrétiens, dans les diverses circonstances de la vie !

## CHAPITRE XXV



. Tracier n'eut pas à regretter d'avoir suivi le conseil de Lucien à propos de la réunion projetée. En général, il fut bien reçu dans les maisons où il se présenta. Plusieurs personnes furent touchées de sa visite, d'autres la considérèrent comme un honneur. Par quelques mots affec-

tueux, par quelques paroles de sympathie, il gagna promptement l'estime et le respect de gens qui, sans cette marque de déférence, eussent peut-être crié bien fort contre ses intentions. Que l'on vienne de près ou de loin, il ne s'agit pas, en effet, d'avoir l'air de s'imposer, de commander, même avec un véritable désir d'être utile. Respectons toujours la liberté morale du prochain.

L'assemblée religieuse eut donc lieu sous les châtaigniers de Lucien, le second dimanche après celui où M. Tracier vint les visiter. Elle fut nombreuse, grave et recueillie. Les personnes qui prirent la parole ne se crurent pas appelées à faire de longs discours, à raconter des histoires, ou à expliquer tel ou tel point des dogmes chrétiens. On y parla peu ; les assistants furent sollicités de donner leur cœur à Dieu, et de le montrer par une conduite chrétienne. Chacun y apportant quelque chose, ne fût-ce qu'un simple désir, même une sorte de respectueuse curiosité, y trouva une bénédiction. Lucien sentit qu'un esprit d'affection et de paix avait présidé au milieu de cette foule, et il convint lui-même que sa manière de juger les réunions religieuses en plein air avait besoin de se modifier, au moins dans certains cas. Sur des questions de ce genre, le caractère, les besoins particuliers de l'esprit ou de l'âme prédisposent pour ou contre, souvent à l'insu de celui qui émet d'avance un jugement.

Louis Cerbier arriva aux châtaigniers vers le milieu du culte. Il se tint d'abord à distance, comme pour voir l'ensemble de loin. Un de ses camarades, bien connu à Chânay comme franc-maçon, lui fit signe de ne pas craindre de s'approcher davantage. — « On pourrait croire que

tu as peur de te mêler à nous, lui dit-il à voix basse, quand il fut près de lui. On entend ici de bonnes choses, et il faut toujours respecter les convictions. » — Louis put donc regretter d'avoir cédé à la crainte du ridicule ; il y donna lieu à son égard, précisément par le manque de courage moral qu'il montra en cette occasion. — Il y avait là de jeunes femmes avec leurs petits enfants aux bras ; des vieillards courbés sous le poids des années ; des jeunes gens dans la force de la vie ; des hommes de toutes les opinions, religieuses ou politiques. Devant le Maître du monde, il n'y avait que de pauvres pécheurs écoutant la parole de la réconciliation entre le ciel et la terre.

La moisson fut faite à Chânay, soit dans les pentes inférieures au village, soit sur le plateau qui le domine. Au Péraillet, les froments étaient encore trop tendres pour être coupés. À cette altitude plus élevée, le grain ne mûrit que huit ou quinze jours plus tard. À Chânay, les cerises étaient aussi cueillies ; elles fermentaient dans les tonneaux en attendant une semaine pluvieuse, pendant laquelle on les distille sur le foyer de quelque chambre à lessive, ou sous la cheminée d'un four. Pendant qu'il fait beau temps, on travaille aux vignes ; les femmes rattachent, avec de la paille humide, les sarments que l'orage a jetés de côté ; elles suppriment les pousses trop longues ou inutiles. Avec des *fossoirs* légers, les hommes donnent une culture qui favorise le développement du raisin et détruit la mauvaise herbe.

Pour ces différents travaux, Lucien prenait deux ouvriers avec lesquels il travaillait du matin au soir. Françoise ne quittait la maison que pour quelques heures dans l'après-midi. Deux femmes étaient aussi employées à la journée. Lucien trouvait qu'il se tirait mieux d'affaire ainsi qu'en ayant un domestique homme pour toute l'année.

Au village, on continuait à s'occuper de sa position et de ses projets d'avenir.

— Mais c'est bien étonnant, disait-on, que Lucien Desbois n'aille plus visiter sa jeune cousine, et il ne paraît pas qu'il écrive à la mère. Y aurait-il du *froid* entre eux ? Elles ne sont pas même venues examiner les réparations qu'il a faites : oui, en vérité, c'est bien étonnant !

Manuel entendait souvent de tels propos dans les maisons où il travaillait ; et comme on le savait en bons termes avec Lucien, on lui faisait aussi des questions au sujet de ce dernier. Manuel répondait que jamais Lucien ne lui avait parlé de ce qu'il comptait faire. C'était la vérité. — De retour chez lui, il racontait parfois à Lina ce qu'on lui avait dit, et cela intriguait aussi la jeune personne.

À la campagne, entre paysans, on ne se visite guère que le dimanche, à moins qu'on ne soit voisins de porte à porte. Et même il est des gens qui, depuis vingt ans, habitent le rez-de-chaussée d'une

maison, sans être jamais montés à l'étage supérieur, où demeure une autre famille, avec laquelle ils sont dans les meilleurs termes à la rue. L'appartement de plain pied appartient à l'un; celui de l'étage à l'autre; la grange est indivise entre les deux; le toit, entretenu à frais communs; et jamais les deux familles ne se visitent. Hors du domaine public, la sociabilité n'est donc pas une chose aimable aux yeux de ces gens-là. Mais si ceux d'en bas étaient malades, ceux d'en haut accourraient à l'instant pour les soigner; comme ceux-ci monteraient bien vite chez leurs voisins s'ils réclamaient d'eux le moindre service. Jusque-là, chacun reste chez soi, mais non dans son fromage comme le rat de Lafontaine.

Un dimanche, donc, Lucien ayant mis précédemment sa vigne en ordre et payé ses ouvriers, vint se promener du côté de la Clive. C'était vers les trois heures de l'après-midi. Il prit un papier dans son bureau, ouvrit son porte-monnaie et s'assura qu'il contenait quelques pièces d'or, puis il s'achemina où nous disons. La chaleur encore très forte avait pourtant quelque chose de sain, de fortifiant. La terre ne dégageait pas d'humides vapeurs, comme lorsqu'elle est trempée d'eau que le soleil suce avec avidité. L'air était sec, ferme, léger en même temps. On ne s'aperçoit pas qu'on respire, et, quand on est au fort de la vie comme Lucien, il semble qu'aucun déclin n'est possible.

Tous ces bruits de mariage sur son compte commençaient à l'ennuyer. Il venait donc au Ravin avec l'intention d'en parler un peu avec Manuel et de lui remettre les trente-cinq francs qu'il lui devait pour ses journées de maçon. La maison étant fermée, il pensa que le père et la fille avaient été chercher l'ombre et le frais sous leur cerisier, placé à quelque distance et plus haut, comme on s'en souvient. Il s'y rendit par le sentier, mais n'y trouva personne. — «Où peuvent-ils être allés?» se dit-il. L'idée lui vint alors de continuer à suivre le bord du ruisseau jusqu'à son bois de frêne, qu'il n'avait pas visité depuis longtemps. Quand il eut fait ainsi une centaine de pas, tantôt en longeant les bancs de gravier, tantôt sous le branchage des arbres, il se trouva près d'une de ces nappes d'eau dont la vue avait tant plu à M. Maurice. De l'autre côté de la rivière, le terrain en pente rapide était retenu au bas par des hêtres en touffe épaisse; sur le rivage où était Lucien, un affleurement de gravier dur, formait un banc sur lequel on pouvait s'asseoir. En arrière, un tilleul forestier, composé de tiges lisses sortant d'un vieux tronc noir de mousse, envoyait son ombrage jusqu'au milieu de l'onde où il se reflétait. L'eau tombait dans le réservoir avec un gazouillement qui donnait beaucoup de charme à cet endroit si bien formé par la nature et si mystérieux. Lina était là, seule, assise sur le rebord en gradin. Elle avait un livre ouvert sur ses

genoux, mais ne lisait pas. Son regard errait sur la nappe d'eau paisible étendue à ses pieds. En voyant Lucien près d'elle, sa surprise fut complète, et celle de Lucien non moins grande de la trouver là.

— Où allez-vous donc ainsi ? lui demanda-t-elle, après avoir répondu à son cordial bonjour.

— Comme vous, le long du ruisseau. Mais restez assise, dit-il en voyant Lina se lever ; que ma présence ne vous fasse pas fuir de cet endroit si joli et si bien caché.

Lina le regarda avec des yeux exprimant son étonnement d'un pareil langage.

— Aimez-vous réellement la poésie ? fit-elle en souriant.

— Oui, je l'aime ; et je vous prie de croire que, pour en parler très peu, je sais pourtant la comprendre et la sentir. La vraie poésie est dans toutes les œuvres de Dieu, aussi bien, à mon sens, dans le joli banc sur lequel vous êtes assise, que dans les flots limpides qui se reposent à vos pieds.

— C'est vrai ; voyez aussi les hêtres touffus, de l'autre côté. Ne dirait-on pas que le Créateur les a plantés à cette place, pour garantir le ruisseau des éboulements dont il serait menacé sans leur protection ?

— Sans doute ; la main bienfaisante de Dieu est partout. — Je pense souvent à notre jeune ami Anselme, à propos de poésie : son imagination animait tout. S'il avait vécu, il serait devenu un vrai poète.

— Il n'était pas fait pour ce monde, ajouta Lina, en regardant la nappe d'eau.

— Aussi est-il allé de bonne heure au ciel, reprit Lucien. — Je me suis aussi demandé si vous l'auriez épousé, quand il n'y aurait plus eu entre vous deux cette grande différence d'âge et que Dieu lui eût rendu la santé.

— Je ne sais pas ; du reste, je ne me suis pas fait d'illusion sur son état, surtout dans la dernière année de sa vie. Le pauvre enfant était frappé à mort depuis longtemps.

— Son amour pour vous était extrême. Il m'en a parlé maintes fois. Vous étiez son soleil et sa vie. Il y a un an, le jour même où je revins avec lui de la réunion religieuse en plein air, nous causions de vous ; tout à coup il me laissa voir qu'il était d'une jalousie sans bornes.

— Que vous dit-il ? Vous pouvez bien me le raconter. L'affection qu'il me témoignait n'a été un mystère pour personne à Châney.

— Il me laissa voir qu'il était jaloux de moi, autant que de Louis Cerbier.

— De vous ! reprit Lina en haussant les épaules. ah ! par exemple, c'était bien gratuitement. Pauvre cher Anselme ! quand je pense à

l'affreuse scène qui eut lieu sous notre cerisier quinze jours plus tard, j'en suis encore toute émue.

— Vous vous montrâtes là une véritable amie pour lui, Lina.

— Mais, je l'espère bien.

— Auriez-vous ainsi donné le bras à quelque autre garçon du village ?

— Non, dit-elle d'un ton très bref ; puis, regardant de nouveau Lucien avec une dignité fière, elle ajouta : Je vous trouve l'air un peu singulier aujourd'hui. Cet endroit est trop poétique pour que nous y restions davantage. De quel côté allez-vous ?

— Je ne sais pas, reprit Lucien en souriant. Voici, dit-il, ce que je comptais faire en venant chez vous cet après-midi (en disant cela, il s'assit à deux pas de Lina qui le considérait avec un nouvel étonnement) ; je voulais payer à votre père ce que je lui dois, et lui dire aussi de ne pas croire un mot des bruits qui circulent sur mon compte dans le village. Depuis que j'ai réparé ma maison, les gens se mêlent de ce qui ne les regarde pas ; cela m'est désagréable, et tout ce qu'on dit est dénué de vérité.

— Qu'est-ce qu'on dit ? faut-il que je l'explique à mon père ?

— Oui, s'il vous plaît. On répète à tout propos que je dois épouser une cousine qui demeure avec sa mère aux environs de Vevey.

— Eh bien, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas, si elle vous plaît et si vous l'aimez ! Est-elle gentille ?

— Écoutez, Lina : il me semble que la mort d'Anselme nous et placés l'un et l'autre sur un terrain de confiance réciproque. D'ailleurs, nous savons ce que doit être pour des chrétiens la vérité, aussi bien dans les affections du cœur que dans la croyance à une vie éternelle. Sur une chose aussi sérieuse, je suis de ces gens qui ne parlent qu'avec sérieux. Je n'épouserai pas ma cousine Léonie, qui pourtant est très gentille, mais trop jeune et trop élevée en demoiselle pour vivre avec moi. Elle n'a pas même seize ans, et j'en aurai bientôt vingt-neuf. En outre, elle est habituée à la ville beaucoup plus qu'à la campagne. Enfin, je ne l'aime pas autrement que vous n'aimiez Anselme ; et heureusement je ne suis pour elle qu'un garçon paysan de Chânay, son cousin éloigné. Je vous dis cela pour que vous sachiez bien où j'en suis à cet égard ; mais il me répugne beaucoup d'en remplir le village. Pourvu que vous le sachiez, c'est tout ce que je demande. Je réfléchis qu'il n'est pas même nécessaire d'en parler à votre père.

— Cela lui ferait plaisir de le savoir.

— Eh bien, faites comme vous voudrez : oui, continua-t-il en jetant une petite pierre dans l'eau, si je dois un jour me marier, je tâcherai

de gagner le cœur d'une fille de ma condition, qui aime la campagne, ait été élevée à peu près comme moi et n'ait pas une croyance religieuse trop différente de la mienne. Je lui demanderai de l'intelligence, un bon cœur, mais surtout la confiance la plus entière dans mon affection, comme elle pourra être certaine d'en posséder une pareille de ma part.

— De cette manière, vous ferez très bon ménage ensemble, je n'en doute pas. M'invitera-t-elle à ses noces ?

— Si cela dépend de moi, certainement.

— Eh bien, bonjour Lucien, je m'en vais d'ici. Vous me relèverez du secret que je dois garder, aussi vite que vous le pourrez.

Ayant dit cela, Lina se leva, gracieuse et fraîche comme une nymphe de la rivière. Lucien la pria de remettre à son père les trente-cinq francs qu'il lui devait, mais elle répondit :

— Vous pourriez faire cela vous-même, la prochaine fois que vous verrez mon père.

— Préférez-vous ne pas vous en charger ?

— Oui, c'est peut-être mieux.

— En ce cas, je ne tarderai pas à revenir chez vous.

Je tenais aussi à parler avec votre père du nouveau projet municipal, relatifs aux terrains de la commune. — Et que pense-t-on faire ? demanda Lina avec une certaine anxiété.

— Il paraît qu'on les vendra à l'enchère. Les avis sont presque unanimes sur ce point. La commune a des dettes, on veut les payer.

— Mais mon père pourra bien acheter la pièce de terre sur laquelle il a bâti ? ne le pensez-vous pas ?

— Sans doute, mieux que personne, puisqu'il n'aura pas à payer l'indemnité qui sera réservée en sa faveur pour la maison.

— Je vous recommande les intérêts de mon père. À son âge, il serait bien difficile de quitter ce lieu, où ma mère est morte après avoir tant travaillé avec lui.

— Je le comprends. Comme municipal, je dois tenir les intérêts de la commune. Mais si je puis être utile à votre père sans manquer à mon devoir, soyez sûre que je le ferai.

— Merci, dit-elle, en lui tendant la main. Je sais que je puis compter sur vous. À côté des familles riches de la commune, nous sommes de pauvres gens ; toutefois mon père est en mesure de payer le terrain. Il s'y est préparé depuis bien des années.

— Dormez en paix seulement, et souvenez-vous de ce qui a été dit ici.

— Oui, oui : vous avez promis de m'inviter à la noce. Il s'agira pourtant de savoir avec qui ; mais non, cela me sera, au fond, bien égal.

— Comme cette eau est limpide, ajouta-t-elle en la regardant une dernière fois. Une vie qui coulerait aussi doucement et aussi pure, serait trop heureuse ; aussi, n'en existe-t-il pas.

— Si notre ami Anselme était là, dit Lucien, nous lui demanderions son avis sur ce point.

Lucien traversa de l'autre côté ; sautant de pierre en pierre à l'endroit de la cascade, il ne tarda pas à disparaître au-dessus, dans le chemin conduisant à son bois de frêne et à la carrière de tuf.

Lina descendit silencieuse, absorbée en elle-même par tout ce que Lucien venait de lui confier. Un moment, l'idée qu'il pensait peut-être à elle lui fit pousser une exclamation involontaire ; mais aussitôt elle se dit : — penser à moi ! quelle folie de ma part ! Comme à Louis Cerbier, ne lui faut-il pas une femme riche ? Tous ces fils de bons paysans se ressemblent, quand il s'agit d'argent. Si Lucien faisait exception, il serait une perle rare, — et moi je ne suis que la pauvre fille de Manuel. Du reste, je le crois parfaitement sincère dans tout ce qu'il m'a dit. Et c'est vrai qu'il gagné beaucoup à être vu de près, une fois, qu'il se met à causer. C'est un homme de cœur et de conscience, n'ayant rien de commun avec son grand collègue de la municipalité.

## CHAPITRE XXVI



La scène que nous avons racontée dans le chapitre précédent avait eu pour témoin placé à distance un homme qui, sans rien entendre de la conversation des deux jeunes gens, avait cependant vu ce qui s'était passé au bord du ruisseau. Ce témoin, c'était M. Maurice. À surprendre ainsi Lucien et Lina dans ce rendez-vous involontaire, le vieux garçon original n'avait mis ni intention ni malice. Il était né pour être au courant des petites affaires d'un village sans précisément le rechercher, comme il y a des gens nés aussi pour ne jamais savoir que les derniers les événements dont on parle autour d'eux depuis une semaine.

Peu après son dîner, M. Maurice avait pris le chemin du plateau supérieur ; de là, se dévalant par le haut du ravin de la Clive, il était descendu à la carrière de tuf, d'où il continuait à suivre le cours du ruisseau, lorsque, passant à côté du grand bloc erratique, l'idée bizarre lui vint de l'escalader. La chose n'était pas très difficile pour quelqu'un dont le pied était leste encore et qui avait de bons jarrets. Ça et là, le rocher présentait une saillie, ou une assise décroissante en forme de degré étroit. En peu de minutes, l'ascension fut exécutée. Un zouave ne s'y fût pas mieux pris que M. de Longasseau. Arrivé là-haut, il se trouva sur une plate-forme en pente peu sensible, recouverte de lichens verdâtres, marquant à peine un relief sur le granit. Le soleil avait réchauffé cette surface, malgré le voisinage des branches feuillées qui se balançaient autour et au-dessus. De cette esplanade, la vue plongeait sur la nappe d'eau, située cinquante pas plus bas. S'étendre sur cette couche et s'y endormir, parut à M. Maurice une chose très bien imaginée. Sa nature de lézard s'en accommoda tout de suite, et d'autant mieux que le bouillon gras de son dîner lui pesait un peu sur l'estomac. Il fit là une douce méridienne d'une grande heure, oubliant toutes les misères de ce monde et ne rêvant pas

même à la nymphe du vallon. En s'éveillant, il se sentit les membres un peu roidis au contact d'une couche aussi dure, et il allait bailler à haute voix, lorsqu'il découvrit Lina sur le banc où elle venait de s'asseoir. — Ah! diantre, se dit notre homme, voilà un charmant tableau de genre. Quel dommage que je ne sois pas peintre! —

Lina avait ôté son petit chapeau; elle arrangeait, sous les yeux même du félin étendu sur le rocher, les tresses brillantes, tenues en place par une broche d'ébène poli. Elle enleva les manches qui couvraient ses bras et plongea ceux-ci dans l'eau courante, pour les rafraîchir. Avant de se livrer à ces détails de toilette parfaitement simples et innocents, la jeune fille avait bien regardé autour d'elle pour s'assurer qu'elle était seule. Mais ses yeux ne pouvaient se porter jusque sur l'esplanade où se tenait le lézard humain; ce dernier ne dit rien, n'appela pas, il resta sur son roc en observateur. Bientôt Lucien arriva, en sorte que M. Maurice put assister à l'entrevue, du commencement à la fin. Que pouvait-il lui reprocher? Rien, absolument rien. Il en inféra seulement que Lucien n'avait pas dit son dernier mot sur le choix d'une future compagne et que lui, Maurice-Déodar de Longasseau, était un vieux fou quand il lui prenait encore des velléités matrimoniales. — « Pour des jeunes gens tels que ceux-ci, se dit-il, le mariage est tout ce qu'il y a de plus naturel; mais, ma foi! pour moi, ce serait plus que de la bizarrerie. Je suis arrivé à l'âge où le célibat est l'état normal de l'existence, et je dois m'y tenir fermement, comme à un rocher. Il n'y a que ces dîners à cuire qui m'ennuient. Et avoir une chambrière, c'est encore une pire chanson que celle du pot au feu. Que ne peut-on manger tout cru! — Se mettre en pension chez Cailloutet, peut-être? Non; il y a par là des barons, des comtes et des comtesses qui me reprocheraient de déroger, ou plutôt d'avoir dérogé. Bah! après tout, vive la liberté! Dût-on manger souvent du gigot de chèvre, cela vaudrait encore mieux que de s'astreindre à un genre de vie si parfaitement ennuyeux et si peu naturel. »

Dans ses moments d'*expansivité* solitaire, le bon M. Maurice écrivait des espèces de sentences rimées, en phrases de toutes les longueurs. Il disait que c'étaient des vers. À la simple vue, on aurait pu croire qu'il ne se trompait pas, mais, dès la première ligne, on s'apercevait que le brave homme avait reçu un léger coup de maillet, et on lui pardonnait de bon cœur le genre tout particulier de poésie auquel il se livrait. À la campagne, on entend parfois réciter d'affreuses plaintes, dans les circonstances importantes de la vie. Passe encore quand c'est à l'occasion d'une noce, d'un baptême ou de quelque fête de famille, partout enfin où il est permis de s'égayer. Mais sur les cimetières, le cœur se soulève avec dégoût à l'ouïe de

semblables oraisons funèbres.

Avant de descendre de son rocher, notre poète écrivit au crayon, dans son livre de ménage qu'il portait toujours avec lui, cent cinquante vers dont voici les douze derniers :

*Cachés sous le feuillage qui retombe en berceau,  
Ils étaient là tous deux assis au bord de l'eau.  
Lina tendit la main à Lucien, sur la rive  
De ce charmant ruisseau qui se nomme la Clive.  
Et moi je vis de loin qu'ils se parlaient tout bas,  
Comme des gens qui s'aiment; mais je n'entendis pas  
Leurs paroles d'amour, leurs soupirs ou leur plainte:  
D'ailleurs, de me montrer, j'avais trop vive crainte.  
Sur mon rocher tiédi par les feux du soleil,  
Je m'étais étendu pour jouir du sommeil;  
Le temps était charmant et la pierre encor chaude.  
Et l'eau coulait en bas d'un beau vert d'émeraude.*

En arrivant chez elle, Lina trouva Irène qui l'attendait près de la maison avec sa petite Élise au bras. La jeune mère se promenait, chantonnant pour endormir l'enfant.

— Êtes-vous là depuis longtemps? lui demanda Lina.

— Non, j'arrive. Louis est au village et je suis venue causer un peu avec vous. Voilà Élise bien endormie; c'est un bonheur, car elle dort si peu le jour.

— Nous la mettrons sur un lit; entrons vite. Mon père est au Péraillet, où quelqu'un l'a fait demander. Il n'aime pas à sortir le dimanche pour affaires, mais c'était un simple avis à donner, et cela pressait. Puis, une bonne promenade lui fait du bien; pour ses douleurs, il ne marche pas assez.

— Et d'où venez-vous, Lina?

— J'étais allée pour lire, un peu plus haut que notre pré. Il y a de si jolis endroits le long du ruisseau.

— Je ne les connais pas encore, et voilà pourtant une année que je suis ici. Que penserez-vous de nous, si je vous dis que nous avons un peu l'idée de quitter ma belle-mère et de nous établir ailleurs pour notre compte, Louis et moi?

— Oh! cela me paraît, au premier abord, bien étrange.

— Eh bien oui, n'est-ce pas? Mais, voyez, Lina: ma belle-mère est terrible! Elle nous dit parfois des choses que je ne puis plus supporter. Louis se fâche; cela fait une scène qui m'énerve. Jamais je ne m'habituerai à un tel genre de vie. Comment pourrais-je élever mon enfant dans cette maison? c'est impossible. Et si nous en

avons d'autres,- ce serait toujours plus difficile. Ma belle-mère ne pense qu'à augmenter ce que nous possédons, tandis qu'il y a des choses bien plus nécessaires.

— Sans doute.

— Et puis, je vois que les travaux de la campagne fatiguent décidément trop mon mari. Ses épaules se voûtent. Il souffre parfois de la poitrine, ou de l'estomac. Il prend du noir ; cela m'inquiète.

— Et alors, que pensez-vous faire ?

— Voici un peu l'idée de Louis, mais il n'en faut pas parler. Il songerait à louer l'auberge de la commune, dans un mois, quand toutes les autres mises auront lieu. Nous avons du vin, du foin, du blé, dont nous retirerions ainsi un meilleur parti qu'à la Bassette. Louis continuerait à surveiller les travaux de la campagne, mais sans y mettre autant de la main. Nous aurions une bonne domestique pour la cuisine de l'auberge ; il nous semble que nous sommes placés mieux que d'autres pour essayer pendant trois ans tout au moins.

— Ah ! réfléchissez bien, Irène, avant de vous établir dans un cabaret. Quelle triste vie vous y auriez ! Et comme il vous serait plus difficile encore d'y élever votre famille ! Non, je ne puis vous conseiller de quitter votre maison pour servir le public.

— Je ne servirais pas moi-même. Mon mari et la domestique s'occuperaient de l'auberge, pendant que je dirigerais le ménage en soignant mon enfant.

— Et votre belle-mère, que pense-t-elle de ce projet ?

— Elle dit que Louis a une bonne idée ; que ce sera un moyen de gagner de l'argent.

— Si vous faites cela, je crois que vous le regretterez plus tard. Vous n'aurez pas même les dimanches tranquilles. Il vous faudra, au contraire, recevoir beaucoup de gens chez vous ce jour-là, des buveurs, des voyageurs. Comment votre mari peut-il de gaieté de cœur songer pour vous et pour lui à une telle vie ? Il y a six mois, ses besoins religieux étaient bien différents.

— Vous le jugez mal, Lina. Louis est, au fond, toujours le même. Seulement, il a de nouveaux devoirs devant lui. Quand on est père de famille, la position commande et il faut obéir.

— Il me semble que le plus pressant est d'obéir à Dieu. Je ne veux pas dire par là que je fisse mieux que vous, Irène ; mais si j'étais mariée, et que mon mari eût l'idée de devenir cabaretier, je ferais tout mon possible pour l'en détourner.

— Il faut pourtant des aubergistes.

— Oui, sans doute. Mais quand on peut faire autrement ; quand on a, comme vous, tout ce qu'il faut pour vivre dans l'aisance, pourquoi

se lancer dans un métier nouveau très dangereux pour l'âme, et certainement rempli d'ennuis de toutes sortes? Si c'est le désir du gain qui pousse votre mari, il ne fait pas bien d'y céder; s'il se fait aubergiste uniquement dans le but de vous rendre la vie plus facile, il se trompe.

— Je vous ai dit, chère Lina, que sa santé exige un autre genre d'occupation.

— Eh bien, Dieu veuille qu'elle se fortifie de manière à vous permettre d'abandonner bientôt le triste métier de vendeur de vin en détail. Mais je suis très affligée pour vous de cette détermination.

— Vous voyez les choses d'une manière trop sombre, Lina. C'est comme pour la décision relative à la dernière réunion religieuse. Louis n'aurait pas demandé mieux que d'y consentir; mais sa mère est jouissante, et c'est elle qui s'y est opposée la première. Ensuite, Louis ne veut rien faire qui le compromette dans le public. C'est déjà beaucoup qu'il ait prêté l'année dernière l'emplacement du grand foyard. Au lieu de lui en savoir gré, on l'a blâmé de ce qu'il l'a refusé cette année. Finalement, c'est grâce à lui que la première assemblée en plein air a eu lieu. Il faut voir aussi les choses comme elles sont. Lucien Desbois ne risquait pas grand'chose en donnant la place de ses châtaigniers; on sait très bien, et il ne se gêne pas de le dire, qu'il n'est pas un partisan décidé de ces réunions. Il rendait un service; voilà tout.

— Cela n'empêche pas qu'en le faisant, il montrait plus de vrai courage que les autres.

— Enfin, voilà, chacun juge de son point de vue. Mon mari, j'en ai la conviction, a cru bien faire de refuser. Si on le juge mal, ce n'est pas sa faute. — Du reste, si le bruit public est vrai, Lucien médite de bien plus sérieuses décisions. Vous n'êtes pas dans l'ignorance à cet égard, puisque votre père a travaillé pendant quinze jours chez lui.

— Je ne sache pas que mon père ait rien appris du projet de mariage qu'on lui attribue. Lucien en a-t-il parlé à votre mari?

— Non; mais ma belle-mère, qui voit courir le vent, croit que Lucien n'épousera pas sa cousine de Vevey.

— Et qui donc, je vous prie? dit Lina qui sentait le rouge lui monter au visage.

— La mère de la jeune personne. Elle n'a guère que 36 ou 38 ans. Voilà son idée.

— Il se peut que votre belle-mère ait raison; mais cela me paraîtrait bien extraordinaire de la part de Lucien.

— Ah! ma chère, un homme qui veut se marier est capable de beaucoup de choses, même de choses bien étranges. Il s'agit d'une

grande fortune à conserver dans la famille : cela compte pour beaucoup dans la balance, croyez-le seulement. — Lorsque vous avez été amis de noce ensemble à notre mariage, j'avais espéré autre chose. Mais j'avais alors peu d'expérience, et les faits sont venus me donner tort. Lucien est froid ; il exprime peu. C'est un homme qui réfléchit beaucoup à ce qu'il veut faire et qui, une fois décidé, ne change rien à son plan. Je suis seulement peinée de voir qu'il se retire peu à peu de chez nous.

— Mais n'est-ce point peut-être votre mari qui s'est retiré de lui ? comme il s'est retiré de nous, de mon père, veux-je dire.

— Eh bien ! voilà, vous faites comme les autres, Lina ; vous l'accusez aussi sans l'entendre. Ne savez-vous donc pas qu'il est très occupé ? Quand on est marié, on a une multitude de choses à faire, et, en outre, Louis est de deux ou trois commissions municipales. Lorsque Lucien a soigné son bétail, il n'a plus de souci que pour lui-même. Il rabote du bois ; le dimanche, il va au culte le matin et se promène l'après-midi. Sa vieille Françoise garde toujours la maison. Qu'est-ce donc qui l'empêcherait de venir nous voir plus souvent, et d'entretenir avec mon mari leurs anciens rapports d'amitié ? Tenez, par exemple : il ne lui a pas dit un mot de ses projets, pas même demandé conseil sur les arrangements de sa maison. Est-ce joli, ça ? Vous avouerez que non. Et aujourd'hui que son appartement est prêt, qu'il va probablement publier ses annonces dans peu de temps, nous en sommes réduits aux conjectures sur la femme qu'il épousera, et nous n'en savons pas plus que vous ou que la dernière personne du village. Franchement, cela nous a blessés. — Voilà Élise qui se réveille : chère mignonne, bijou d'enfant, oui, viens vite vers ta mère.

Manuel, qui arrivait, mit fin à la conversation. Il donna des nouvelles à Irène, de son père, d'abord, et ensuite de l'oncle Théodore. Tous deux étaient en bonne santé et envoyaient leurs amitiés à la Bassette. Lina alluma le feu pour le café et engagea Irène à en prendre avec eux. Mais celle-ci refusa, disant que sans doute sa belle-mère l'attendait avec le café sur la table et qu'il était temps de retourner. Lina la laissa partir seule, ne pouvant quitter le voisinage du foyer dans ce moment. Manuel alla donner du foin à ses bêtes.

Tout en moulant son café, Lina repassait en son esprit les différentes choses qu'elle avait apprises dans la journée. Un sentiment d'une inexprimable douceur arrivait parfois jusqu'à son cœur, puis, tout à coup, elle le repoussait avec un secret effroi qu'on aurait pu lire sur son beau visage. Le calme, ensuite, revenait et restait maître de la place.

Le mariage avait singulièrement modifié le caractère d'Irène. C'était

d'abord une bonne fille ingénue, point mal douée pour le cœur et l'esprit, mais trop crédule pourtant, et d'une nature trop affectueuse pour ne pas s'associer à toutes les impressions de son mari. Ne voyant ce dernier que par ses bons côtés, elle le défendait en tout et partout lorsqu'on l'accusait, ou de n'être pas droit, ou de ne plus avoir les mêmes besoins de piété. Souvent en lutte avec sa belle-mère, la pauvre Irène se réfugiait dans l'affection de Louis, et lui en donnait certainement plus qu'elle n'en recevait, bien qu'il l'aimât sincèrement. Dans un tel milieu, il était impossible qu'elle pût rester la même que lors de son arrivée à la Bassette. Au lieu de progresser, au lieu de se développer comme elle aurait pu le faire avec un autre mari et une autre belle-mère,

Irène prenait le change et perdait peu à peu son ancienne candeur, sa grâce naturelle. Elle savait rester calme, ne jamais se fâcher. C'était déjà bien beau de sa part. Mais ne plus voir juste, ne pas sentir le déclin de la vie religieuse, ne pas frémir à l'idée de tenir un cabaret de village, que c'était donc triste et sérieux en même temps! Ah! comme le Seigneur connaissait bien le cœur de l'homme quand il disait: «Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre pour le royaume de Dieu.» — C'est en avant qu'il faut regarder, toujours en avant. Si nous sommes ressuscités avec Christ, attachons-nous aux choses qui sont en haut et non point à celles qui sont sur la terre.

## CHAPITRE XXVII



La municipalité de Chânay, autorisée par le Conseil général, décida que la vente des terrains loués jusqu'ici par la commune, aurait lieu le premier lundi de septembre. En même temps, la ferme du cabaret était mise aux enchères, pour six ans. Pour faciliter les acquéreurs qui ne pouvaient disposer d'une somme un peu forte, les lots furent divisés en petites parcelles, selon que cela pouvait convenir aussi à la nature et à la disposition du sol. Louis Cerbier avec deux autres municipaux, furent chargés de délimiter ces portions et d'en faire le plan par numéros. Le Conseil décida, en outre, qu'une indemnité de cinq cents francs serait payée à Manuel Corse, pour la maison bâtie sur le fonds communal, s'il n'achetait pas ce lot. S'il en devenait propriétaire, cette même valeur serait défalquée du prix de vente. Bien que la maison valût beaucoup plus pour lui ou pour tout autre acquéreur qui voudrait l'habiter, Manuel dut accepter le chiffre fixé. On lui fit remarquer les facilités trouvées sur place pour bâtir, la présence des matériaux dans le sol même, etc. À son tour, Manuel fit observer au Conseil, que les pierres extraites du terrain lui avaient pris beaucoup de temps et de peine ; que le sable ne se puisait pas à la pelle comme au bord du lac, mais qu'il avait fallu creuser profondément avant de le découvrir ; que la chaux, les tuiles et le bois étaient chers. Enfin, que la source amenée près de sa demeure était une valeur, même comme simple réparation. On lui répondit qu'on avait examiné tout cela, et que s'il préférait démolir la maison et revendre les matériaux, il était libre de le faire. Sur cette dernière alternative proposée carrément par le syndic, Manuel n'insista pas davantage ; il accepta l'indemnité de cinq cents francs, puis se retira. Comme il venait de sortir, un membre du Conseil émit l'idée qu'il était convenable d'ajouter au lot en question, un arpent du terrain en broussailles, graviers, etc., qui touchait à la langue de terre cultivée et se trouvait droit au-dessus. Pour la

commune, c'était une bonne occasion de se défaire de cette pente rapide, qui valait peu de chose, et donnerait une certaine valeur de plus à la parcelle entière. Cette proposition fut admise. Deux membres seulement furent d'un avis contraire; le terrain se boisant peu à peu, il leur semblait qu'il convenait à la commune de le garder.

Lorsque Manuel vit qu'on plantait des piquets dans les broussailles ravineuses qui dominaient sa maison, il fut bien étonné. On ne lui en avait rien dit. Mais il laissa faire. Tant mieux, pensa-t-il; je pourrai creuser là-dedans et défricher les meilleures places; il n'est pas probable que l'achat de cette pente si inclinée augmente beaucoup le prix total.

En venant payer sa note de journées, Lucien lui demanda ce qu'il comptait faire à la mise.

— Je voudrais pouvoir vous être utile, lui dit-il, mais je dois me tenir à mon serment de municipal. Il est clair que je ne veux pas surenchérir sur votre prix; toutefois, il faut que ce prix atteigne la valeur réelle du terrain, pour que je donne ma voix à l'expédition définitive. Jusqu'à quel chiffre pouvez-vous aller? Je n'en parlerai pas.

— J'irai naturellement aussi haut que possible, pourvu que la somme ne dépasse pas mes moyens. Le terrain cultivé vaut-il 2 fr. 50 cent. la perche? cela ferait 650 fr.; et c'est bien assez cher. Les broussailles, 350? voilà mille, et la maison comptée à 500, en tout 1 500.

— Je pensais aussi à peu près cela. Avez-vous l'argent nécessaire?

— Oui.

— Si les enchères s'élevaient plus haut, beaucoup plus haut même, voulez-vous acquérir également?

— Je ne peux pourtant pas me mettre dans l'embarras, me ruiner, pour le plaisir de rester ici.

— Lina, continua Lucien, tenez-vous beaucoup à ce que votre père puisse acheter ce terrain?

— Oui, certainement; encore plus pour lui que pour moi.

— Eh bien, Manuel, si vous avez besoin de 500 fr., ou davantage, pour compléter votre acquisition, j'offre de vous les prêter. Vous m'en ferez une simple reconnaissance et m'en paierez l'intérêt au 4.

— Je vous remercie beaucoup. Hélas, oui, il se peut que certains individus veuillent me faire payer cher les améliorations que j'ai exécutées à mes frais, sur ce morceau de terrain. À la garde de Dieu! — Au fait, s'il faut payer décidément trop cher, je préfère tout abandonner. Je trouverai bien à acheter quelque part une place de dix toises et j'y construirai une demeure quelconque. Lina m'aidera, comme sa pauvre mère l'a fait ici. Dans ce monde, il faut s'attendre à tout.

— Ne voyez pas trop en noir, Manuel. J'espère que vous ne quitterez pas votre maison ; et quant à votre fille, dit-il en regardant Lina, elle n'est pas faite pour brasser le mortier ou porter des pierres.

— Oh ! que si, Lucien. S'il faut partir d'ici et bâtir ailleurs, croyez seulement que je serai la fille de ma mère.

— Oui, sa fille, à la bonne heure ; mais vous ne ferez pas les ouvrages d'un maçon. — Voilà Louis Cerbier à peu près décidé à louer le cabaret. Cela me désole pour sa femme, qui ne se représente pas du tout ce que sera pour elle un genre de vie pareil. Quant à Louis, peut-être vaut-il mieux qu'il travaille moins à la terre ; mais il aurait pu choisir une autre occupation que celle de cabaretier.

— C'est sa mère qui le pousse de ce côté-là, dit Lina.

— Oui, et c'est bien triste. Une vieille mère qui devrait encourager son fils à la piété, et dont le seul but est d'augmenter leur fortune ! Mais ne les jugeons pas trop sévèrement.

Dans le village, on parla beaucoup des terrains que la commune allait vendre, et des futurs acquéreurs. Des individus sans un sou vaillant, qui depuis vingt ans buvaient toutes les épargnes qu'ils auraient pu faire et même s'étaient endettés, furent assez impudents pour venir examiner le sol cultivé par Manuel et entrer dans sa maison. Presque en sa présence, ils taxaient tant ceci, tant cela, et le reste encore tant. De vraies canailles, ayant mille peines à ne pas dépenser au cabaret le prix d'un modique loyer de quarante francs, se donnaient les airs de penser à acheter le lot sur lequel l'ouvrier maçon avait tant travaillé ! Ils emprunteraient à la banque pour payer la moitié ou le tiers, disaient-ils, et trouveraient bien le reste de la somme par *impothèque* sur la maison et le fonds. En coupant tout le bois de la pente, on pouvait se chauffer pendant deux hivers. Ça valait beaucoup à un propriétaire ! Et puis, on peut défricher cette râpille, et planter cinquante toises de vignes, là où le soleil bat sur le midi. Oh ! il ne faut pardi pas que Manuel croie, parce qu'il a de l'argent gagné, qu'on veuille lui donner pour un morceau de pain tout ce dont il jouit depuis dix ans comme s'il en était le maître ! non, ma foi pas ! Pour moi, je suis bien pauvre, mais je n'y laisse pas pour 2 000 francs. Ça vaut ça pour moi. En faisant une petite *apponse* du côté d'en haut, je me loge avec ma femme et mes cinq enfants.

Tels étaient quelques-uns des propos tenus au cabaret, le jour avant les mises. La chambre à boire était pleine d'hommes de tout âge, causant fort et ferme sur ce sujet, comme sur bien d'autres : — sur le prix et la qualité du vin nouveau, à quelle année il ressemblerait pour la *force* ; — sur le futur cabaretier, qui, selon toute apparence, serait donc le grand Louis Cerbier. L'Irène était une belle femme ; dommage

seulement qu'elle eût ces deux *pois* bruns au visage. — Mais son mari, dit un plaisant de la bande, ne l'embrasse jamais que sur l'autre joue. — Ça ne fait rien, ajouta vite un troisième, elle servira bien le monde. Pour la mère Agathe, on n'en parle pas, car c'est une femme terrible. Elle crie comme un diable, quand elle s'y met. Le grand Louis n'ose, ma foi, pas lui répliquer ; il faut qu'il file doux aussi bien qu'un autre. C'est pour ça qu'il ne veut pas rester à la Bassette. Croyez-vous que le cabaret renchérisse ? Il semble qu'il doit valoir cent francs de plus, depuis qu'il y a des pensionnaires au village. Les jeunes messieurs y vont encore souvent boire de la bière et acheter des cigares. Ça fait tout de suite un gain pour l'aubergiste. Enfin, on verra tout ça demain.

Au lieu de se préparer de la même manière à ce qui devait avoir lieu, Manuel et sa fille étaient allés au culte ensemble. La maison du ravin était donc fermée. Les amateurs ou soi-disant amateurs qui voulurent la visiter dans l'après-midi de ce jour, n'y trouvèrent personne. — Manuel était calme, résolu à ne point se ruiner pour conserver son habitation. Lina soupirait par moment. Elle était, en même temps, craintive et heureuse. Craintive à la pensée qu'ils pouvaient se trouver à la rue ; heureuse en se souvenant du regard de Lucien lorsqu'il avait dit que, s'il y pouvait quelque chose, elle ne serait pas appelée à brasser le mortier. Parfois, il lui semblait que c'était beaucoup, que c'était trop pour elle ; et ensuite, elle se disait que cela n'avait rapport qu'à l'offre de prêter 500 francs pour l'acquisition. Il y avait aussi des instants où le souvenir de l'amour malheureux d'Anselme lui brûlait le cœur. Ah ! pensait-elle, ceux qui aiment sans espoir, combien ils doivent souffrir ! Mais à quoi m'occupé-je là ? je crois vraiment que je suis folle.

Durant tout ce temps de préliminaires, Louis Cerbier allait et venait, d'un air soucieux, de la Bassette au village. Lucien le voyant passer ce dimanche-là devant chez lui, tête baissée, tout absorbé dans ses réflexions, l'engagea à entrer. Après quelque hésitation, Louis accepta, mais pour un instant seulement, dit-il, car il était pressé.

— Où vas-tu donc ? lui demanda Lucien. J'espère que tout va bien chez toi et que tu n'as pas des sujets d'inquiétude ? Ton air préoccupé me frappe depuis quelque temps.

— J'ai des soucis. Me voilà à la veille, peut-être, de quitter ma mère pour une entreprise qui présente de bons côtés, mais qui en a aussi de mauvais, comme du reste toute chose en ce monde. Je suis très partagé, et parfois je crains de me tromper. J'éprouve alors de l'angoisse dans mon âme. Aujourd'hui, par exemple, je me sens malheureux.

— J'espère bien Louis, que tu renonceras à l'idée de miser le cabaret de la commune, si tu l'as jamais eue sérieusement. Est-ce la

ce qui te donne cette angoisse ?

— Oui et non. Il y a des moments où il me semble que je ne dois pas quitter notre maison pour m'établir dans une auberge. J'aimerais mieux faire autre chose, mais j'ai beau chercher, je ne trouve rien. Si j'essayais un commerce de bois, je serais appelé à sortir souvent, à fréquenter les cabarets, ce qui me déplaît autant qu'à ma femme. Je ne peux pas ouvrir un magasin, devenir marchand d'étoffes ou d'épiceries. Et d'un autre côté, au point où en sont les choses avec ma mère, il est impossible que nous puissions vivre en paix à la Bassette et y élever convenablement notre famille. Ma mère ne comprend rien à nos besoins religieux. Tout cela me donne du noir.

— Me permets-tu de te dire franchement ma pensée sur ce projet ?

— Oui, parle. J'ai besoin d'être éclairé et soutenu.

— Louis, sois bien convaincu d'une chose : cette idée de t'établir au cabaret est une tentation, qui vient de l'inclination naturelle du cœur à l'amour de l'argent, et de Satan qui nous y pousse. Je t'ai déjà dit plusieurs fois ce que je pense à cet égard, mais toujours avec l'espoir que tu ne songeais point sérieusement à aller jusqu'au bout. Il y a un an, lors de tes fortes impressions religieuses, tu aurais frêmi toi-même à la pensée de devenir cabaretier. Souviens-toi de ton oncle Prosper et de sa pinte.

— Crois-tu donc, dit Louis en s'animant soudain, oui, crois-tu que je veuille vivre comme lui et mourir comme lui ? Pour commencer, si tu me fais une pareille injure, il vaut mieux ne rien ajouter de plus à notre conversation. Je suis et j'entends rester un homme religieux, attaché à la crainte de Dieu ; je veux donner autour de moi le bon exemple, aussi bien comme aubergiste, si je le deviens, que si je reste simplement cultivateur.

— Je le désire ; mais je ne puis te comprendre. Tu dis qu'il vous sera difficile d'élever une famille sous les yeux de ta mère ; comment donc l'élèverez-vous au milieu des buveurs ? pourrez-vous, ta femme et toi, n'être pas continuellement en contact avec des ivrognes ? Quand un homme aura déjà bu plus qu'il ne faut, comment lui refuserez-vous du vin ? L'argent en main, il vous forcera bien à lui donner une bouteille. Et tu penses qu'il vous sera facile de conserver la piété, la crainte et l'amour de Dieu, dans une pareille vie ! Ah ! mon pauvre Louis, je tremble pour toi. Le cabaret, c'est la grande plaie de notre pays aussi bien pour celui qui débite le vin que pour celui qui l'avale. Le vin, dans les lieux publics, porte avec lui la dissolution.

— Je ne vois pas la chose ainsi. Un aubergiste pieux ne vaut-il pas mieux qu'un incrédule ? et si nous allons à l'Union fédérale ma femme et moi, ne pourrons nous pas y être en meilleur exemple que les

Gesserin, qui boivent tous les deux.

— Certainement. Si vous ne saviez de quelle autre manière gagner votre vie, je comprendrais encore que vous essayassiez ; mais en louant le cabaret, vous le faites pour éviter les tracasseries de votre mère, et parce que vous y voyez un moyen de gagner de l'argent en vendant plus cher les produits de vos fonds de terre. Or, mon cher Louis, ne sens-tu pas que ton premier devoir est de montrer à ta mère une piété vraie, une patience respectueuse et chrétienne, une affection du cœur capable de supporter les mauvaises paroles qu'elle laisse échapper dans des moments de vivacité que peut-être, hélas ! vous avez provoqués ? Ne vois-tu pas non plus que tu cèdes à l'appât du gain ; je dis même d'un gain honnête, mais enfin à l'amour de l'argent ? Et tu veux être un homme pieux, un chrétien de cœur et de conscience ! Tu veux donner le bon exemple en public, lorsque tu le fuis dans ta propre maison ! Comment ne sens-tu donc pas que ta place est chez toi, avec ta vieille mère, avec ta femme et ton enfant, dans une habitation qui vous appartient et où vous avez en abondance les biens de ce monde ? Voyons, Louis, ouvre donc les yeux pendant qu'il en est temps encore ; demain au soir il sera trop tard. — Je ne te parle pas des divertissements qui ont lieu à l'auberge, le dimanche, ni des veilles tardives auxquelles tu devras assister en pleine compagnie des buveurs ; je ne veux te présenter que le principe de la question ; il est assez puissant pour te décider.

Louis restait silencieux ; il se mordait la lèvre inférieure ; son regard était fixe, sans objet ; du pied droit, il battait une sorte de mesure inégale sur le plancher. Lucien continua :

— « Conduisez-vous avec circonspection, non point comme dépourvus de sagesse, » dit St. Paul aux chrétiens d'Ephèse ; et il ajoute : « Ne soyez point sans prudence, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur. » — Il me semble Louis, qu'on ne peut rien ajouter à ces paroles. Je t'ai parlé en ami ; Dieu veuille te diriger.

— Il est bien possible que tu aies raison, Lucien, du moins jusqu'à un certain point. Malheureusement, je suis trop avancé pour retourner en arrière. Mon beau-père me pousse lui-même à miser le cabaret. Je ne puis ni ne veux me mettre mal avec lui. Nous essayerons donc pour trois ans, et si je vois des inconvénients à la chose, je remettrai l'auberge à un autre, avant l'échéance du bail. Mais sois bien assuré que mes intentions sont pures et droites, et que mon désir sincère est de vivre dans la piété.

— Tu feras tes expériences. Tout chrétien fait les siennes, ordinairement à ses dépens. Il vient, pour chacun de nous, un jour où nous sentons que nul ne peut servir deux maîtres. Heureux alors celui qui

se décide à obéir au Seigneur.

— Ma femme et moi nous voulons être inscrits comme souscripteurs réguliers dans ton carnet pour les *Missions de Bâle*, voilà un franc pour notre premier versement. En voici un autre pour l'œuvre des *Protestants disséminés*.

Lucien remercia et fit à l'instant les deux inscriptions.

— Vos noms suivent ceux de Manuel Corse et de sa fille, dit-il en montrant la page ouverte. J'espère que Manuel pourra garder sa maison. Ce serait un vif chagrin pour lui de la quitter, et pour Lina aussi.

— S'il veut acheter le fonds, il ne doit pas s'attendre à l'avoir pour peu de chose. Plusieurs amateurs le lui disputent.

— Combien vaut-il, à ton avis ?

— Au moins quinze cents francs.

— Manuel y mettra bien cette somme, je pense.

— Je n'en sais rien. Si je ne désirais pas lui rendre service et me conduire en bon voisin, je serais placé mieux que personne pour acheter ce terrain, qui peut nous convenir ; je me bornerai à mettre une mise, en commençant, par une sorte de convenance envers la commune. Et maintenant que nous avons fini de causer de mes affaires, tu ne me dis rien des tiennes. À quand ton mariage ?

— Mon mariage avec qui, je te prie ?

— Mais, je pense, avec une de tes deux cousines de Vevey ; avec la mère ou avec la fille : chacun le dit.

— Quand je te le dirai, tu pourras le croire. Jusque-là, tu feras mieux de ne pas écouter les bruits qui circulent sur mon compte. Je ne pense point à me marier, pour le moment.

— Ta maison est pourtant toute prête ; mais, je comprends, si ta jeune cousine n'a que seize ans, c'est encore bien vite. Il y a des personnes qui disent que tu épouseras la mère ; moi, je n'en crois rien.

— Puisque nous ne parlons plus de tes affaires, Louis, ne commençons pas avec les miennes. Si je dois, un jour, me marier, tu seras un des premiers auxquels je ferai part de ma décision.

— Ne va pas croire, au moins, que je sois jaloux du grand changement de position que cette alliance amènerait pour toi. Bien au contraire, j'en serai très heureux.

— Merci, Louis ; mais, crois-moi, ne fais pas de suppositions sur mon compte, et ne va pas non plus à la mise de l'auberge demain après-midi.

Louis secoua la tête, soupira, puis il alla voir précisément l'état des caves de l'Union fédérale à Chânay.

Dans la nuit suivante, ne dormant pas, il repassait en son esprit ce

que lui avait dit Lucien. La situation lui apparaissait sous son vrai jour, comme cela arrive souvent au milieu du silence et des ténèbres. Il aurait voulu ne s'être pas autant avancé avec le public, et regrettait surtout d'avoir demandé conseil à son beau-père. « J'aurais mieux fait, se disait-il, de m'en ouvrir tout de suite à Lucien et de suivre son avis. Lucien est sage, plus heureux que moi. » De nouveau l'angoisse le reprit ; il se mit à soupirer en se retournant dans son lit. Irène s'éveilla.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle ; pourquoi ne dors tu pas ?

— Dans ce moment, il me semble que nous faisons mal de quitter ma mère. J'ai de l'inquiétude pour cette affaire de cabaret. Ah ! mon Dieu, si nous allions y être malheureux.

— Eh bien, restons ici, mon cher ami.

— Oui, je crois que cela vaudra mieux. Nous tâcherons de montrer le bon exemple à ma mère et de la supporter. D'un autre côté, que pensera de nous ton père ? Il doit venir pour me cautionner. Et les gens du village ? Ils se moqueront de moi. Je suis trop avancé pour reculer. Hélas, je vois qu'on ne pourra faire autrement que d'essayer. Mais cela me donne du trouble et de l'angoisse.

— Tâche de dormir, Louis ; si nous causons, cela réveillera la petite pour le reste de la nuit. Demain matin, nous verrons avec ta mère ce qu'il faut décider.

Le jour venu, Louis se leva comme à l'ordinaire. Avant le déjeuner, il travailla au jardin. Le bon air du vallon restaurait ses nerfs fatigués par tant d'incertitudes et de pensées diverses. En ce moment, la Bassette lui paraissait un lieu paisible, bien désirable à conserver, loin du tapage d'un cabaret et de l'odeur d'une chambre à boire. Sa mère l'appela pour prendre le café. Pendant qu'ils étaient à table avec Irène, celle-ci tenant sa fille sur ses genoux, il dit tout à coup :

— J'ai bien envie, mère, de rester avec toi et de planter là cette idée de cabaret. Où pourrions-nous être mieux qu'ici, tous ensemble, vivant dans la paix et dans la crainte de Dieu ? Irène et moi nous avons pensé à cela cette nuit, et je viens te le dire pour que tu nous donnes un bon conseil.

À l'ordinaire, la mère Agathe était de mauvaise humeur le matin, le lundi surtout. Elle n'était contente de rien et de personne, pas même de ce qu'elle faisait, jusqu'à ce que sa bile se fût évaporée. Elle allait et venait d'une chose à l'autre, trouvant partout à redire, grondant le domestique, ou tapant sur le dos des vaches avec un bâton, si elles refusaient de boire à la fontaine. La question de son fils ne lui plut pas ; elle répondit d'un ton sec et dédaigneux :

— Je vous trouve encore bien singuliers avec votre conseil ! N'êtes-

vous pas en âge de savoir vous conduire, ou bien ne seriez-vous que des enfants ? Vous allez à droite, à gauche ; vous faites des démarches publiques, et puis, au dernier moment, vous retournez en arrière et ne savez plus ce que vous voulez. Qui est-ce qui t'a si bien prêché, depuis hier matin ? madame Irène, sans doute.

— Mère, si vous dites tout de suite des choses pénibles à ma femme, ce n'est pas le moyen de me retenir ici ; d'ailleurs vous l'accusez à tort. — Cette affaire de miser l'auberge est une chose très sérieuse : j'en ai causé hier avec Lucien, qui, pour plusieurs raisons, ne l'approuve point.

— Que Lucien se mêle de baiser les mains à ses cousines et non de ce qui te concerne. Je crois vraiment que ce compagnon te fait voir blanc ce qui est noir, et noir ce qui est blanc. Ce que c'est que de n'avoir point de caractère ! de n'être jamais décidé ! C'est être bête, après tout. — Faites ce que vous voudrez, ça m'est bien égal. Ah ! oui, tu feras une jolie figure, quand les gens diront de toi : Voilà un homme qui ne sait pas ce qu'il se veut.

— Louis, dit Irène, il vaut mieux ne pas causer de ce sujet avec ta mère ce matin ; je vois que c'est inutile ; ce qu'elle dit ne fait que nous exciter. Tu feras ce que tu croiras pour le bien de nous tous. Si tu mises l'auberge, je t'y suivrai ; si nous restons ici, je continuerai à prendre patience.

— Et vous croyez qu'il ne m'en faut pas aussi, de la patience ! dit Agathe en se levant. Vous croyez que je n'ai rien à supporter avec vous ! Tu peux te détromper, madame Irène. Voilà huit heures qui vont sonner : eh bien ! qu'as-tu fait ce matin ? oui, quoi ? lavé et bichonné ta petite. Mettez-vous seulement à votre ménage, vous verrez si vous pourrez dormir aussi tard.

— C'est assez, reprit Louis d'un ton sec et froid. Je vois ce que j'ai à faire. Maintenant, je suis tout décidé. Nous quitterons la maison, mais c'est vous qui nous avez forcés.

— Vous forcer ! pas du tout, monsieur ; je vous laisse libres.

Ils en restèrent là. Tous, il faut le dire, avaient mal commencé la journée. Il aurait fallu prier Dieu, lui demander son esprit de paix et de sagesse. Celui qui compte avant tout sur ses bonnes intentions, s'appuie sur un roseau. — À dater de cette scène, Louis n'hésita plus. Les objections de Lucien disparurent devant le désir de procurer à sa femme une position indépendante, où sa mère n'eût rien à voir et n'en à ordonner. Il ne s'y prenait pas bien, sans doute ; mais nous pensons qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer.

Tout de suite après son dîner, il se rendit à la séance municipale. À l'heure fixée, les enchères eurent lieu. On commença par l'auberge de

l'Union fédérale. Comme il n'y avait pas de concurrents sérieux, elle fut adjugée à Louis Cerbier, sans augmentation de prix. Joël Crot cautionna son gendre. Louis fit venir immédiatement une vingtaine de bouteilles, que l'hôte espaça sur les deux grandes tables. L'un des plus blagueurs de l'assemblée et sans doute l'une des futures meilleures pratiques, porta la santé du nouveau cabaretier. À la rue, on tira les mortiers, en l'honneur d'un événement de si grande importance.

On passa ensuite à la vente des terrains. Les conditions étaient de payer en signant l'acte, dans un mois, dès la ratification nécessaire. En attendant, comme garantie de son engagement, l'adjudicataire devait fournir une caution agréée par la municipalité.

Les six premiers numéros eurent assez de peine à obtenir un prix suffisant. On avait commencé par les lots moindres, pour juger un peu d'avance du sort réservé aux meilleurs. Quand vint le numéro 7, qui était celui de Manuel, un silence complet se fit dans la salle, jusque-là bruyante et animée. On sentait que le feu couvait sous la cendre ; il ne tarda pas à éclater.

La municipalité fit publier la parcelle, maison comprise, à 1 200 francs.

Tous les yeux se tournèrent vers Manuel, dont la figure était impassible. Chacun attendait qu'il parlât. On répéta deux fois la criée.

— À 1250, fit Manuel.

— Ça vaut mieux que ça, dit un des babillards sans argent : à 1 300. Puis il regarda de divers côtés pour juger de l'effet de sa mise.

— Oh ! oui, dit un autre ; ce n'est pas à son prix : 1 400.

Louis Cerbier augmenta de 50 francs ce dernier chiffre. Peut-être s'en faisait-il un devoir à l'égard de la commune.

— A 1 500, riposta Manuel.

— Ça va, ça va ! fit un hâbleur au bout d'une table ; à 1 600.

— Bah ! reprit un des premiers, tout bien réfléchi, ça vaut 1 800 pour moi.

— À 1 800 ! cria l'huissier ; à 1 800. C'est un bon lot, messieurs ; un lot sur lequel existe une maison d'habitation, une petite étable en planches, une fontaine et une pose de forêt. La route est à deux pas ; le jardin est excellent ! une rivière limite la propriété ; ou peut y établir une usine : à 1 800 francs !

— À 2 000, fit un individu qui jusqu'ici n'avait rien dit.

Lucien remarqua bien vite que l'homme en question ne saurait où prendre cette somme, car ce nouveau miseur était plein de dettes comme un chien de puces.

Manuel se leva, l'appela par son nom et lui demanda si son offre de 2 000 francs était sérieuse.

— Je pense qu'oui, répondit l'effronté coquin. Il y a assez longtemps que vous gagnez de l'argent dans la commune ; vous pouvez bien payer un peu cher votre maison, si vous y tenez.

— Ce que vous avancez là, Corgnaut, dit M. Maurice qui se trouvait au nombre des curieux dans la salle, est vraiment peu naturel de votre part.

— Chacun est libre, répondit Corgnaut en tournant les yeux et vidant son verre.

Manuel ne répliqua pas. Il se rassit, réfléchit un moment, se leva de nouveau et dit avec fermeté :

— Je mets un franc de plus. C'est mon dernier mot. Maintenant, que ceux qui veulent ma maison la prennent.

— À 2 001 francs ! cria l'huissier.

Personne n'enchérissant, le lot fut adjugé à Manuel. Comme on en faisait l'inscription au registre, un mauvais plaisant, sorte de bel esprit à langue bien pendue, se leva :

— Messieurs les municipaux, dit-il, je demande la parole sur un point particulier du numéro qui vient d'être misé.

— Expliquez-vous, dit le syndic.

— Je demande donc à ces messieurs si la fille va avec la maison, parce qu'alors ça change bien les affaires.

Un immense éclat de rire accueillit cette impertinence d'un nouveau genre ; mais au même instant Lucien, debout à côté du bouffon, lui appliqua un soufflet qui le coucha net sur la table.

— Voilà, dit Lucien, ce qui ne va pas avec le lot, mais bien avec ta grossièreté.

— Bravo ! bravo ! cria M. Maurice. Le soufflet est tout ce qu'il y avait de plus naturel. Si vous ne l'aviez pas donné, monsieur Lucien, j'allais le faire sur l'autre joue. Par ma foi, vous vous y entendez mieux que moi ! Si quelqu'un dit un mot de plus qui ne soit pas à sa place, je suis son homme pour lui répondre. À bon entendeur, salut.

Chacun se tut, Manuel s'approcha pour signer ; Lucien offrit son cautionnement, qui fut accepté.

— S'il faut deux répondants, dit encore M. Maurice, je suis le second.

— Non, Lucien Desbois est solvable ; c'est tout ce qu'il nous faut, répondit le syndic.

À l'instant, Manuel sortit de la salle et s'en retourna chez lui. Il traversa le village d'un air sérieux que les passants attribuèrent à quelque échec ; mais on ne le questionna pas. Arrivé à la maison, Lina remarqua bien vite sa pâleur. Il s'assit.

— As-tu mal ? lui dit-elle. Que puis-je te donner ?

— Rien, merci, mon enfant.

Ça n'est donc pas bien allé, puisque tu as l'air si éprouvé ?

— Mais si, nous restons ; seulement je ne me serais pas attendu à ce qui est arrivé. Les hommes ne sont pas beaux à voir de près.

L'émotion gagnant le pauvre père, il fut sur le point de pleurer. Sa fille lui donna vite un peu d'eau de cerise avec du sucre et de l'eau chaude.

— Tu me raconteras dans un moment ce qui s'est passé, reprit-elle ; je puis supporter avec toi tout ce qu'on t'a fait.

Lorsque Manuel fut remis, il commença le récit de l'enchère, point par point, laissant voir son indignation de ce qu'avait fait Louis Cerbier. Il arriva enfin à l'adjudication pour la somme de 2001 francs.

— Eh bien, à la garde de Dieu ! Dit Lina ; c'est 500 francs qu'on te prend mal à propos. Puisque tu peux payer les 1 500 autres, soyons reconnaissants.

— Sans doute, mon enfant ; mais ce n'est pas cela qui m'a tant ému.

— Et quoi donc ?

— Il vaut mieux te le dire moi-même, que si tu l'apprenais d'Irène Cerbier. Ce mauvais gueux de Borgoin n'a-t-il pas eu l'effronterie de demander devant tout le monde, si la municipalité mettait la fille avec le lot !

À ces mots Lina devint rouge comme de la braise.

— Et puis ? dit-elle en cherchant à se calmer.

— Eh bien ! à l'instant même, Lucien lui a flanqué un soufflet qui l'a étendu sur la table comme une chandelle. Et M. Maurice a crié bravo ! menaçant d'en donner autant à quiconque dirait un mot de plus sur ton compte. Voilà les scènes et les propos qui attendent Irène au cabaret. Pauvre femme ! Ah ! Louis s'est bien montré aujourd'hui ce qu'il est : un vrai chien couchant.

— Et Lucien, quel air avait-il ?

— Tout à fait calme après l'aventure. On aurait dit qu'il s'y attendait, tant ça été vite fait. Il a seulement dit que le soufflet allait avec la grossièreté et non avec le lot. — À présent qu'arrivera-t-il de cette affaire ? Je n'en sais rien. Mais si Lucien continue à venir chez nous de temps en temps, te voilà, ma pauvre enfant, par la langue du monde. Au moins s'il se dépêchait de se marier avec sa cousine de Vevey !

Ce fut au tour de Lina de rester silencieuse. Il lui était impossible de parler. Celui qui aurait écouté battre son cœur, eût constaté son agitation et son tremblement. Était-ce de bonheur ? était-ce d'angoisse ? C'étaient probablement les deux choses, se succédant, alternant l'une l'autre, tantôt avec une joie immense, tantôt avec une profonde anxiété.

## CHAPITRE XXVIII



endant toute la semaine qui suivit le jour des ventes, Lucien n'alla pas chez Lina, et elle n'eut pas occasion de venir au village. Il ne put donc y avoir aucune explication entre eux. M. Maurice, au contraire, ne manqua pas de tout raconter à la fille de Manuel, et de la féliciter de ce qu'ils étaient propriétaires.

— Un peu plus ou un peu moins d'argent à livrer, lui dit-il, n'est pas une affaire considérable, du moment qu'on le possède. Votre père est en mesure, c'est l'essentiel. Quant à la position que nous avons prise, M. Lucien et moi, à l'égard de ce mal embouché de Borgoin, elle était parfaitement naturelle. Je veux bien que le dit Borgoin n'ait eu d'autre but que celui d'égayer l'assemblée, toujours est-il que Lucien lui a appris à rire d'une autre façon. Et ce qui m'a fait plaisir, c'est que chacun nous a su gré de n'avoir pas accepté la plaisanterie. M<sup>me</sup> Louis Cerbier vous en a-t-elle parlé ?

— Non, je ne l'ai pas vue depuis que son mari a misé le cabaret.

— Il faut que j'aille voir un peu ce qu'on chante à la Bassette. Ne vous faites pas de souci à propos de tout ça ; quand on voit les gens de près, on finit par le trouver assez naturel. J'ai lu dans l'Évangile une parole bien vraie : « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. » Au revoir !

Grâce à la part que le brave M. Maurice s'adjugea dans la défense publique de la jeune personne, on donna, dans le village, moins d'importance à l'acte de Lucien. Ce dernier avait pris la chose au sérieux, beaucoup plus, sans doute, à cause de Manuel qui était présent, que pour plaire à sa fille : voilà ce qu'on pensait. Il n'était pas possible d'ôter à ces braves gens l'idée que Lucien attendait le moment où il pourrait déclarer son mariage avec sa jeune cousine, que du reste nul d'entre eux n'avait vue.

Un jour, il reçut un gros pli de la poste, avec le timbre de Vevey ; le

lendemain, il se rendit chez le juge de paix, qui demeurait à demi-lieuve de Chânay. Quand Lucien fut de retour, il dit à Françoise qu'il partait pour Vevey, d'où il ne reviendrait que le dimanche. On était alors au jeudi de la deuxième semaine après les enchères.

Pendant son absence, Manuel vint chez lui pour une explication au sujet de l'acte à passer avec la municipalité. Françoise lui conta où était son maître. Manuel, à son tour, le dit à sa fille, en ajoutant que sans doute Lucien avait été décider son mariage. Au moins, conclut-il, cela fera cesser toute espèce de bruit sur ton compte, après l'histoire du cabaret.

Lina en pensa ce qu'elle voulut; mais il est certain que cette absence de Lucien et le séjour qu'il faisait maintenant chez ses parentes, ne contribuaient pas à calmer son cœur agité. Alors, elle se reprochait de n'avoir pas mieux compris les souffrances morales d'Anselme et de n'avoir pas eu quelque bonne parole de consolation à lui donner.

Lucien revint comme il l'avait dit, mais ne parut pas au vallon. Décidément, Lina s'inquiétait davantage. Trois jours se passèrent. N'y pouvant plus tenir, elle demanda à son père s'il ne retournait pas chez Lucien pour l'explication dont il avait besoin.

— Je pensais qu'il serait venu ici, répondit Manuel.

Nouveau coup de poignard dans le cœur de la jeune fille.

Manuel mit son chapeau et ne tarda pas à se rendre au village. Il y avait une voiture devant la maison de Lucien.

— Oh! pour le coup, pensa le maçon, les cousines de Vevey sont arrivées.

Il heurta discrètement à la porte de la cuisine; Françoise ouvrit.

— Votre maître est-il de retour? demanda-t-il.

— Sans doute; il est revenu dimanche, mais bien tant fatigué et enrhumé qu'il n'en pouvait déjà plus. Lundi, ça n'allait pas mieux, et avant-hier il s'est mis au lit tout de bon. Le médecin est là; — le voici justement qui vient de la chambre.

— Ma brave femme, dit le docteur en sortant, il faut que votre maître reste au lit encore deux jours. Après, ça ira bien, si rien ne vient compliquer la situation. C'est un refroidissement et de la fatigue. La chaleur du lit et le repos le guériront. Faites-lui de bonnes petites soupes; qu'il s'abstienne de vin, jusqu'à ce qu'il sente le besoin d'en prendre un peu avec de l'eau chaude et du sucre.

— Oui, monsieur.

— Bonjour.

— Entrez, Manuel; il sera bien aise de vous voir, dit Françoise en ouvrant la porte, après que le médecin fut sorti.

Lucien avait le cou entortillé d'une grosse cravate.

— Et puis, ça ne va pas ? dit Manuel. Je serais bien venu plus tôt m'informer de vos nouvelles, si j'avais su que vous étiez malade.

— Merci ; asseyez-vous, Manuel, répondit Lucien avec assez de peine, car il toussait gros et avait la voix enrouée.

— Ah ! vous avez *pris* un coup de froid ?

— Oui, sur le bateau.

— Ce ne sera rien, s'il plaît à Dieu ; mais il faut vous soigner.

— Comment va Lina ?

— Très bien ; seulement, elle s'inquiétait de ne rien savoir de vous, comme moi, du reste.

— Si je l'avais pu, j'aurais été vous voir. Je suis allé à Vevey pour autoriser ma cousine à vendre des terrains ; ça nous a pris plusieurs jours pour les actes.

— Et ces dames se portent bien ? Je croyais presque les trouver ici, en voyant le char devant la maison.

Lucien sourit :

— Elles n'ont rien à faire chez moi dans ce moment, dit-il. Ma jeune cousine est partie pour Stuttgart, où sa mère l'a mise en pension pour un an.

— Elle ne reviendra pas avant ce terme ?

— Je ne pense pas.

— Je voulais vous demander s'il faut planter des bornes avant de passer mon acte avec la commune.

— Sans doute. Entendez-vous avec Louis Cerbier. Avez-vous assez d'argent ?

— Oui, merci. Depuis que Louis a loué le cabaret, il est continuellement par voie et par chemin. Trois fois je suis allé chez lui sans le trouver. — Mais je ne veux pas vous faire causer davantage. Au revoir.

— Bonjour, Manuel ; mes amitiés à votre fille.

En apprenant ces divers détails et la maladie de Lucien, Lina se sentit soulagée à l'endroit de sa blessure ; mais de nouveau bien anxieuse d'un autre côté. Lucien pouvait tomber gravement malade ; il pouvait mourir ! Le tombeau d'Anselme fut prêt à se rouvrir devant l'imagination de la jeune fille : il lui semblait entendre ses derniers adieux. Deux fois de suite, elle se fit expliquer par son père ce que le médecin avait dit, et comment Lucien toussait ; si cette toux paraissait venir du cou, ou si elle était profonde.

— Il tousse, dit Manuel, comme quand on a un gros rhume qui descend à la poitrine.

— Je pourrais peut-être porter des fleurs d'althéa à Françoise ; je crois qu'elle n'en a pas.

— Oui, il ne manquerait plus que ça. On dirait bien que tu vas le chercher, après ce qu'il a fait au cabaret.

— C'est vrai, mon père, tu as raison ; je n'avais pas pensé à cela.

— C'est bien fâcheux que sa cousine soit si jeune. La voilà absente pour une année. Il faudra patienter encore longtemps.

— Chez les Cerbier, on croit qu'il épousera la mère, dit Lina.

— Ah ! ça se pourrait encore. Quelle idée as-tu là-dessus, toi ?

— Je crois que Lucien ne pense pas à se marier prochainement. Si son choix était fait, il nous l'aurait dit.

— Ça n'empêche pas que sa position ne me donne du souci pour toi, bien souvent.

Manuel passa son acte d'achat et paya la commune. Les bornes étaient plantées. Personne ne lui pouvait plus rien. Le règlement de cette affaire fit une bonne diversion à ce qui le préoccupait au sujet de Lina. Pour l'hiver prochain, il se proposait de garantir sa propriété le long de la rivière, au moyen d'un empierrement régulier, assez élevé pour empêcher les eaux de ronger le bord. Il voulait aussi nettoyer les broussailles, examiner de près s'il convenait d'en défricher une partie pour y planter de la vigne ou y semer du gazon. Il est doux à l'homme qui a beaucoup travaillé, de se sentir une fois maître chez lui. Et plus l'établissement est chétif, plus peut-être il y tient.

Louis Cerbier allait et venait beaucoup pour ses nouvelles affaires. De plus en plus, il négligeait ce qui avait touché vivement son âme et son esprit pendant l'été de l'année précédente. Irène était bien aise de quitter la Bassette, pour être tout à fait chez elle. Et M. Maurice avait fixé son départ de Chânay au 9 octobre, jour où les vaches quittent aussi la montagne. (Jette coïncidence lui plaisait.)

Les habitants du village étaient presque tous occupés à semer leurs blés d'hiver. Dès le 20 septembre, les charrues sont en grande activité ; les herses broient la terre et recouvrent le grain. Le laboureur se lève de bon matin, car les jours ont déjà bien diminué. L'ouvrage presse ; il faut profiter du beau temps. Sur le plateau, la terre est forte : il n'est qu'un bon moment pour la prendre. Si c'est trop sec, elle est comme des cailloux ; si c'est trop humide, elle s'agglutine au lieu : de se diviser. Mais si on la trouve à son heure, on peut lui confier en toute assurance du froment.

L'indisposition de Lucien dura huit jours, après lesquels il reprit ses travaux, toutefois avec mesure. Comme les autres propriétaires, il eut à labourer, à semer. Cela ne l'empêcha pas de faire deux courtes visites à Lina et de recevoir ses remerciements pour le soufflet donné à Borgoin.

— Pourtant, lui dit-elle à cette occasion, vous risquez de vous attirer

une mauvaise affaire sur les bras, en prenant ma défense de cette manière.

— Je n'ai vu là, répondit-il, qu'un simple devoir. Le soufflet s'est trouvé donné avant que j'aie eu le temps de réfléchir, et il a produit un très bon effet. Avec un pareil individu, il n'y avait pas autre chose à faire. Ces gens-là ne comprennent pas les nuances. Sans doute, c'est toujours fâcheux de céder à ce qui peut paraître de la colère, même un simple emportement. Mais on doit châtier un enfant quand il se conduit mal ; or, dans le cas en question, Borgoin n'était à mes yeux qu'un mauvais polisson. Soyez persuadée que les assistants ont vu la chose de cette manière. Ils ont parfaitement compris qu'étant un ami de votre père, je prenais fait et cause pour lui.

Lina, dans le fond de son cœur, eût bien préféré que c'eût été avant tout pour elle. Si c'était vrai, pour pourquoi donc s'en tourmentait-elle ?

Un tel état de choses se fût prolongé pendant quelque temps encore sans un triste événement qui vint y mettre un terme de la manière la plus subite et la plus inattendue.

Pendant les huit premiers jours d'octobre, une pluie diluvienne tomba sans discontinuer sur tout le pays. Le soir, on l'entendait battre sur les contrevents ; le matin, elle ruisselait devant les portes. Heureux ceux qui avaient terminé leurs semailles sur le plateau, car on ne pourrait y retourner avec la charrue en automne. Le raisin, au lieu de prendre une couleur dorée, verdissait de plus en plus. La pourriture s'y mettait. Les grappes voisines du sol étaient tout *enterrassées*. Pour peu que la pluie durât encore quelques jours, la récolte était bien compromise. Enfin, dans la nuit du huit octobre, le ciel s'éclaircit. Pendant toute la semaine, la Clive avait mugé dans son lit semé de blocs erratiques et de vieux troncs de tilleuls. Comme elle était suffisamment encaissée vis-à-vis de la propriété de Manuel, aucun débordement n'était possible. Les deux habitants de la maison du ravin dormaient donc sans inquiétude à l'égard de la sûreté de leur demeure. Mais voici que, pendant la nuit claire, un assez grand espace de terrain boisé descendit dans la rivière et lui barra le passage, juste à la limite supérieure du terrain de Manuel, et de l'autre côté. Des infiltrations souterraines ayant miné sous les racines des taillis, ceux-ci, avec la terre, avaient glissé jusqu'au bas de la pente. Cela se passait vers minuit. Les eaux du torrent, complètement refoulées, se jetèrent bientôt avec fureur dans le pré de Manuel, puis de là dans son jardin ; continuant à droite et à gauche de la maison, elles franchirent ensuite la route et se vidèrent en nappe effrayante sur une grande partie du verger de la Bassette, avant de rentrer dans leur lit

ordinaire, qui limitait le fonds des Cerbier du côté du village. Et comme on dormait partout dans les maisons voisines, nul ne vint avertir Manuel et sa fille du danger qui les menaçait. Les eaux de la Clive, battant contre les murs de la maison, rongeannt la terre ameublie du jardin, faisaient moins de bruit que le courant normal de la rivière. Il était donc grand jour, lorsque Lina vit de sa fenêtre les dévastations de la nuit. Elle appela aussitôt son père, qui, en un clin d'oeil, fut sur les marches de l'escalier extérieur. Une eau noire de terre et de débris végétaux, passait rapide sous ses yeux. La nappe entière avait deux pieds de profondeur ; à l'endroit du jardin dévasté, bien davantage encore. Manuel, en vrai maçon, s'assura tout de suite que les fondements des murs n'étaient pas entamés. La rivière y avait amoncelé des pierres et des galets ; mais la terre végétale du jardin et du plantage avait disparu. Pour peu que l'inondation durât encore quelques heures, il ne resterait qu'un désert à la place de l'endroit si fertile le jour précédent.

Renaud fut, d'entre les voisins, le premier qui s'aperçut du sinistre. À la vue du verger d'Agathe arrosé d'une si étrange façon, il comprit que la Clive avait sauté hors de son lit en amont du terrain de Manuel. Tout de suite il arriva, puis courut chercher une longue échelle qu'il lança jusque sur l'escalier de la maison. Il mit ensuite des planches sur les échelons. Alors seulement, le maçon put considérer l'étendue des ravages causés par la rivière ; et que serait-ce encore si lorsque l'eau laisserait tout à découvert ! Les larmes lui en venaient aux yeux ; Lina se tenait toujours sur le seuil, prête à mettre le pied sur l'échelle, si la maison ; branlait. Elle se confiait en Dieu, qui jugeait à propos de les éprouver de cette manière, juste au moment où ils s'étaient établis tout de bon chez eux. Son cœur ne murmura point ; elle retint ferme sa foi en la justice parfaite du Très-Haut, en sa bonté suprême. Les mains jointes, elle le pria de détourner d'eux le fléau qui les visitait.

Comme elle allait rentrer, elle vit accourir Lucien. Un des enfants Renaud avait été l'avertir. On ne voyait encore personne à la Bassette, le long de la nappe torrentueuse. — En quelques sauts sur l'échelle, Lucien fut dans la maison. Lina était assise, une main sur ses yeux.

— Lina, dit-il, pouvant à peine parler, chère Lina, ou est votre père ?

— Plus haut, avec le voisin Renaud.

— Dieu soit béni ! vous n'avez de mal ni l'un ni l'autre. — Je viens de passer d'affreux moments. — Lina, laissez-moi vous dire que rien n'est perdu pour vous, ni pour personne. Je vous aime plus que toute la terre ; et puisque vous ne pourrez plus demeurer ici, dites-moi que vous acceptez ma maison pour la vôtre, et mon cœur pour votre plus fidèle appui.

Ôtant la main de dessus ses yeux, sans la tendre à celui dont les regards étaient suppliants, elle prononça en tremblant les paroles suivantes :

— C'est très noble de votre part, Lucien, presque trop beau pour moi, ce que vous m'offrez : depuis quand m'aimez-vous ?

— Depuis deux ans.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ?

— J'aurais tué notre cher Anselme, s'il avait su ce qui se passait en moi. Depuis que Dieu nous l'a repris, j'ai voulu porter son deuil et respecter aussi le vôtre. Pour demander votre main, j'attendais que les pigeons eussent de nouveau passé. Cela peut vous paraître étrange ; mais il y a des deuils de l'amitié assez profonds pour retenir pendant un certain temps l'amour enfermé dans le cœur. Maintenant que j'ai ouvert l'écluse, vous voyez que le mien déborde aussi bien que la Clive. — Lina, je vous en supplie, répondez-moi pendant que nous sommes seuls.

— Voilà ma main, Lucien ; c'est la main d'une pauvre fille, dont le cœur vous appartient depuis le jour où vous lui aviez confié votre plus grand secret. Je vous demande d'être fort pour nous deux, et toujours bon comme aujourd'hui, dit-elle en se levant. Lucien, je suis à vous, à la vie et à la mort.

Déposant un baiser sur le front de sa fiancée, Lucien la conduisit sur le seuil, d'où les eaux commençaient à se retirer. Une trouée naturelle du torrent sous les troncs éboulés, rendait à la rivière son ancien chemin.

— Tout va bien, dit-il en passant un bras autour de la taille de Lina, le déluge va finir.

En ce moment, deux ramiers se dirigeaient à tire d'ailes dans la direction du sud.

— Les voilà ! dit Lina ; ils sont déjà bien loin.

— Oui, mais ce qu'ils emportent avec eux ne passe pas. L'amour véritable est immortel, quand il est fondé sur celui qui est tout amour lui-même.

— Tout ce que Dieu fait est bon, Lucien ; croyons seulement qu'il nous aime. — Mais voici mon père ; que lui direz-vous ?

— Attendons-le : — N'est-ce pas, père Manuel, dit Lucien en prenant sa main dure et chaulée, vous voulez bien que je sois votre fils dès aujourd'hui ? Lina est toute décidée à devenir ma femme.

— Comment ! qu'est-ce que ces paroles signifient ? répondit Manuel comme s'il rêvait. Est-ce que la rivière n'a pas tout dévoré ?

— Non, non ; elle a bien creusé un peu la terre par là autour, reprit Lucien, mais elle m'a donné votre fille, et vous aimez trop

Lina pour lui faire du chagrin. Ma maison est assez grande pour vous et pour elle.

— Laissez-moi entrer, Lucien ; je sens que mes jambes ne peuvent plus me porter, et je ne sais plus où j'en suis. Ah ! mon Dieu ! quel commencement de journée ! et que d'ouvrage pour plus tard ! Les chèvres et les moutons, heureusement, n'ont pas péri. Ils se sont réfugiés sous le banc de gravier, quand leur baraque a été emportée. S'ils avaient été attachés à la crèche, ils étaient perdus.

## CHAPITRE XXIX



Lorsque Manuel fut assis dans la petite cuisine, Lucien s'expliqua très catégoriquement sur ses intentions. Le cœur du vieux père en tressaillit de joie. Il sentait que Dieu lui rendait en bénédictions mille fois plus que tout ce que les ravages de la nuit dernière lui avaient pris. Par moment, il lui semblait que Lucien se sacrifiait pour eux en épousant Lina, dont la pauvreté était si manifeste.

— Ce que vous faites aujourd'hui, mon cher Lucien, lui dit-il, ne se voit presque jamais chez les paysans d'une position semblable à la vôtre. Ne craignez-vous pas qu'on le trouve bien singulier de votre part ?

— Cela m'est parfaitement égal ; je n'épouse pas Lina pour plaire aux gens de Chânay, ni pour me conformer aux idées du monde. Je vous l'ai demandée parce que je l'aime et qu'elle possède les qualités qui peuvent assurer le bonheur. Lina vaut mieux que moi ; elle sait beaucoup de choses que j'ignore ; non, c'est moi qui suis le mieux partagé des deux.

Pendant qu'ils causaient, Lina était montée dans sa chambrette, d'où elle ne tarda pas à revenir, ayant achevé sa toilette du matin.

— Ma fille, dit Manuel, si tu faisais le café ? je n'en puis plus de faim et d'émotion. Peut-être que Lucien n'a pas déjeuné non plus. Maintenant il voudra bien s'asseoir à notre table.

Lina alluma vite le feu. Pendant que l'eau se chauffait, elle faisait tourner le moulin sur ses genoux, comme autrefois Irène, lorsque Louis Cerbier vint voir sa cousine au Péraillet. Au bout d'un moment, Lucien remarqua deux larmes descendant sur les joues de Lina : il s'assit à ses côtés.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui dit-il.

— Est-ce que je pleure vraiment ? dit-elle en relevant sa tête, la bouche souriante et les yeux animés du plus doux regard. Je ne m'en

étais pas aperçue. Elle essuya son visage et ajouta : Si j'ai pleuré, c'est de reconnaissance envers Dieu, mais non de tristesse, vous pouvez en être certain.

Lucien déjeuna avec eux. Les cœurs, peu à peu, se mirent à l'aise, et l'émotion fit place à une causerie délicieuse.

— Puisque ma fille vous aime aussi et qu'elle vous a si bien accepté, dit Manuel, il faut pourtant que je sache où prendre l'argent nécessaire à l'achat d'un trousseau. Il me reste 300 francs à la banque ; c'est bien peu de chose, mais avec les effets que Lina a déjà de sa mère, il faudra tâcher que ce soit assez, car j'ai horreur des dettes.

— Ne dépensez rien, si vous voulez. Il y a assez de linge chez moi ; et si vous avez besoin d'argent, j'en ai à votre service. Nous ne formons plus dès aujourd'hui qu'une seule famille.

Sur les planches de l'échelle, on entendit marcher quelqu'un. C'était M. Maurice.

— Ah ! mon pauvre Manuel ! dit-il en entrant, quel dérangement des choses de la terre ! Un déluge, un vrai cataclysme, par là autour ! Je viens d'apprendre ce qui a eu lieu, et je suis aussitôt accouru pour vous exprimer mon chagrin d'une telle situation. En même temps, je vous fais mes adieux. Hélas ! oui, je m'en vais, mademoiselle Lina, et je suis si affligé de ce qui vous arrive, à vous et à votre bon père.

— Au contraire, monsieur, dit ce dernier, vous pouvez nous féliciter. Si Dieu a pris ma terre pour la donner à la mère Agathe, ou plutôt à son pré, il m'a fait un présent qui vaut mieux que des richesses.

« Il a perdu l'esprit, pensa le bon vieux garçon ; le chagrin lui cause une aliénation mentale. »

— Je comprends, poursuivit M. Maurice, à haute voix, je comprends qu'une grande résignation...

— Non, non, pas du tout, reprit Manuel ; la résignation n'est pas ma disposition dominante en ce moment ; c'est bien plutôt la joie.

« Ah ! diantre, se dit de nouveau notre visiteur, le mal paraît bien avancé, peut-être incurable. Le mieux est d'entrer dans sa veine. »

— Eh bien, père Manuel, cette joie dont vous parlez, puisse-t-elle être de durée ! En quoi peut-elle consister aujourd'hui ?

— En ce que, mon cher monsieur, Dieu m'a donné un brave fils dans ce garçon-là, et j'espère un bon mari à ma fille.

« Ça passe décidément la permission, se dit encore notre homme, presque à demi-voix. »

— Voyons donc, vous deux qui êtes là sans mot dire, expliquez-moi cette énigme. Est-ce que vraiment ?...

— Oui, mon cher monsieur, dit Lucien en se levant. Je vous présente ma fiancée, et je suis sûr que vous allez me féliciter.

— Ma foi, écoutez, monsieur Lucien : ceci sort des bornes ordinaires, comme la Clive s'est permis de le faire cette nuit. Pour que je le croie, embrassez Lina devant moi sur les deux joues. Alors tout sera dit.

Il fallut peu de temps à Lucien pour fournir une preuve aussi concluante, aux grands éclats de rire du vieux Manuel.

— Ah ! c'est comme ça que vous attrapez votre monde, mes très chers ! eh bien, vous en savez long. Recevez mes plus chaudes félicitations tous les trois. Je suis heureux d'emporter une si agréable nouvelle, au village, d'abord, et ensuite dans mon pays, où je ne me ferai pas faute de la raconter. Peut-être la mettrai-je en vers. Elle ferait le sujet d'un joli petit poème. Voilà donc Lina qui deviendra madame Lucien Desbois ! C'est, voyez-vous, ce qui a mis le dieu du fleuve en colère. Qu'y a-t-elle gagné, cette vieille folle de Clive ? Rien. Son moment de mauvaise humeur tourne à votre avantage, et la voilà bien forcée de reprendre son cours naturel, comme je vais aussi rentrer dans ma patrie. Là-dessus, recevez mes adieux.

M. Maurice embrassa Lucien, puis Manuel. Enfin, s'approchant de Lina :

— Ma belle enfant, lui dit-il, dans mon pays, les amis de l'époux embrassent aussi la fiancée : me le permettez-vous.

Lina tendit sa joue, sans aucune hésitation.

— Adieu, maintenant, reprit l'étranger. Au moins je pourrai dire que j'ai vu des gens heureux, parmi les plus grandes dévastations de la nature. À propos de la Clive, je vous enverrai une poésie que j'ai faite, étant sur le grand bloc du ravin, le jour où je vous vis causer avec Lucien au bord de l'eau. Que cela ne vous étonne pas. Je n'en ai parlé à personne. Imbécile que j'étais ! Le soufflet donné à Borgoin corroborait l'aventure ; mais ça ne peut guère se mettre en vers. Quant aux cousines de Vevey, je vois bien qu'elles n'étaient là que pour une diversion nécessaire au véritable projet de notre ami. Soyez donc tous heureux, et, encore une fois, adieu !

M. Maurice fit craquer les talons de ses bottes sur le pont léger qui reliait la maison au sol non entamé par les eaux, puis il reprit à grands pas le chemin du village.

En ce moment, la mère Agathe allait et venait dans son pré comme un dragon ; le domestique avait peine à la suivre, et Louis, qui était aussi là, marchait lentement. Tous les trois constataient, non les dégâts causés par l'inondation (car l'eau s'était étendue sur le gazon sans l'entamer), mais les amas de terre végétale, de sable, de gravier, et de pierres qu'elle y avait accumulés. La mère Cerbier poussait parfois des exclamations ridicules. Enfin, montant peu à peu, elle

arriva au chemin avec son fils. Au lieu d'être effrayée pour Manuel à la vue de son enclos rongé jusqu'au terrain primitif, elle l'appela de sa voix criarde. Il vint avec les deux jeunes gens.

— Eh bien, dit-elle, nous voilà dans de beaux draps, par suite de votre imprudence. C'est bien comme dit le proverbe : les cordonniers sont les plus mal chaussés. Vous êtes maçon, vous travaillez *pour le monde*, et vous ne savez pas même faire un mur dans le haut de votre pré, pour empêcher la rivière de déborder.

— C'est vrai, répondit Manuel ; mais il aurait fallu empêcher aussi les terrains de s'ébouler de l'autre côté. — Du reste, le mur, je compte bien le faire, pour éviter le retour d'un tel malheur.

— Oui, quand les enfants sont baptisés, on trouve assez de parrains et de marraines, reprit Agathe. — Que voulez-vous que nous fassions de ces pierres et de ces graviers dont notre verger est couvert ?

— Vous n'avez qu'à les amener ici ; je saurai bien où les mettre, dit Manuel en montrant les fossés énormes ; mais vous me rendrez aussi la terre ?

— Oui, bonsoir les voisins qu'on vous la rendra ! Il faudrait, je pense, être bien habile pour reconnaître la vôtre parmi toute celle que la rivière a jetée en bas.

Louis laissait dire sa mère ; il avait l'air ennuyé et soucieux.

— Comment vas-tu ? lui demanda Lucien.

— Pas mal, merci.

— Et Irène ? dit Lina.

— Elle est bien.

— Priez-la de venir un moment chez nous dans la matinée, reprit-elle, si cela ne la dérange pas ; j'ai une nouvelle importante à lui communiquer.

— On peut lui faire votre commission, dit Agathe. Ma belle-fille est très occupée ce matin.

— Au fait, vous avez raison, ajouta Lucien : Louis, je te communique mon prochain mariage avec Lina ; annonce-le à ta femme de notre part, et vous, mère Cerbier, félicitez-nous. On ne pouvait laisser Lina au milieu de tels décombres, vous en conviendrez vous-même.

— Je vous souhaite bien du bonheur, dit Louis en se découvrant.

— Est-ce donc vrai ? reprit Agathe d'un air stupéfait.

— Tout ce qu'il y a de plus certain, continua Lucien. On publiera les annonces dimanche. — Mais il faut que je retourne chez moi pour avertir Françoise. Adieu, Lina.

— Je vais aller avec vous jusque chez les Renaud, qu'il faut avertir aussi, dit Lina en rejoignant Lucien. Au bout de quelques pas elle prit son bras. Nous voilà ensemble sur le chemin de la vie, dit-elle encore :

Dieu veuille nous y conduire toujours !

Louis descendit à la Bassette pour avertir Irène. En allant d'un tas de limon à un tas de pierres, Agathe pensait parfois tout haut :

— A-t-elle du bonheur, cette créature ! Au reste, elle a bien fait de ne pas accepter dans le temps la proposition de Louis, parce que tout de même ça n'aurait pas bien fini. Je vois que c'est déjà si difficile avec Irène, qui est pourtant bonne. Et puis, voilà Lina avec moins que rien. Ce n'est pas avec les ronces et les coudriers de sa moraine que Manuel pourra vivre de ses rentes, ni sa fille avoir un bon trousseau.

Les vieilles gens dont le cœur est possédé par les biens de la terre, ont de telles pensées.

La mère Agathe était encore dans son pré, lorsque Manuel vit un grand char de bois descendant la route, un peu plus haut que chez lui. Le conducteur, homme d'âge, était assis sur un sac de foin, placé à l'avant du char. Un large sabot de fer grinçait sous le cercle d'une roue de derrière, marquant sur la voie une trace polie et bleuâtre. Les bœufs marchaient lentement, les oreilles avancées, les naseaux ouverts. Arrivé à quelques pas de Manuel, le conducteur descendit, fit reculer les bœufs et suspendit le sabot au brancard de l'échelle voisine.

— Eh ! bondzeur ! dit-il en relevant le grand chapeau qui lui bouchait les yeux, bonjour, Manuel ! vat'-y, va-t'ay ?

C'était notre vieille connaissance Théodore Crot.

— Hélas ! répondit le maçon en patois, vo vaidé quemin c'in va<sup>16</sup>.

— Qu'est-il donc arrivé ? la rivière a sauté dehors. C'est tout au plus si je pourrai passer avec mon char. Ah ! c'est bien fâcheux, oui vraiment. Pauvre Manuel ! E z'est to dévora auteur dé tzi vo<sup>17</sup> ! — Et voilà la Gathe là-bas, parmi les pierres, dans son herbe. — Eh ! Gathe ! Eh !

Agathe tourna la tête et reconnut son frère. Celui-ci, confiant dans la sagesse de ses bœufs, les laissa seuls au chemin et vint vers sa sœur. Le fouet sous le bras gauche, Tiodaut plaignit beaucoup Manuel et son neveu Louis.

— Ah ! mes pauvres gens, dit-il, il vous en faudra du temps, pour tout ça remettre en ordre. Si l'on n'était pas trop éloigné, on viendrait vous aider avec le char. Mais il vous restera au moins la bonne terre, tandis que Manuel n'a que les yeux pour pleurer.

— Oh ! il n'est pas si malheureux que tu crois. Ne le plains pas plus qu'il ne faut.

— Pourtant, ça semble comme après le déluge autour de sa maison.

— Oui, mais il marie sa fille, qui n'a rien, avec un des plus riches

16 - Vous voyez comment cela va.

17 - C'est tout dévoré autour de chez vous.

garçons du village. — Bah! et avec qui? — Avec Lucien Desbois. — Ah! ça me fait bien plaisir pour Manuel, et aussi pour sa fille. Elle avait si bonne façon à la noce du neveu Louis.

— On s'embarrasse bien peu de la façon. Ce bête de Lucien pouvait épouser une cousine, la mère ou la fille à ce qu'on dit, et gagner ainsi plus de cent mille francs.

— Il vaut peut-être autant pour lui ne pas devenir trop riche. Quand on a ce qu'il faut, et la santé, c'est déjà beaucoup. La fille à Manuel est, ma foi, charmante, pour le peu qu'il m'en souvient. — Je retourne vers mes bœufs. Adieu, sœur. Mes amitiés au neveu et à la nièce.

Théodore Crot était une de ces bonnes âmes, capables de compatir aux épreuves de ses voisins, et, ce qui est beaucoup plus rare, très disposées à se réjouir avec eux du bonheur qui leur arrive. Au retour vers son char, il trouva Manuel surveillant les bœufs.

— Ah! vous êtes resté là, lui dit-il; merci mon brave Manuel. Je veux vous féliciter du mariage de votre fille. Ça me fait bien plaisir, pour elle et pour vous. Le bon Dieu la bénisse! — Allons, mes enfants, dit-il en parlant aux bœufs, il nous faut du courage pour passer ce mauvais bout; une fois de l'autre côté, tout ira bien.

Les bœufs allongèrent le cou, tendirent les jarrets, et l'attelage franchit heureusement le passage encore tout encombré. Un peu plus loin, Théodore rencontra Lina, qui venait de chez les Renaud. Il arrêta de nouveau ses bœufs :

— Bonjour, bonjour, ma charmante, dit-il à Lina. On ne passe pas comme ça sans se toucher la main. Totzi vai<sup>18</sup>! Vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas?

— Vous êtes l'oncle d'Irène.

— Oui, parbleu, ma fille, que je le suis. Mais c'est que je veux vous féliciter de ce qui vous arrive. Votre père et ma sœur la Gathe viennent de m'en parler. Vous aurez un digne homme pour mari, et lui la plus jolie femme que je connaisse. Portez-vous bien.

— Merci, lui répondit Lina, toute surprise d'un tel compliment.

On le voit donc, si les fiancés n'avaient, ni l'un ni l'autre, songé à faire imprimer des communications officielles, bien des personnes étaient déjà au courant de ce qui les concernait, depuis deux heures seulement. Théodore Crot allait semer la nouvelle tout le long de la route, et il en parlerait le soir au Péraillet. M. Maurice en avait déjà rempli le village, si bien que, dans l'après-midi, on ne s'entretenait plus que de cela.

Un mois après, le mariage eut lieu. À cette occasion, on vit arriver

---

18 - Touchez un peu (voir)!

la cousine mère. Elle venait faire les honneurs de la maison et recevoir la jeune femme de Lucien. La vieille Françoise eût été incapable de se tirer d'affaire seule. Mais madame Gitraux-Besbois s'y entendait mieux. C'était une petite femme, très mince de taille, portant un tout petit chapeau et de longues boucles blondes qui lui descendaient jusqu'au bas des joues. Ayant la vue basse, elle mettait des lunettes, au moyen desquelles elle distinguait tout exactement, de près comme de loin. On voyait bien que c'était une dame de ville, pas du tout faite pour s'en aller à la vigne, un panier au bras ou une liasse de paille dans son tablier. À sa main gauche, brillaient plusieurs bagues ; sur son fichu, s'étalait une grande broche contenant le portrait de sa fille. À en juger par cette miniature, M<sup>lle</sup> Léonie était blonde comme sa mère, et encore plus petite et plus mince qu'elle. Bref, M<sup>me</sup> Gitraux-Desbois mena très bien les affaires de Lucien pendant la noce, et ce fut elle qui voulut coiffer Lina. Les invités, en général, Louis Cerbier et Irène en particulier, comprirent que Lucien ne pouvait raisonnablement pas, lui paysan, épouser M<sup>lle</sup> Léonie si jeune, si frêle et si demoiselle. Et ni la mère non plus. C'était bon pour quelque riche monsieur, chez qui l'une ou l'autre de ces dames n'aurait eu qu'à commander aux domestiques.

Pendant le dîner, Lucien reçut un pli cacheté, portant le timbre de Bergerac. Il contenait une pièce de vers à la façon de M. Déodar-Maurice de Longasseau. Voici la conclusion de cette poésie, qui fit l'admiration d'une partie des invités, entre autres de madame Octavie, de retour à Chânay après une absence de plusieurs années.

*Je vous vois de tout loin, mes chers et bons amis,  
Autour de votre table où le couvert est mis.  
Sur le front de Lina, la couronne d'épouse  
Fait l'admiration d'une foule jalouse.  
Que ne suis-je là-bas ! j'élèverais ma voix  
Pour louer la beauté de madame Desbois.  
Et l'amour de Lucien, aussi fort, aussi tendre  
Que d'un cœur aussi chaud on a droit de l'attendre.  
Dans le ravin désert j'irais me promener,  
Escaladant le bloc, pour tout examiner.*

*Vallons délicieux, bois, cascades, feuillages,  
Adieu ! je mourrai seul, loin de vos doux ombrages.*

— On n'aurait pas pensé en le voyant, dit un municipal de Chânay présent au dîner, que ce monsieur Maurice fût un homme d'aussi grand esprit.

## CHAPITRE XXX



avant de poser la plume, il nous reste à jeter un coup d'œil dans la vie de nos personnages, depuis le temps qui s'est dès lors écoulé.

Lina était donc établie au village, et Françoise vint prendre sa place dans la maison du ravin, car Manuel n'entendait pas abandonner *son domaine*, dans l'état où la Clive l'avait mis. Par affection pour ses jeunes maîtres, la vieille domestique consentit à faire la cuisine de Manuel et à tenir en ordre la petite habitation. Elle occupa la chambre du père, qui s'établit dans l'ancienne de Lina. Deux fois par semaine, Françoise venait chercher du pain au village, et chaque jour le lait nécessaire. Depuis la catastrophe, les chèvres et les deux moutons habitaient l'étable de Lucien ; ils constituaient provisoirement la dot de Lina.

Manuel ne resta pas les bras croisés à considérer son désastre. Dès ce même automne, un mur en carreadage qui devait le mettre à l'abri d'une nouvelle inondation, fut construit à la limite supérieure de sa propriété. Les pierres ne manquaient pas, soit dans le lit de la rivière, soit dans le sol rocheux mis à découvert. Cet ouvrage terminé, il enleva les graviers amoncelés autour de sa maison ; puis il égalisa toujours un peu les endroits les plus rongés par les eaux. On voyait déjà qu'à force de travail, d'intelligence et aussi de temps, il viendrait à bout d'une entreprise que tout autre ouvrier, à sa place, n'eût pas même essayée. Manuel ne se pressait pas ; il allait sûrement, et chaque journée amenait un petit progrès. Là-dessus, l'hiver arriva. Il fallut bien plier bagage, rester au logis, ou aller passer l'après-midi chez sa fille. Chez elle, il trouvait quelque occupation au coin du feu, quand il ne suivait pas Lucien à son établi. Pendant les jours secs, il fit du bois sur sa moraine. Les fagots de coudrier, de faux cormier, même les tiges noueuses d'épine, donnent une belle flamme et une braise excellente. La vieille Françoise était économe et savait mettre

à profit toute espèce de combustible.

Au retour du printemps, Manuel reprit ses travaux. Vers le milieu de la pente en broussailles, il trouva un banc de terre végétale ; bientôt son plan fut arrêté. Au moyen d'un couloir en planches, il jetait la terre, qui se vidait à peu de distance des endroits où il ne restait plus qu'à l'étendre. Il fallut changer plusieurs fois de place le couloir, à mesure que s'opérait le remblai. Au mois de mai, Manuel put déjà planter un bon carré de pommes de terre dans un sol absolument nouveau. Tout l'été, il travailla à son affaire, sans s'inquiéter autrement des provisions pour sa nourriture, qui lui venaient de chez Lucien. L'année suivante, on n'aurait pas dit que la Clive eût jamais passé pendant huit heures de débordement, dans le jardin et le plantage du maçon. Au village, on admira beaucoup l'énergie déployée par un homme de cet âge. Borgoin et consorts n'avaient plus les rieurs de leur côté. Manuel vint aussi à bout, mais plus tard, de planter un carré de vigne dans le haut de sa moraine, à partir de l'endroit où il avait pris la terre pour le remblai. Quand tout fut remis en ordre au ravin, il ne refusa pas de travailler pour ses anciennes pratiques, bien que Lucien lui eût offert de venir habiter tout de bon chez lui. Manuel préféra ne pas changer ses habitudes ; il aimait son état et n'acceptait pas, du reste, toute espèce d'occupation. Ses enfants comprirent qu'il ne fallait pas le contrarier sur ce point mais lui laisser toute sa liberté morale. Quand un arbre a poussé de profondes racines dans le sol où il est né, la transplantation est une œuvre très délicate, qui peut amener une déchéance rapide, ou, tout au moins, un long arrêt dans la sève, et risquer ainsi le principe vital de l'individu.

Seule à la Bassette avec un domestique savoyard, la mère Agathe n'a rien changé non plus, ni à ses sentiments, ni à sa manière de travailler. Elle se met encore plus mal, plus salement qu'autrefois, personne n'étant là pour lui dire de laver son visage au moins deux fois par semaine. On la voit trotter autour de la maison, les cheveux ébouriffés. Quand elle monte sur le fumier pour appeler son domestique au plantage, on dirait qu'elle crie au feu ou au voleur, tant sa voix est stridente. Le coq s'en émeut tout de suite ; il rassemble ses poules, craignant qu'un grand oiseau de proie ne plane au-dessus du vallon. Agathe pourrait, du reste, être contente, car ses enfants gagnent de l'argent au cabaret. La moitié du vin qu'ils y vendent, le pain qu'ils y mangent, ne leur coûtent que les frais de la production. Mais les gens intéressés sont-ils jamais satisfaits ? Non, la mère Agathe vivrait encore cent ans, que cent ans elle voudrait amasser, amasser, toujours amasser. Plus instruits et plus cultivés, les riches qui veulent laisser à chacun de leurs enfants une fortune égale à celle

qu'ils reçurent de père et mère, font aussi comme elle. Si la manière est moins âpre et moins grossière, le principe est le même et ne vaut, au fond, pas mieux.

Louis Cerbier, non plus, n'est pas heureux. Ce n'est certes pas l'intelligence qui lui a manqué; il en a reçu plus que beaucoup d'autres hommes de la campagne. Mais quand il retourne en arrière dans sa vie, il se prend à regretter de n'avoir pas suivi un meilleur chemin. Ces impressions religieuses autrefois goûtées, cette émotion qui le saisissait quand on chantait les louanges de Dieu à ciel ouvert, tout cela s'en est allé. Au lieu de garder ces impressions, de les entretenir, de les ancrer solidement au fond de l'âme par une obéissance cordiale à l'Évangile, Louis Cerbier crut qu'il pouvait n'en conserver que ce qui lui convenait. La crainte du ridicule commença cette œuvre de destruction. Ensuite, on peut bien dire que la pensée du renoncement à soi-même exigé de tout disciple sincère, l'effraya. Le sacrifice à faire lui parut trop grand. C'est que, hélas! il n'avait pas compris sérieusement pourquoi il avait fallu que Christ vînt au monde et souffrît à notre place.

Le sentimentalisme religieux n'a jamais fait un seul vrai chrétien. Il ne peut, ni renverser la forteresse de l'orgueil humain, ni amener l'âme captive aux pieds de Celui qui s'est chargé de nos langueurs et a porté nos douleurs. Louis Cerbier voulait bien croire, mais sans accepter entièrement la volonté de Dieu. Comme si l'on pouvait nager sans se jeter à l'eau! Au lieu d'être poussé en avant par l'amour et la foi, la crainte le retenait en arrière. Au lieu d'avancer le bois dans le feu, il l'en retirait. Alors, adieu la flamme! il ne reste que la fumée. Et pourtant Louis Cerbier fut sincère quand il pleura sous son grand foyard. Il entrevit le royaume des cieux; il comprit quelque chose de ce monde invisible, où règnent l'immortalité et la sainteté. La plante sortit promptement de terre; elle poussa des feuilles, donna quelques fleurs, se pencha vers la terre, et ce fut tout.

Mieux douée pour le cœur, Irène Cerbier ne tarda pas non plus à céder aux dispositions fâcheuses de son caractère. Au lieu de soutenir son mari dans une lutte trop forte pour la mesure de ses convictions religieuses, au lieu de lui montrer leur premier devoir de chrétiens, elle se crut appelée à le défendre en tout et partout. Son affection pour lui fut le piège auquel sa conscience vint peu à peu s'émousser et finalement s'endurcir. Le vif désir de quitter sa belle-mère ne lui fit pas craindre de s'établir dans un cabaret, de mettre son mari et de se placer elle-même en contact habituel avec des buveurs. Irène était bonne, aimable; elle avait le cœur tendre et dévoué. Mais elle manquait de jugement comme femme, et de fermeté comme chré-

tienne dans sa foi. Elle déclina moins que Louis peut-être ; cependant, ce n'était plus une parole vraie pour elle que celle-ci : on se trouve bien partout, quand on est avec Dieu. Elle a trois enfants, deux filles et un fils, qui sont élevés mollement, sans principes d'un vrai christianisme. Déjà habitués au tapage du cabaret, ils le sont aussi à la vue des hommes ivres, Irène aura-t-elle le courage de retourner vivre à la Bassette quand sa belle-mère sera morte ? Ceux qui vivront, verront.

Quant à Louis, c'est un gros homme à joues pendantes, bien qu'il n'ait pas encore quarante ans. Heureusement il ne boit pas, car le vin et cette mauvaise graisse le conduiraient vite au tombeau. Il faut bien, sans doute, qu'il prenne un verre de temps en temps avec tel ou tel qui s'arrête chez lui, mais il sait se retenir et ne fait pas d'excès. Son caractère est triste ; on ne l'entend plus rire de bon cœur. Quand il voit sa mère s'acharner au travail, ou ramasser un morceau de bois en chemin pour l'emporter à la maison comme une pauvre, il lui dit parfois des paroles dures :

— Oui, va seulement, travaille seulement, tourmente-toi de toutes les manières, cela te servira à grand'chose quand tu devras tout quitter. C'est un bel exemple que tu nous donnes, et je l'ai trop bien suivi ! Tu te trompes, si tu crois que c'est l'argent qui rend heureux.

C'est ainsi que Louis Cerbier parle à sa mère. On dirait qu'il sent encore un aiguillon dans sa conscience. Puisse-t-il le sentir un jour tout de bon !

Joël Crot ne vient plus guère à la plaine. S'il s'arrête, le soir, à Chânay, il n'est pas question de lui faire quitter la chambre à boire avant minuit. Son bonheur est d'être là, les coudes sur la table, à boire et à causer. Il y a des gens qui périraient d'ennui si on les forçait à faire comme lui, même des individus qui vident souvent bouteille à l'auberge.

Théodore va-t'y va-t'ay a cédé les bœufs, le vieux fouet et le char, à son fils aîné. Pendant l'été, il va encore aux champs ; l'hiver, il fait la pointe aux échallas dans son écurie.

Lucien et Lina sont arrivés au fort de la vie. Ils ont deux garçons, de sept et neuf ans, qui suivent régulièrement les écoles. En été, ceux-ci vont à la campagne avec leurs parents. On ne les voit jamais ni rôder dans le village, ni se traîner dans la boue sur leurs habits. Certes, le père et la mère ne permettraient pas cela. Ce sont des enfants polis, bien élevés. C'est dommage qu'ils n'aient pas une petite sœur. Elle peut venir encore : Lina n'a que trente-deux ans, et c'est encore une très belle femme, qui fait l'admiration d'une vingtaine d'Anglais, de Russes et d'Allemands en pension chez Cailloutet neveu. L'histoire du mariage de Lina avec Lucien a été racontée bien des fois au bord de

la Clive, par quelque ancien pensionnaire, à de nouveaux débarqués au même logis :

— Vous avez vu à Châney cette jolie femme de paysan, toujours si propre et si soignée dans sa mise, dit le narrateur : c'est la fille du vieux maçon qui demeure dans la maison du Ravin. Un jour...

Suit toute l'histoire que nous connaissons beaucoup mieux qu'aucun de ces aimables étrangers. De bouche en bouche, depuis dix ans, la tradition l'a joliment falsifiée.

Ce à quoi les promeneurs, ainsi que beaucoup d'autres gens, n'ont peut-être pas pensé, c'est que Lucien et Lina, quoique simples cultivateurs, sont des êtres bien supérieurs à ceux qu'on voit en général dans nos villages. Un heureux naturel, seul, ne leur a pas fait une si belle place, à part de milliers d'autres. Leur éducation première fut bénie de Dieu et bien dirigée par des mères dont la piété était une force véritable. Les pères surent aussi comprendre leurs devoirs à l'égard de ces enfants. Ceux-ci eurent confiance dans les soins de leurs parents. Ils crurent qu'ils avaient bien réellement pour but de les rendre heureux. De bonne heure la foi chrétienne germa dans le cœur et pénétra leur âme. Cette plante vivifiante développa chez eux de nobles et purs sentiments. Sans s'en douter eux-mêmes, ils furent ainsi placés à un niveau intellectuel et moral plus élevé ; ils eurent un langage, même des formes de politesse que la grande majorité des campagnards ne possèdent pas, parce qu'ils ne s'en soucient pas. Lucien et Lina aimaient à lire, mais ils ne lisaient pas seulement pour la simple curiosité ou pour leur plaisir. Ils tâchaient (le bien comprendre, et surtout de profiter. À une telle école, ou fait des progrès. Le cœur se nourrit de bonnes pensées ; l'esprit finit par se cultiver. De cette manière, il n'est point impossible d'arriver à un idéal qui ne reste parmi nous à l'état d'exception très rare, que parce qu'on préfère les amusements grossiers, les joies de la bouteille, la musique de la danse et les toilettes extravagantes, aux plaisirs plus nobles de la culture intellectuelle, au charme de la nature, à l'élévation du cœur vers les choses du ciel. Beaucoup de jeunes gens deviendraient des Lucien et des Lina, s'ils le voulaient bien. Et quelle force morale pour un peuple libre ! Quel bienfait pour la société tout entière !

Au lieu de cela, que voyons-nous presque partout ? Une génération succéder à l'autre avec un peu plus d'instruction ordinaire peut-être, mais certainement avec plus de besoin des jouissances matérielles et moins d'attrait, moins de respect pour ce qui seul ennoblit le caractère et donne à l'homme une vraie distinction. D'où ce grand mal vient-il ? De l'éducation première donnée aux enfants par les parents et du manque de foi chrétienne de ceux-ci. Il vient aussi du temps actuel,

qui remet tout en question dans le monde ; — des mauvais livres, lancés au loin par des écrivains, dans le double but de gagner de l'argent et de conquérir une réputation, n'importe sur quelles ruines ; — ce grand mal, il vient des révolutions, lorsque l'esprit qui les dirige prend en haine un christianisme vivant, et jusqu'à la simple moralité des individus et des masses. Alors, le torrent déborde ; et il faut des années, presque une vie d'homme, avant que la sainte notion du bien soit redevenue pour tous une vérité, une nécessité. Qu'on permette à un campagard ces réflexions sérieuses. Il n'est pas de ceux qui voient tout en noir ici-bas. L'histoire du ravin en est au besoin une preuve. — Amuser et intéresser le lecteur, c'est quelque chose déjà ; instruire l'homme des champs, venir en aide à son développement moral et religieux, c'est mieux encore ; mais lui faire vraiment *du bien*, ceci est l'œuvre de Dieu seul. Qu'il lui plaise de l'accomplir largement sur le pays que j'aime, et puisse sa protection lui être assurée pour toujours !

Vers la fin d'avril, les arbres sont en fleurs. Cela commence par les cerisiers, un peu partout dans les campagnes et jusqu'à la lisière des forêts. Les pruniers suivent. En même temps que s'ouvrent leurs pétales d'un blanc mat, de petites feuilles d'un vert tendre se développent. Les mélezes ont laissé tomber leurs cônes dans les aiguilles rouges dont le sol est couvert ; ils ont déjà leur feuillage, comme le bouleau dont la tige blanche se voit de loin. À la montagne, la verdure commence à se montrer çà et là, sur les pentes chaudes. Le muguet blanc sort de terre ; les crocus percent le gazon dans les places où la neige a fondu dernièrement. Sur les pâturages plus élevés, la petite gentiane bleue s'épanouit au soleil. L'air est d'une douceur excessive ; il fait presque trop chaud. Mais dès le jour suivant, de grands nuages noirs courent dans l'espace, chassés par le vent du sud. L'éclair en jaillit ; la foudre y éclate et fait retentir de longs roulements. Tous les oiseaux se taisent. Quand l'orage a passé, si vous vous trouvez sur quelque colline élevée de la plaine, regardez du côté de la montagne. Le ciel est encore bien couvert, mais, par une éclaircie entre les nuages, le soleil envoie des rayons brisés sur les villages supérieurs. Voyez-vous Chânay, le Péraillet, et bien d'autres ? Chacune de ces maisons reflète cette pure et calme lumière. Elles en sont comme idéalisées. Avec un effort de plus, il semble qu'elles s'élèveraient dans les airs. Comme la nature est belle et fraîche dans ces moments-là ! Comme on sent la bonté du Créateur envers les hommes ! Mais bientôt les nuages se sont rapprochés ; la lumière est en haut, pardessus les phalanges vaporeuses. Le soir vient. Il ramène un vent violent, des torrents de pluie printanière. Les éclairs brillent incessamment. On attend avec anxiété ce que sera le lendemain ; et pourtant,

quand on s'est remis, soi et les siens, à la sainte garde du Maître de l'univers, on s'endort paisiblement.

Au lever du soleil, la terre est de nouveau joyeuse. Le merle noir siffle déjà dans les buissons du ravin de la Clive, et le torcol fait entendre son chant, précurseur du beau temps et de la chaleur, dans tous les vergers des environs.

F I N

